



#05
DEC. 2010
>1€<

MAZOUT

LE ZINE AU POIL...



CORNOUAILLE LOISIRS



IMPORTATEUR
BILLARDS TOUS GENRES
BABY-FOOT
FLECHETTES ELECTRONIQUES
...

02 98 95 71 99

G-STAR RAW
Operated by SA SSK **EST OUVERT**

**5, RUE JEAN JAURÈS
À BREST**
(ancien cinéma le SIAM)

LA CARÈNE

SALLE DES MUSIQUES ACTUELLES ★ BREST

janvier —→ mars 2011

14/01 INNER CHIMP ORCHESTRA _ 15/01 LA BRIGADE DÉMINEURS



22/01 **DENEZ PRIGENT**



25/01 JON SPENCER & MATT VERTA-RAY'S
HEAVY TRASH

28/01 **ZAZ** | TWIN SHADOW | **DUB INC** 02/02
02/02 + KARAOCAKE

03/02 LES 10 ANS DE RADIO U
BOOGERS + PIANO CLUB + DJ ORDOEUVRE

10/02 **K'S CHOICE** 18/02 TRAVESTI MONSTERS

23.24/02 LA PETITE TAUPE (JEUNE PUBLIC)



24/02 **YAËL NAÏM** 25/02 **TÊTES RAIDES**

26/02 **LEE "SCRATCH" PERRY**

03/03 HERZFELD PRÉSENTE
ROMEO & SARAH, ORIGINAL FOLKS, A SECOND OF JUNE

05/03 **LYDIA LUNCH** + DRUGSTORE SPIDERS

09/03 **PETER HOOK (JOY DIVISION)**
JOUÉ "UNKNOWN PLEASURES"

11/03 LA NUIT ZÉBRÉE

LA RUMEUR 12/03 | 18/03 **CALI**
+ SPECTA

19/03 LA BRIGADE DÉMINEURS 24/03 LES FEMMES S'EN MÉLENT

20/03 LA FOIRE AUX DISQUES 25/03 LES CARÈNEURS

DE FRÉQUENCE MUTINE 26/03 SOIRÉE SALSA

30/03 **CAMÉLIA JORDANA**



BREST MÉTROPOLE OcéANE, CONSEIL GÉNÉRAL DU FINISTÈRE,
RÉGION BRETAGNE, DRAC BRETAGNE, BIBUS, ART & MUSIQUE, TGB, TYZICOS,
FRANCE BLEU BREIZH IZEL, FRÉQUENCE MUTINE, RADIO KERNE, RADIO U, TRAX, NOVA
GRAPHISME NATHALIE BIHAN LICENCES N°1-1029087, 2-1029089, 3-1029088

WWW.LACARENE.FR

★ 02 98 46 66 00 ★



SOMMAIRE

FAIS TOURNER !

05 • LES NEWS

RAPORTAGE

09 • DRAGO PEDROS 2010

TRIMARDS

- 10 • OOTISKULF
- 11 • DONKEY SAPLOT
- 12 • CONNE ACTION
- 13 • JOHNNY FRENCHMAN & THE ROASTBEEFS
- 14 • BUDDY
- 16 • KAISER PALACE
- 17 • MNEMOTECHNIC
- 18 • HIKS
- 19 • FOLLOW ME NOT
- 20 • FRED BELTRAN / LORD FESTER

VINYL VINI VICI

- 22 • GET PRIMITIVE
- 23 • L'OREILLE KC
- 24 • VINYL RECORDS
- 25 • BEAST RECORDS
- 26 • PICTURE-DISC
- 27 • LONG OVERDUE
- 28 • DE FONDS EN COMBLES
- 30 • LORD KRISHNA VON GOLOKA
- 32 • VINYL SOUND

MAZOUTORAMA

33 • SOUNDTRACKS

FICTION

35 • SCHADENFREUDE

RAPORTAGE

37 • LONDRES 76

KRONICKES

48 • POUR LES ESGOURDES, LES MIRETTES OU LA GAMBERGE...

DIG MY GRAVE

44 • TOP 6+1

NOIR MAZOUT

46 • PAUSE TON GUN



EDITO

LA DISPARITION

En 1961, Georges PEREC avait réussi le tour de force d'écrire ce roman en se passant de la lettre "e" (essayez juste une phrase pour voir, vous verrez, c'est coton). Chez Mazout on est plus modeste, on a essayé avec un seul mot, vinyl(e), et on y est même pas arrivés ! Alors vinyl, ou... vinyle, faites vos jeux, mais sans trop se prendre la tête, on est pas non plus des euh... martyrs, ou... martyres ?

LA COUVRANTE



"Cela devait être une bien bonne soirée ..."

Illustration : Tibou 2010



MAZOUT

PRAT-ALLAN 29260 LESNEVEN
contact.mazout@orange.fr

Ecoutez labandesondu MAZOUT #04 et retrouvez le zine au format pdf sur <http://mazoutlezine.free.fr>

MAZOUT #05 DECEMBRE 2010 PERIODIQUE À PARUTION ALÉATOIRE

Geliocom
06 31 11 34 39

AGREGATEUR DE TALENTS

- Graphisme publicitaire
- Impression petit format
- Impression grand format
- Développement Web
- Régie publicitaire

220 rue Jean Jaurès
29200 Brest

Email : lg@geliocom.fr

www.geliocom.fr

AJT

ATELIER DE CREATION GRAPHIQUE AJT
ILLUSTRATIONS • POCHETTES • AFFICHES
T-SHIRTS • FLYERS • LOGOS ...
tibou@ajt.fr

N'HÉSITEZ PAS À NOUS FAIRE PARVENIR VOTRE MUSIQUE, VOS INFOS, TEXTES, DESSINS, PHOTOS ET PATISSERIES...

MAZOUT # 05 Décembre 2010
Rack'uff : Prat-Allan, 29260 LESNEVEN
racktuff@orange.fr
La Blanche Production :
1, rue des 3 frères Vienne,
29200 BREST
www.lablanche.net
www.myspace.com/lablancheprod
contact.mazout@orange.fr
mazoutlezine.free.fr
www.myspace.com/mazoutlezine

Directeur artistique Tibou (tibou@ajt.fr)
Secrétaire de rédaction Franco (francobrest@gmail.com)
Secrétaire de rédaction Olivier Polard (o.polard@voila.fr)
Conseiller de rédaction Stourm
Recteur de conscience Philippe Mosser (cornouaille.loisirs@wanadoo.fr)

Rédacteurs Dick Atomick / Mr Ballon / Boof / Dune Buggy / Red Butt / Cat. The Cat / Romain Courante / Christian Dargelos / Nicolas Denis / Franco / Le Francophile / Yvan Haleine / Gena Hanin / Velux Interior / Mick Jegou / Halloween Jerk / Martine Kerdraon / Klug / Arnaud Le Goufflec / Stéphane Le Ru / Pah-Tou / Olivier Polard / Georges Perros-Guirec / La Rousse / Lee Roy / Sentenza / Chris Speedé / Stourm / Rémy Talec / Charlie Tango.

Illustrations Eric Jolivet / Karl / Hubert Polard / Tibou.
Photographies Yffic Dornic / Franco / Raymond Le Menn / Sylvie Le Parc / No Dindon / Stéphane Le Ru / Phil Moss / X ...

Webmaster Nicolas Denis (nicolas@lablanche.net)
Impression Imprimédia à Montaigu (85)
N° d'imprimeur 41661
imprimé sur papier recyclé par un imprimeur respectueux de l'environnement et certifié Imprim' Vert et PEFC.



Les ZINGS et Les HÔTES

RESTAURANT
Ouvert du
mardi au
samedi midi
et le jeudi,
vendredi et
samedi soir.



48 rue de Lyon 29200 BREST
02 98 43 08 52

La Citronnelle



Fruits
Légumes
Petite épicerie

11 rue Danton Brest
02 98 46 24 79



LE CACHET DE LA POSTE
CAFÉ
29217 PLOUGONVELLIN
4 rue Penn Ar Bed
29217 PLOUGONVELLIN
02 98 48 39 07



EST. 2009

Rock Circles
ALL STAR



Café de l'Octroi, Brest



www.123zic.com

ATTENTION
MUSICIENS

Art Mania
Instruments & Accessoires
de Musique

158, rue J. Jaurès - BREST
02 98 43 47 14



L'ENCLOS
restaurant
pizzeria

204 rue Jean Jaurès - BREST
02 98 46 27 69

Bar Le
VARRIENN



4 RUE
DE BREST
29860
LE DRENNEC

02 98 40 40 00

**RUNUP
MOTO**



MOTO • SCOOTER
19 rue de l'eau blanche
29200 BREST • 02 98 02 10 00

www.runupmoto.com





FAIS TOURNER !...

BABINSKI FUNK REFLEX

Quand le funk retrouve les or-teils... Drôle de nom pour un groupe, mais demandez à un étudiant en médecine (au moins en quatrième année quand même) de vous expliquer le réflexe de Babinski et vous saurez tout sur cet étrange syndrome. Babinski, c'est la rencontre de quatre musiciens de jazz : Magali Carlhant au chant, Xavier Garabedian à la batterie, Mathieu Conan à la guitare et Kenan Trevien aux claviers. Et oui, pas de bassiste dans ce groupe, l'idée peut paraître saugrenue mais il suffit de réécouter les premiers albums de Maceo Parker, dont l'incontournable "Shake Everything You've Got", pour comprendre que les basses jouées à l'orgue, ça groove d'enfer ! Car c'est bien de ça qu'il s'agit, le GROOVE. Que ce soit dans le style James Brown, Herbie Hancock ou George Benson, le désir de Babinski Funk Reflex est de faire danser en funkysant tous les tubes qui leur passent par la tête...

www.myspace.com/babinskifunkreflex

LAST EXIT TO HOLLYWOOD

Pas de doute, ils ont la bonne adresse : Robin Foster chez "Les frères Scott", Sheer K et Rotor Jambreks dans "Sur la route de Lincoln", "Numb3rs" ou "Beverly Hills 90210"... Last Exit Records : fournisseur officiel d'Hollywood ? Sans oublier les pubs Hugo Boss, Barclay's & HBO, tout ça pour Mister Foster... Last exit to Babylon ?

LE CHANTEUR SANS NOM

La véritable histoire de Roland Avellis, chanteur de charme des années 30 qui se produisait masqué d'un loup noir comme Zorro, et qui est tombé dans l'oubli. Ami de Piaf et d'Aznavour, escroc et toxico, orphelin et diabétique, oiseau de nuit, éternel optimiste, il a incarné mieux que personne la vie de bohème au sens fort, toujours sur le fil du rasoir, entre quête d'identité, fuite, fête perpétuelle et rebondissements improbables. Deux ans d'enquête et d'écriture pour recoller les morceaux d'un puzzle fascinant, drôle, parfois tragique et totalement rocamboliques.

Arnaud Le Gouëfflec au scénario, Olivier Balez au dessin. Chez Glénat, collection 1000 feuilles. Parution janvier 2011.

LES HESPÉRIDES

Le jardin est en friche et "Phantom Place" va vraiment mériter son

surnom. Après plus de 30 ans de services qui auront vu passer non seulement toutes les stars du reggae mais une liste impressionnante de grands bluesmen et rockers, le rideau a été définitivement tiré, sans tambours ni trompettes, sans qu'une dernière note de musique ne vienne faire résonner les murs une dernière fois. A Plounéour-13, le cimetière s'agrandit.

MESK !

Did(i)er Squiban vs. Sheer. K : quand un groupe de trip hop rencontre un pianiste de jazz, difficile de prévoir quel serait le résultat. Qui prendra l'avantage ? Quelle couleur musicale émergera de ce mélange ("Mesk" en breton) ? Si un avant-goût de ce mariage pas forcément contre nature a déjà été donné depuis deux ans, la réponse, consommée, digérée, est renouvelée avec un disque et une date au Quartz au mois de novembre. Volutes jazz celtiques mariées à la jungle, au rock, à l'électro, serties de la voix de diamant de Sté, chanteuse de Sheer K, pour un show global, "lasérisé" par le groupe et distribué par Coop Breizh.



HMM

Lolo a échangé les baguettes pour la layette, mais Happy Home Makers, c'est reparti comme en 40, avec Pince derrière les fûts (mon dieu, un homme de ménage heureux ?). HHM nouvelle formule compose actuellement de nouveaux titres pour un retour attendu d'ici peu.

www.myspace.com/happyhomemakers

PHOTOS ROCK

Expo collective à ne pas rater, organisée par Poch avec Richard Dumas, Jo Pinto Maia, Tonio Marinescu, Ian Craddock, Gildas Raffenetel à la galerie DMA, 23 rue de Châteaudun à Rennes. Le vernissage aura lieu le 7 avril 2011 et le lendemain, concert exceptionnel à l'Ubu avec quelques reformations prestigieuses comme les Kalashnikov, Wart, Frakture, les Trotskids et P38 !

ÉNERGIE, HUMOUR ET TALENT

C'est ainsi qu'était présenté notre Rotor Jambreks national dans Télérama, qui lui consacrait pas moins d'une page dans son édition du 7 juillet ! Courez le voir, d'autant que même si vous l'avez déjà vu, vous n'avez sûrement pas tout vu, entre les versions "solo", "trio", "deluxe" ou encore la "Rotor Jambreks university" !

www.rotorjambreks.com

INTÉGRISTES, L'INTÉGRALE ?

Après la Boutin & le De Villiers qui avaient fait une pub démoniaque au Hellfest (record d'affluence pour ce festoche à l'ambiance d'enfer et doté d'une organisation à l'efficacité diabolique), c'est un "Mouvement de la Jeunesse Catholique de France" qui a filé un coup de paluche à Astropolis cet été : l'affiche très bucolique du festival n'étant pas à leur goût, ils y ont rajouté des "Porno ras-le-bol" et autre "pub qui racole pousse au viol". Ils ont dû s'éclater le rosaire s'ils ont jeté un œil sur le site "Astropolis" où débarrassés de leurs encombrantes tâches de peinture, les deux "natures" apparaissaient aussi nus que le petit Jésus dans sa crèche...

NO'CLOCK

Formé de Nono (ex-Al Kapott), de Jeff (ex-MC Viper) et deux anciens Shake The Raymond, ce nouveau groupe créé en août 2010 travaille dur et vite. Un enregistrement et un clip sont prévus pour février 2011.

CRU

C'est cuit. Et c'est dommage.



DAVID RICHARD

Tête pensante et grand (hoo-doo?) gourou de Jellyfuzz, Dave nous a faussé compagnie en août dernier après une magnifique décennie au service d'un rock garage classique et torride pour prendre un verre en meilleure compagnie : Lux Interior, Dennis Hopper et King Elvis ont répondu présents. RIP

ARCH WOODMAN

Enfin des nouvelles fraîches d'Arch Woodman. Notre homme des bois expatrié à Paris (les bois n'y sont pourtant pas toujours recommandables là-bas !) se fend d'un nouvel album, très attendu après le succès du précédent. Moins minimaliste, plus pop, ceux qui ont adoré le premier album retrouveront néanmoins son univers délicat. Mais avec ce nouvel opus, Arch semble bien parti pour conquérir les ondes. Vous pouvez commander dès à présent le disque sur la page www.myspace.com/archwoodmantimber ou l'acheter en magasin. A ne pas manquer lors de son passage à Brest le 26 janvier.

PUTAIN ! SA PUTAIN DE RACE !

Comment peut-on saluer un cimetière sous forme de plaque commémorative en marchant sur celle des autres ? C'est le cas ici à Brest (ma ville adorée), rue Glasgow. Se souvenir de femmes et d'hommes qui donnèrent leur vie pour la liberté de leurs enfants en oubliant certains endroits ? Ici, pas de fleurs comme place Wilson ou ailleurs. Pourquoi ? De la part d'un pouvoir qui fait tout pour la patrie, le cœur et la nostalgie... Mais putain ! C'est quoi le rock pour vous sinon un rapport avec les résistances, les révolutions ? Ou alors, il ne sert à rien de se battre, que chacun gagne sa croûte de son côté et les braves gens dormiront tranquille. Faisons tout pour que toutes et tous soient salués. En passant devant le 47 rue Glasgow, arrêtez vous un jour, et souvenez-vous !

SERGIO



APOLLO BREIZH

BREIZH PUNISHERS

habille les Bretons et les Extraterrestres !
Un petit pas pour l'homme, un grand bond pour la Bretonne !

Viens avec ton **MAZOUT** faire tamponner cette pub pour avoir une ristourne.
Du 15 décembre 2010 au 31 janvier 2011
Pour deux articles achetés : **-40%** de réduction sur le moins cher des deux !

Offre valable dans les magasins Breizh Punishers ci-dessous et dans la limite des stocks disponibles.

Brest 3 rue frézier (face à la Mairie) Tél : 02 98 80 31 61

Brest Bâtiment du grand Large (port de commerce) Tél : 02 98 80 53 72

Quimper 26 rue du Chapeau Rouge Tél : 02 98 80 31 61

Zone d'alunissage du tampon

au Fil des Crêpes

Crêpes à volonté

Port de Commerce
02 98 80 21 09
130 rue Jurien de la Gravière - 29200 Brest

Ardésia

RESTAURANT
PIZZERIA

Tél. 02 98 21 14 16

11, place du Château
(face à la Mairie)
29260 LESNEVEN

espace vauban

Le Petit Montmartre

136, rue Robespierre
29200 BREST
Tel : 02 98 03 05 43

www.lepetitmontmartre.eu
www.myspace.com/petitmontmartre

le DERBY

BAR TABAC HOTEL PMU WIFI
RESTAURATION A TOUTES HEURES

TOUS LES JEUDIS :
SCENES OUVERTES & BOEUFES
FACE A LA GARE • 29000 QUIMPER • 02 98 52 03 01

RESTAURANT • PIZZAS À EMPORTER • BAR

Le Prad

02 98 57 24 24

7 route de Quimper • Clohars Fouesnant • 29150 Bénodet

Sortie Bénodet, direction Quimper

ouvert
Printemps, Été : tous les jours / Automne, Hiver :
V.S.D. • jours fériés & veilles • vacances scolaires
Restaurant : service au soir uniquement

Accueil des groupes : 02 98 57 25 45

Sur place
Accès Wifi gratuit, laverie automatique,
parcours aventure dans les arbres.

VENEZ FAIRE LE PLEIN AU BAR

LE BRETAGNE

PLOUGASTEL 29



JORGE BERNSTEIN & THE PIOUSIUFUCKERS

Jorge Bernstein est un batteur mythique de l'ouest de l'Europe. Né à la fin des années 70, il collabore très vite avec Johnny Twist & The Freshmen puis plonge dans l'enfer du cidre pendant un long moment. C'est le producteur Rotor Jambreks, requin de studio international, qui fait renaître Jorge de ses cendres, telle une maison phénix, en enregistrant la première démo de Jorge Bernstein & The Piousiufuckers. Aujourd'hui, c'est un vrai disque, vinyl jaune s'il vous plaît, qui sort sur le marché, à nouveau drivé par monsieur Jambreks. Ces baiseurs de poussins ne sont pas là pour enculer les mouches, vous pourrez vous en rendre compte en écoutant les six titres bien rock'n'roll de ce mini album qui fout la pêche, en attendant de les voir (ou revoir) sur les scènes du coin...

TREMLIN "PONT DU ROCK"

Ce sont les Brownson Jacks de Quimper qui ont remporté cette année le droit de jouer sur la scène "Grenouille" en ouverture de l'excellentissime festival du Pont du Rock à Malestroit. Issus des groupes Oddballs ou Funky Brewster (qui déjà remportait le même tremplin en 2004), ils mélangent groove et puissance avec une dominante funk.

ARTHUR MANUEL

Jeune guitariste chanteur de dix-sept ans, originaire de la région de Châteaulin, bercé par les mélodies de la scène folk-rock sixties américaine, de Neil Young et James Taylor, Arthur Manuel semble être un artiste prometteur dont on attend d'entendre la suite. A suivre donc... www.myspace.com/arthurmanuel

STOKOLM

C'est tout chaud tout beau ! Après plusieurs années d'attente, les Bretois de Stokolm, qui n'ont ja-

mais caché leur amour de la pop anglaise, viennent enfin de sortir "Stranded", un six titres autoproduit. Tous ceux pour qui la britpop veut encore dire quelque chose peuvent se jeter sans hésitation sur ce disque. Ceux qui aiment tout simplement les belles mélodies et les arrangements soignés vont aussi tomber sous le charme. A noter que Renaud Cerqueux, le chanteur du groupe, s'est fait connaître en nos pages en signant l'excellente nouvelle sur l'assassinat de Johnny H. dans le n°3. Il est par ailleurs scénariste de BD, également chroniqué dans le dernier n° de votre zine préféré.

www.myspace.com/stokolmclub



A-TOMMYS-É

Ca bouge chez les Tommy : Stéphan (ancien No Place For Soul) arrive à la guitare et Paco passe à la quatre cordes. Sergio est donc contraint de raccrocher la basse qu'il n'avait plus (taxée après le concert de sortie de l'album, tout le monde n'a pas le même sens de la fête...). Mais l'ancien combattant (Lost Disciples, Los Clebardos, Tommyknockers...) est résistant : on le reverra un de ces quatre sur scène ! Les Tommy nouveaux ont quant à eux étrenné leur nouveau line up fin novembre pour une mini-tournée à Nantes, Bordeaux et Toulouse, entraînant Jeanne et les Calamités dans leur sillage.

www.myspace.com/lestommyknockers

DU VINYL SUR MESURE

Chouette opportunité que celle proposée par Myvinyl.fr, pour les mélomanes, collectionneurs, d.j., musiciens. Sur mesure et à l'unité, possibilité est donnée de graver tout ou presque sur vinyl, en 33T ou en 45T des sons envoyés par les intéressés. Pas de pochette cependant, mais des macarons avec ou sans impression. De 1 à 15 exemplaires en transparent ou en noir, en 7", 10", 12", de 14,50 € à 50 € max. suivant les formats et les quantités. www.my-vinyl.fr

BADGES VIP : LA LOOSE !

La dernière mode, dans les festivals, c'est de payer pour avoir un accès VIP. On rappelle qu'il y a peu, c'était censé être un privilège : on était star, donc on était une "Very Important Personality", on était un journaliste qui se prenait pour une star, pareil, on pouvait espérer avoir le sésame. Maintenant, il te suffit juste d'être un cochon de payant. Pour 40 € par jour (tarif 2010 des Transmusicales), tu peux porter fièrement ton passe. Le hic, c'est que t'as peu de chances de te retrouver en compagnie des artistes : les anciennes "Vieilles Pies" sont devenues des "Super Vieilles Pies" et se retrouvent ailleurs, toujours aussi protégées. Donc, avec ton badge payé trop cher, t'as surtout l'air d'un con !

POLICE TRUCK



LACRYMO ÜBER ALLES

POLICE TRUCK

Police Truck reprend du service en tant que groupe à part entière, prêt à tourner partout pour défendre son premier 45t. : "Under Custody" dont la sortie est imminente. Le groupe a commencé en tant que projet parallèle avec trois mecs de Thrashington DC qui voulaient faire un style mélangeant vieux hardcore, punk 77, rock'n'roll et garage. Aujourd'hui, après quelques changements de line-up et les arrivées respectives de Thomas de MC Viper et Rafou de Santa Cruz, Police



STEPH MIOSSEC

Droit, drôle et agile, il y avait tout ce qu'il y a de possible comme vie en lui pour monter Métal Armor, dernier grand projet indépendant bretois, et ses groupes (les Indigents, Des Gueux) avec toujours ce point de vue alternatif intransigeant sans subvention parce que fuck les subventions c'est le début de l'esclavage. La dernière fois qu'on l'a vu, au Vauban, il parlait de son prochain concert, et de ses deux nouvelles chansons. **RIP**

Truck revient avec un set rappelant la puissance de Thrashington DC mais avec l'esprit mélodique de groupes tels que les Buzzcocks, Damned ou Adolescents.

ENVAZAO

Frank Bodenes nous avait donné, dans le Mazout #4, sa vision de New York en breton (on dit pas York Nevez ?). Il a depuis créé son blog, site d'actu qui laisse sa place au rock, souvent en breton mais parfois en français, suivant l'humeur du moment. En novembre, on peut ainsi lire une chronique sur ROK, le pavé célébrant les 50 ans de rock en Bretagne, et aussi un article sur le film "Nowhere Boy", la bluette consacrée aux jeunes années de John Lennon.

[http://envazao.over-blog.com](http://www.envazao.over-blog.com)

LES TEMPS CHANGENT

"Gimme Shelter", en plus d'être un superbe documentaire sur le tragique concert des Stones à Altamont était aussi très belle chanson qui condamnait l'horreur de la guerre du Vietnam (rappelez-vous Merry Clayton, hurlant "Love, Sister, It's Just A Kiss Away, It's Just A Kiss Away"). Elle figure désormais dans un jeu vidéo ultra guerrier, qu'on peut soupçonner d'avoir été créé par les militaires, et qui en plus a permis une augmentation sensible des ventes d'albums des Rolling Stones. De nos jours les guerres sont essentiellement commerciales, les temps changent...



LE BAR ÉCOSSAIS

243 rue
Jean Jaurès
29200 BREST
02 98 41 90 05

BRASSERIE
COREFF
Brèghe

L'ANIS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

de l'aveur de Coudes depuis 25 ans

CHEZ TOM Pub

Depuis 1975

18, Rue Notre-Dame - LESNEVEN
02 98 83 15 14

Café de la Plage

place Guérin
29200 BREST
02 98 43 03 30

Le BISTRO

bar
brasserie - pizzeria

18 quai de la douane
port de commerce
BREST

CHARTER MUSIC

ACCESSOIRISTE
AUTOMOBILES

COLLECTION
DE BLOUSONS
CUIRS ET MOTO
"LAST REBEL" !

02 98 02 27 06
40 RUE DE BREST 29490 GUIPAVAS

Paul Art's Café

CYBER - PUB
GALERIE D'ARTS, CONCERTS.
ouvert 7 jours sur 7

1 route de Quimper
29460 DAOUJAS
02 98 25 85 41

TRISKELL BIHAN

Place
GUÉRIN
BREST



LA QUÊTE DU GRAAL 2

Mazout 04 : on avait quitté le Francophile à Douarnenez, dans un petit matin blême et néanmoins chargé de souvenirs décibéliques et joyeux. Nos deux héros n'ont pas de Graal rock'n'roll dans leurs bagages, mais la quête est infinie, et en fervent disciple des Chevaliers de la table ronde, le duo enfourche à nouveau son cheval de fer, direction la Cité des Ducs et son festival nanto-breton : DRAGO PEDROS !

Quimper, 5 minutes d'arrêt.

C'est un peu juste pour aller chercher un casse-dale, mais le Franco de Francophile a faim, et un Franco affamé n'a plus toute sa tête. Il tente donc le coup, et le pari est d'autant plus gagné qu'il ramène deux mousses, le Francophile est content. Plus loin, notre contrôleur est un sosie de Xavier Bertrand. Il ne nous appelle pas les gentils clients de la gentille SNCF, mais il est limite aussi obséquieux. On ne lui demande pas d'autographe.

Nantes, deux jours d'arrêt.

Accueil chevaleresque : une calèche nous attend à la gare, notre auberge est à peine à cent mètres du lieu des réjouissances, et en guise d'apéro, le muscadet et les huîtres se ramassent à l'appel ! On n'en oublie pas notre quête alors que retentissent les premiers accords de Healthy Boy, le pendant rock-folk de Grand Corps Malade. Voix sépulcrale, batteur "swingant", le public accroche de suite, mais son set un peu monocorde freine les premières ardeurs.

A l'opposé, Double Elvis propose un rock très léché, très structuré, avec un gros son, mais qui manque un peu de chaleur et de simplicité pour l'occasion. Un "rock héroïque" plus à même de plaire à La Beaujoire ou au Stade de France, mais qui n'a pas su s'adapter au "Bitche", lieu unique à Nantes, un ancien squatt qui tient une forme olympique !

Comme les Mnemotechnic sont une découverte des intellos parisiens des Inrocks, j'ai tendance à snober le début de leur set, et j'ai tort ! Mais c'est trop tard, les premiers rangs sont déjà squattés, hypnotisés par ce rock à l'urgence punk, et même Rachid le videur s'est mis debout sur une chaise pour essayer d'en choper une miette !

Le rock noisy de Fordamage n'est pas spécialement joyeux mais la scène devient pour eux un vrai terrain de jeu, où Amélie, vrai garçon man-

qué, joue aux auto-tamponneuses avec ses musiciens ou autres guitaristes invités. Faussement bordélique, mais plutôt jubilatoire.

Seul sur scène derrière ses machines, Mein Sohn Williams a après ça un peu de mal à installer son univers. Un petit succès quand même avec "Le Nantais", composé pour l'occase.

Une p'tite lichette avec Ben, deux trois verres avec Sylvie, un bout de saucisson avant que Yannick avale tout, le chevalier Francophile, bien qu'en quête, n'en reste pas moins humain. Du coup, il loupe un peu le groupe de clôture, Von Pariahs, qui s'annonçait pourtant bien rock'n'roll. On se attrapera un jour, promis.

Le lendemain, pas de temps à perdre, le p'tit déj. nous attend au "Cercle rouge". En terrasse, sous le soleil nantais, on tape la discute avec quelques zicos. Le Phile décidera plus tard d'adopter un dragon. Dans la boutique, avec nos bracelets mauves (les backstage pass !) on a comme un air de vieux couple... Le Franco se perdra ensuite dans Nantes, finira dans une crêperie où la patronne "née à Portsall en 78" (lieu et date du naufrage de l'Amoco Cadiz !) est scotchée devant le t-shirt du goéland mazoutier mazouté. Elle promet de s'intéresser au zine.

Mais la musique n'attend pas ! Dur de commencer pour Siam : son pourri, peu de monde... Heureusement, ça s'arrange au fur des mesures et le duo gagne quelques fans grâce à l'efficacité enchaînée de "Aïe", du "DJ" de Bowie et du "Club des caniches" balancé en rappel. Rotor Jambreks suit, et le public est "show" pour lui. Ce soir, c'est Cécile qui remporte le concours de danse à l'applaudimètre...

Les Blousons : la vexe ! C'est du pur zef et le Francophile ne connaît pas. Ça les empêche pas d'envoyer grave genre psychobilly à l'orgue Hammond, entre douze et second degré, voire plus si affinités.

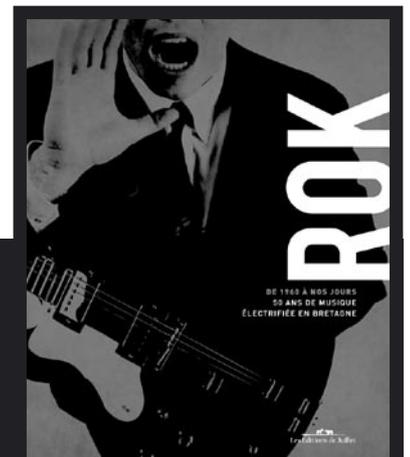


Gros troupeau pour les "gardiens de vaches français" (French Cowboy) ! Ils s'éclatent et on les suit volontiers : show très léché, super pro, et au final bien entraînant, dynamisé par les quatre choristes des "Spectorettes" aka "Yamoyettes".

La salle est alors bien pleine et ça fait pas mal de monde sympa avec qui causer, du coup les efforts de Gratuit ne sont pas payants, qui bidouillait seul quelques instrumentaux derrière ses machines.

Les Im Takt viennent clore la soirée : héritiers directs de l'electro rock du début des années 80 (mais avec guitare-basse-batterie), ils ont le sens de la mélodie, une grosse patate sur scène et le public n'en demande pas plus pour s'enflammer, dernier feu d'artifice d'un week-end déjà riche. Le match aller fut une totale réussite, on n'en espère pas moins du match retour, à Brest, fin mars et début avril ! VIENDEZ !!

LE FRANCOPHILE



En novembre 2010, les Éditions de juillet publie le premier tome d'un livre inédit et illustré, Rok, sur l'histoire du rock de 1960 à nos jours. Initié par Frank Darcel (Marquis De Sade, Octobre), l'ouvrage rassemble une trentaine d'auteurs, de Christophe Conte des Inrocks à Pierre-Henri Allain de Libé, Laurent Charliot ("La fabuleuse histoire du rock nantais" et aussi l'imprimeur de Mazout), Michel Troadec ou Philippe Richard de Ouest France ou plus proches de nous : Hervé Bellec, Stourm, Jean Moul ou Olivier Polard. On y retrouve des images de photographes réputés : Ian Craddock, Hervé Dumas, Yves Quentel, Richard Volente, etc. Ce premier tome de 315 pages sera suivi d'un second (1990-2010) qui sortira fin 2011.





LA FILLE DE NEPTUNE

ooTi, la chanteuse mystérieuse, s'apprête à publier un album chez YY, label parisien déjà responsable de la parution de Poor Boy ou Colin Chloé. Le disque, écrit par Arnaud Le Gouëfflec et John Trap, produit par Gilles Martin, comptera notamment deux duos avec Dominique A. Pour Mazout, elle s'est prêtée au jeu du portrait chinois.

Si tu étais un disque ?

Je dirai la discographie complète de Mark Oliver Everett parce que pour moi tout y est ! La beauté des sons, des mélodies, des ambiances enfantines, des puissances sombres et totalement rock, un savoir-faire des chansons pop, rock, bluesy et une prise de risques renouvelée en live. Donc tout cela, conjugué à quelques disques de AC/DC, Marillion, PJ Harvey, Portishead, Morphine, The Cure, Peter Dinklage, Angelo Badalamenti, The Police, Danny Elfman, Robert Wyatt et plein d'autres...

Si tu étais une fleur ?

Une sorte d'ancolie... pour pouvoir entendre

dire "Mets l'ancolie sur la fenêtre" ! Mais est-on certain que les fleurs ont des oreilles ? On en voit rarement avec des boucles d'oreilles...

Si tu étais un objet ?

Une boussole...

Si tu étais une saison ?

L'automne !

Si tu étais une maison ?

Bleue, adossée à la colline, on ne frapperait pas... Euh, plus sérieusement, une maison simple, l'important étant que les personnes que j'aime y vivent et que mes amis y viennent !

Si tu étais un instrument ?

De musique ? Quelque chose de puissant côté décibel... J'ai apparemment tendance à être bruyante... M'enfin... De cuisine ? Un égoût-toir... De torture ? Un casse-noix !

Si tu étais un livre ?

"Le Seuil du jardin" d'André Hardellet, s'il ne faut en choisir qu'un ! Un livre qui m'appelle régulièrement et que je lis et re-découvre avec le même plaisir à chaque fois.

Si tu étais un film ?

Cruel dilemme... Un seul film, c'est impossible... Donc je vais en citer plusieurs : "Une Histoire vraie", la série TV "Twin Peaks", "Mulholland Drive" de David Lynch, "La Dernière marche" de Tim Robbins, les Monty Python avec une préférence pour le "Sens de la vie" et "La Vie de Brian", "Toy Story" la trilogie, "Indiana Jones" la saga complète. C'est totalement impossible comme gymnastique ça... je risque d'en oublier. Il me faudrait environ quarante pages pour réussir à cerner les films qui m'accompagnent...

Si tu étais un porte-bonheur ?

Un fer à cheval fait de trèfles à quatre feuilles !

Si tu étais un personnage historique ?

Là, je sèche... Aucun...

Si tu étais un mot ?

"Rencontre(s)", même les mauvaises, en tous cas celles qui ne laissent pas une bonne impression... Et aussi "chemin".

Si tu étais une planète ?

Neptune, qui apparemment n'est jamais visible à l'œil nu...

Si tu étais une arme ?

Un casse-noix... d'une efficacité stupéfiante... Mais insuffisamment reconnue comme arme de destruction massive dans les armées mondiales actuelles !

Si tu étais un animal ?

Un scorpion...

Si tu étais John Trap ?

Ouh la la... Je saurais jouer de tous les instruments ou presque... Je pourrais faire mes propres arrangements... Je manierais la tronçonneuse sans souci... Je travaillerais beaucoup, avec une pléthore de musiciens. Je m'apprêtera à aller travailler à Paris avec Gilles Martin (ingénieur du son de Miossec, Dominique A, Venus, Deus, etc.) et le label YY de Yannick Henry pour la sortie de "La Boîte à ooTi" écrit et composé avec Arnaud Le Gouëfflec et arrangé vocalement avec ooTi... Un beau projet et de belles rencontres ! Et mon dernier album "1980" viendrait de sortir et les gens pourraient se le procurer pour la modique somme de 12 euros frais de port inclus sur le site de L'Église de la petite folie !

Propos recueillis par Monsieur Ballon

www.eglisedelapetitefolie.com
www.myspace.com/ootiskulf



ooTi: Skul(f)
It would be nice to
take one for
the hole.
It's not our fault
20 years
My words
Gong under

DONKEY SAPLOT

LA DECOUPE ZÉRO

Ça crève les yeux, Donkey Saplot n'est pas un groupe comme les autres. Déjà parce qu'à la différence de tellement de trios si prévisibles, si ennuyeux, les Donkey suivent leur instinct et tapent là où on ne les attend pas. On les avait déjà vus livrant un set pur et violent au Barrock, c'est là que rendez-vous est pris avec Donkey Saplot, chanteur et guitariste du groupe. Lequel débarque en trombe sous la pluie, en casquette et vélo (noirs).

Bel engin. Ça vous arrive souvent d'arriver en vélo dans les bars ? Et on vous appelle Donkey ou Saplot ? Ça vient d'où ?

Donkey : Appelle-moi comme tu veux, quant au vélo c'est comme ça que je me déplace... Donkey j'aime bien, et Saplot ça vient d'un imitateur de Bruce Lee, Bruce Le, une star du karaté aux Philippines dans les 70's, son chef-d'œuvre c'est "Bruce Le Contre Les 18 Moines d'Or", il n'est sorti qu'en VHS en France, là-dedans Bruce Le porte un t-shirt "Saplot", ce qui veut dire "vêtement" en philippin, je trouve ça cool.

Ah...

Donkey : Oui.

Bien, parlez-nous un peu du groupe... qui porte aussi votre nom.

Comment ça se fait ?

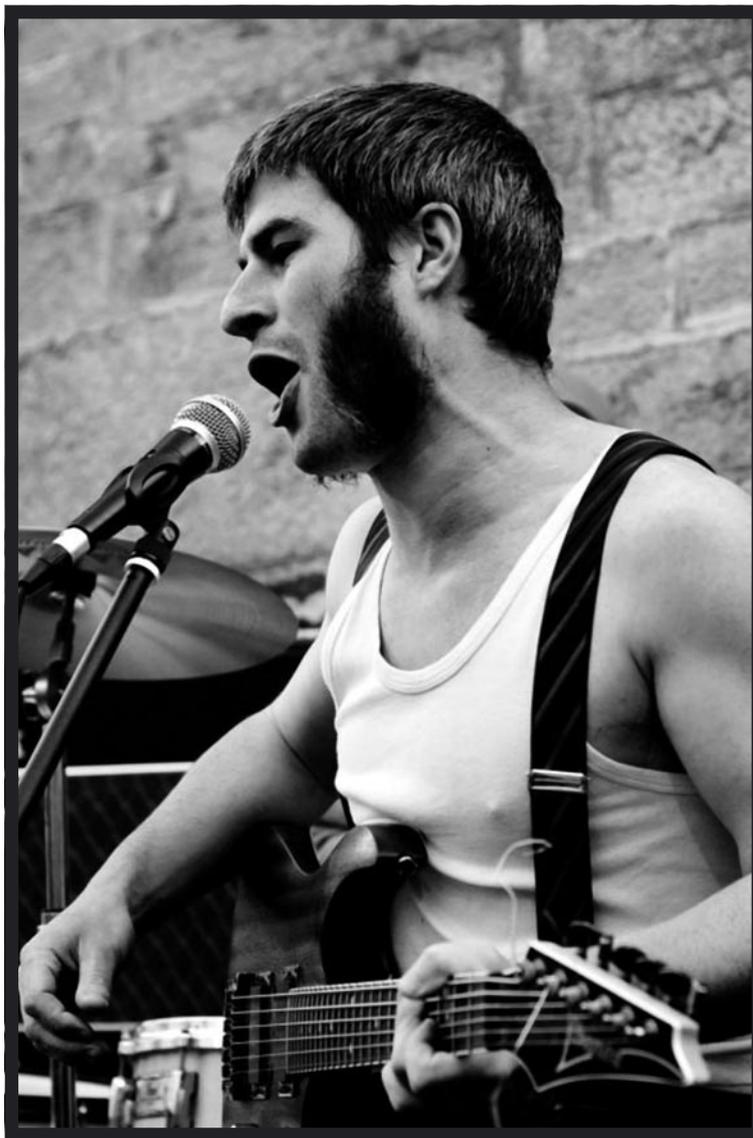
Donkey : C'est très simple : j'amène les idées car je suis le chef, ensuite le groupe embraye... ou pas. C'est une semi-démocratie... Alors à la basse, il y a Ephraïm Yankelevitch Liverstein, il a évincé Hans "Tenderfoot" Müller en le dénonçant à des gens qui... peu importe, puis aux drums, c'est Virgil "Cougar" Thomson. Il est important de dire qu'on s'entend bien, chacun emmène son truc, des arrangements par ci, des chœurs par là. Parfois c'est eux qui m'arrêtent, ils me disent : "Ça suffit maintenant !", et on se retrouve avec des morceaux de 1mn 40 ! (rires)

Otez-nous d'un doute, votre musique, elle vient de là, elle vient du blues, non ?

Donkey : Indéniablement, mais attention hein, pas le blues pourri d'Eric Clapton ou je ne sais qui, Johnny Winter, toutes ces merdes. On n'aime que le blues dégraissé, celui d'Howlin' Wolf, de Sonny Boy Williamson, Willie Dixon, et toute l'écurie Fat Possum, R.L Burnside, et le dernier survivant là, T. Model Ford. Eric Clapton, il peut crever. Écris ça : "Crève Eric Clapton ! Crève Johnny Winter ! Crève Rory Gal..."

Lui, c'est déjà fait. Vous jouez ensemble depuis longtemps ?

Donkey : Deux ans, 1er concert fête de la mu-



sique à Landerneau au Réveil-matin, un lieu génial, ensuite par ci par là, avec Las Pistolas, groupe anglais terrible au Black Label...

Le répertoire ?

Donkey : moitié reprises, moitié compos, comme on aime aussi la soul, on reprend "All I Could Do Was Cry" d'Etta James. Dans les compos il y a par exemple "Bad Tempered Man", "Charles Mingus Is Dead" (parce que je lui ai piqué une super ligne de basse) ou "Slaughterhouse Blues", c'est un souvenir de l'époque où je bossais à l'abattoir Gad, c'était la misère.

A quel poste ?

Donkey : Un peu tout, à la dépanne, à la dé-

coupe zéro, moins un, moins deux, à la triperie aussi... A la découpe moins un, les cochons morts passaient devant moi, leurs yeux me suivaient la nuit dans mon sommeil, j'ai préféré arrêter...

Pas la tannerie avec les peaux de vaches ?

Donkey : Non...

Franco (qui plissait les yeux dans un coin juste que-là) : Moi j'ai fait le cuir, c'est là que j'ai connu le type qui s'occupait de l'évacuation du sang, il disait tout le temps : "je suis le seigneur du sang"...

A ce moment de l'interview, il est temps d'évoquer le look de Donkey Saplot en concert, droit et blême sur sa chaise, avec ses rouflaquettes/esca-lopes, son pantalon de coutil, ses bretelles et sa chemise blanche de mormon, comme de juste boutonnée jusqu'en haut. Derrière, le groupe turbine sans piper mot. Il nous semble reconnaître parmi eux l'une des figures du groupe le plus mystérieux de la ville, Potemkin 73, mais rien n'est sûr...

Donkey : Il y a un 4ème membre dans le groupe, notre ampli basse, "l'Enculé Junior" parce qu'il est tellement lourd...

Vous venez du punk, non ?

Donkey : Moi, c'est sûr que sans les Béru... mais par exemple Virgil a une histoire très différente. Il faut quand même savoir qu'il a été deux fois finaliste en poids Welter du championnat du Leicestershire, 18 combats, 9 victoires, dont 5 avant la limite !

Ah, quand même... Et à part ce concert (c'était le 10 novembre à la Bodega) et le suivant (le vendredi 14 janvier au Barrock), on peut vous écouter où ?

Donkey : Sur myspace.com/donkeysaplot

Un dernier mot ?

Donkey : Ouais. En fait on en a rien à branler de rien, nous on joue juste pour s'amuser. Moi par exemple, je rêve juste que Jo Bernard (Régie-Scène) nous appelle pour un de ses concerts juste pour le plaisir de l'envoyer se faire enculer. Parce que ça se fait pas d'organiser des concerts pro le jour de la fête de la musique...

On lui transmettra.

Propos recueillis par KLUG & FRANCO

Photo : NO DINDON

www.myspace.com/donkeysaplot

CONNÉ ACTION

2010 - 2011 : "ON PREND LES DEVANTS"

Entretien en mode relax avec les Brestoises de l'asso Conne Action, à l'entame d'une troisième saison qui met l'eau à la bouche.

Evelyne, Juliette, Soizic, Fabienne et Marianne sont les cinq doigts d'une asso assurément hors normes, aussi bien sur scène qu'aux commandes d'une organisation multicarte et multi sons, du hardcore au hip-hop, du dubstep au punk, chacune ayant sa spé, mais la musique électronique au sens large les réunissant toutes. Cette année, impossible d'échapper à leurs projets, seules ou avec les Sonics, notamment au Vauban. Pour Mazout, elles parlent d'une même voix.

Conne Action : D'abord, il faut préciser qu'on s'appelle comme ça pour couper l'herbe sous le pied de ceux qui pourraient se foutre de nous, ironiser, etc, parce qu'on est des filles. On prend les devants. Comme dans le hip-hop US, les filles qui aiment bien s'appeler "bitches", ça détourne les codes.

Il ne s'agit plus de "rétablir l'équilibre", comme vous disiez l'an dernier ?

Conne Action : Mais l'équilibre, ça n'existe plus, à cause de la Chine, des naissances de filles vécues comme une malédiction et tout ce qui s'ensuit. A plus ou moins long terme, ça va être dur pour les mecs !

Vous ne programmez pas que des filles...

Conne Action : Pour faire simple, on s'attache à soutenir la scène féminine underground, mais pas que...

Exemple ?

Conne Action : Eh bien, il y a eu en septembre Le Lutin (pionnier de la drum'n'bass en France) vs Lady Late (de Rennes) à la Suite, après en octobre le fameux DJ Vadim & Yarah Bravo au Vauban, DJ Flore (une DJette de Lyon qui fait du breakbeat) avec Epistaxis Crew à la Suite. Sinon, en novembre il y avait aussi Niveau 0 : "The Unik" du label Château Bruyant avec Kookie des Epsilon vs. Quaterblack & Shabaze pour une soirée dubstep to drum & bass, et Conne Action était en ouverture de Sexy Sushi au Vauban...

Des mix mixtes... Votre "spectre musical" est très étendu. Comment vous faites ? Cha-

cune sa spécialité ou décision collective ? Comment ça se passe pour les progs ? Pour les mix ? Conne Action est-elle une démocratie ?

Conne Action : Oui, même s'il est évident qu'on a toutes nos préférences, en schématisant, Marianne pour le hip-hop, Soizic pour le metal, Juliette (qui joue dans les groupes HHM et Hoverboard) pour le punk, Fabienne et moi (Evelyne) pour tout ça et l'electro...

En plus, vous trouvez le moyen de diffuser des produits dérivés. On peut avoir des précisions ?

Conne Action : On fait des décapsuleurs, des badges et des culottes, bientôt des t-shirts !

Des culottes ? Euh... Tout ça doit demander une sacrée organisation, comment fonctionne Conne Action ?

Conne Action : Pour l'instant, seule Evelyne est salariée, mais on vise une totale professionnalisation, d'ailleurs on en profite pour lancer un appel à des mécènes, des investisseurs. Venez, on est là ! (rires). On peut nous contacter sur myspace, facebook, et même en tapant Conne Action ça marche... On attend !

Message reçu... Un dernier mot pour les projets de 2011 ?

Conne Action : Eh bien, d'abord il y a les Travesti Monsters le 18 février à la Carène, grosse soirée qui cartonne partout avec performance, déco, vidéo projections et grosse peinture avec normalement T. Raumschmiere ! Ensuite, au stade du fantôme, le festival Morue Fest cour



de la Madeleine (pour le symbole)... et on attend de pied ferme le prochain album de Mansfield TYA, le projet parallèle de la chanteuse des Sexy Sushi, etc...

Mansfield, comme Jayne Mansfield, la "blonde décapitée dans sa décapotable" ?

Conne Action (consternées) : Non, comme June Mansfield, la seconde femme d'Henry Miller...

Mazout (sceptique) : On y sera pour vérifier.

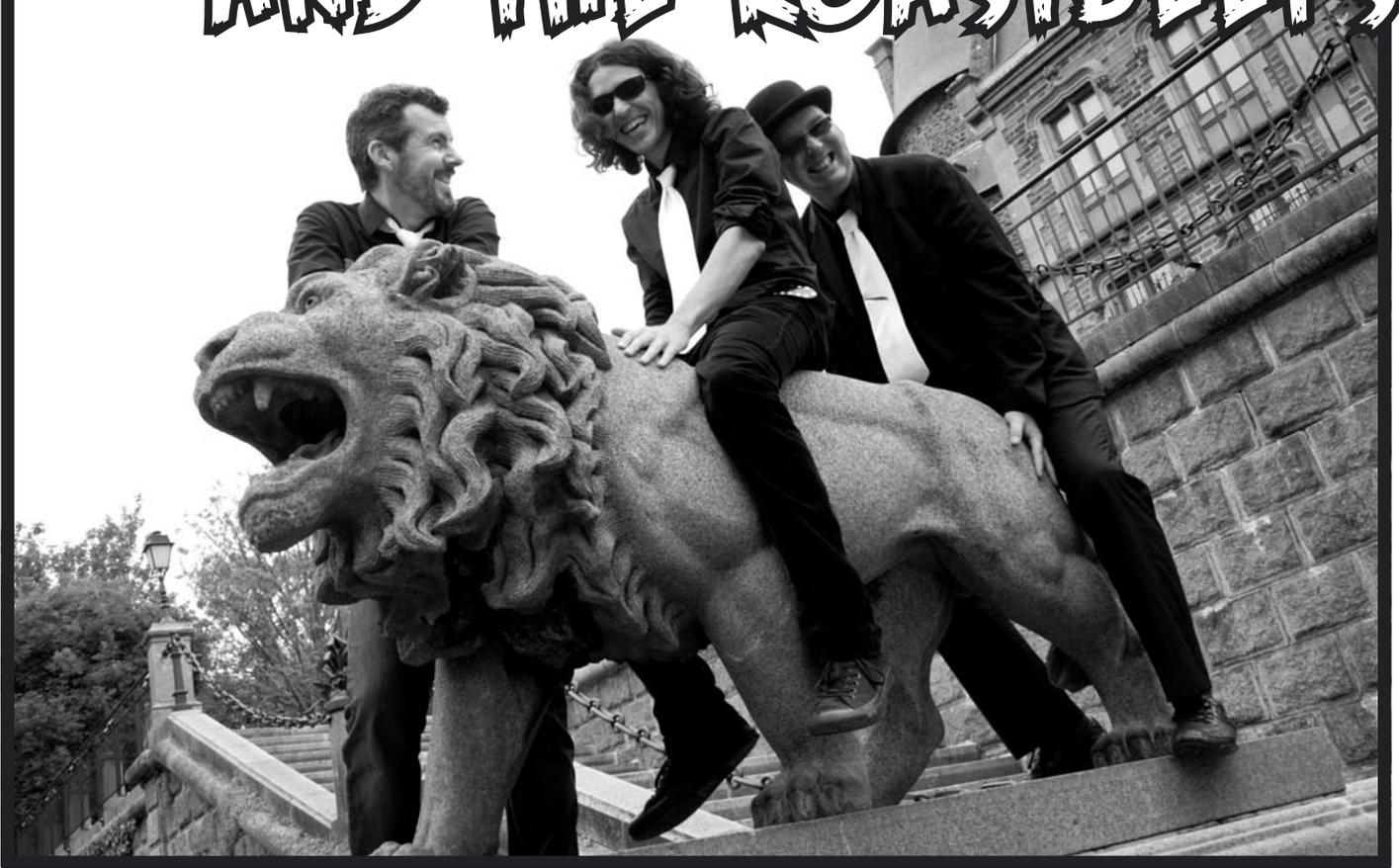
KLUG & FRANCO

Photo : FRANCO

www.myspace.com/lecerveaudlabande



JOHNNY FRENCHMAN AND THE ROASTBEEFS



RÉVEILLEZ LE ROCKEUR QUI EST EN VOUS !

Rocker (subst.masc) : mot polysémique. Un rocker est un biker bardé de cuir, aux bras déformés par un chopper américain, qui fait sécher ses slips sur les cornes en zébu de son casque. C'est aussi un ancien gymnaste reconverti dans la danse acrobatique ou encore mon voisin Paulo qui se baigne l'été avec ses santiags. Et si on ajoutait : personnage singulier, souvent créatif, toujours en rupture, qui fait fi des conventions en reprenant à sa sauce de vieux tubes pourris ?

En fait, à chacun sa définition, mais, pour ce qui est de Johnny Frenchman And The Roastbeefs, seule la dernière convient vraiment (quoique...). En fin connaisseur, Chris Speedé (guitare, chœurs) est en effet allé butiner du côté du glam-rock des années 70. De ce matériau peu consensuel, mais plus intéressant qu'il n'y paraît, le trio franco-anglo-argentin délivre un son carré, rythmé, où le choix d'une instrumentation minimaliste (guitare, percussions, voix) donne à voir le meilleur. Leurs concerts sont à l'avenant : énergiques, visuels, bluffants. Boof, le chanteur, est un chauffeur de salles né. Ayant fait sien le vieil adage léonard : "Qui tu préfères ? Ton père ou ta mère ? ... le lard !", le bonhomme en a beaucoup sous la pédale et... sous la chemise. Il n'empêche, aidé par la virtuosité de Chris Speedé et la rythmique impeccable de Jim Jungle aux percussions, le set fait des étincelles. "Das funktioniert !" comme dirait mon ami Karl Lagerfeld. Même le plus aviné des gaziers, qui a entamé sa journée à 8h du mat' en marmonnant : "un porto", a l'œil qui s'anime. Ajoutez à cela une pincée d'humour et d'autodérision, beaucoup de générosité, et vous comprendrez pourquoi Johnny

Frenchman séduit un public hétéroclite dont la base ne cesse de s'élargir. Du fan des Sisters Of Mercy au dandy christique, en passant par la groupie de Sylvie Vartan, tous se laissent griser par l'enthousiasme et la bonne humeur de notre improbable combo. Mon ami Jean-Yves, qui est né avec deux hémisphères gauche, se met également à battre la mesure. C'est dire ! Nos trois compères ont décidé de transformer l'essai en enregistrant un disque qui sort le 3 décembre. Six titres enlevés, rafraîchissants, qui crépitent d'une énergie communicative. Pour fêter ça, un concert exceptionnel se tiendra avec leurs potes de Kanibal Striker, pas en reste non plus. Sûr qu'on y sera car ces vrais zicos, rockers dans l'âme, décalés sans jamais tomber dans le grand-guignol, méritent respect et sympathie. Du vrai, du bon ; Johnny Frenchman ? Franchement ? It Rocks !!! Yeah !!!

SENTENZA
Photo : STEPH LE RU

www.myspace.com/johnnyfrenchmanroastbeefs



LES BUDDY N'ONT PLUS LE BLUES...

(enfin presque...)

Dix ans qu'ils tournent entre leur Normandie natale et leur Centre-Bretagne d'adoption, dix ans de blues-rock devenu peu à peu du rock-blues ! Mazout s'est judicieusement dit, comme d'hab, qu'il était temps de sonder les reins et les cœurs du meilleur groupe de rock du Kreiz-Breizh. Ces gaillards qui, de scènes en bars, enchaînent les riffs et les soli comme une Bernadette Soubirou sub-orgasmique les rosaires au pied d'un crucifix avec, toutefois, une meilleure section rythmique qu'elle, évidemment !

C'est une coupe de Dom Pérignon millésimé à la main autour d'un gâteau en forme de Gibson signé Lenôtre que je suis accueilli dans un salon privé du Fouquet's... Ah non, merde, ça c'était la semaine dernière à la sortie du dernier Sardou ! Je reprends donc. Je suis en fait attendu chez Karl Halby, le guitariste-chanteur du groupe dans une maison un peu isolée à quelques kilomètres de Carhaix. Christophe Petit (Tof pour les amis), autre guitariste des Buddy, est également présent dans le sous-sol / salle de répétition, bureau, atelier de dessin encombrés de guitares, d'amplis, aux murs tapissés d'anciennes et multiples affiches. Stéphane Lemarchand et Nicolas Petit, respectivement bassiste et batteur, n'ont pu malheureusement se joindre à nous. Après les bisous et banalités d'usage, on peut attaquer dans le vif du sujet, sujet brûlant arrosé, comme il se doit, au sky et à la Leffe 9°...

Et si on faisait un peu la genèse les gars ?

Karl : en fait, au départ, en 1993, nous formions un trio, Christophe, Stéphane et moi. Nous avons testé plusieurs batteurs, trois pour être précis, mais ça ne fonctionnait pas trop. Nous jouions vraiment du blues plus proche de Buddy Guy que de Motörhead. C'était à Bernay en Normandie qui est un vivier de bluesmen...

Tof : oui, ensuite mon frère, Nico, est venu nous proposer un plan concert sur une soirée américaine dans les environs et il a "avalé" notre répertoire en trois semaines !! Il ne nous a plus quittés. Le premier concert des Buddy a eu lieu à Orbec le 11 août 2000. (Il me montre l'affiche du concert toujours au mur, une relique, cela fait donc bien 10 ans, rien à dire). Nico était un véritable, et très bon batteur de blues, il n'y en a pas tant que ça.

Karl : ben non, j'en connais quoi ? Quatre ou cinq de cette qualité entre la Normandie et ici. Je venais du métal qui m'avait beaucoup déçu.

J'ai eu la révélation en écoutant des gens comme Mayall. Si on écoute bien, tout vient du blues, Led Zep, AC/DC, Aerosmith, Motörhead...

Tof : moi, c'est en voyant une vidéo d'AC/DC avec Bon Scott, Let There Be Rock, que je me suis mis au blues. Puis j'ai découvert des guitaristes comme Peter Green et Johnny Winter, entre autres. Les années 60/70 restent une référence musicale.

La suite de l'histoire ?

Karl : j'ai quitté Bernay pour Le Mans en 2006 et je me suis fixé pour objectif de nous faire jouer aux 24 Heures. On a tout accepté dans le coin, joué un maximum dans les bars, fait toutes les démarches et il y en avait ! Finalement nous avons pu nous produire là-bas. Dans le même temps, je venais régulièrement à Treffrin, tout proche de Carhaix, je commençais à jouer avec Les Dusty Dogs. Phil Dez, le guitariste du groupe, m'a chaudement recommandé la scène

centre-bretonne.

Tof : oui, ça devenait de plus en plus difficile en Normandie, on ramait pour trouver une date en groupe. Et puis j'avais pas mal joué vers Damgan et la presqu'île de Rhuys, j'aimais la région avant d'y venir. Nous nous sommes retrouvés dans le Kreiz-Breizh, je suis arrivé un an après Karl, en 2007. On a fait notre premier concert au bistrot de Treffrin, un bon souvenir.

Karl : ouais, mais ensuite on a galéré un an. Nico et Titi (Stéphane) étaient restés à Bernay et ce n'était pas facile pour travailler. En 2008, nous avons eu la surprise d'être retenus pour participer au tremplin des Jeunes Charrues au Glenmor. Super heureux ! Nous ne pensions pas gagner mais ça nous faisait une superbe scène.

Tof : et on l'a gagné en plus ! C'est vrai que nous avons besoin de jouer, besoin de scène, nous ne sommes pas un groupe de studio. On se donne à fond, que ce soit devant 10 mecs dans un bar ou sur une plus grosse scène mais de là à gagner ce tremplin...

Karl : ça nous a permis de rencontrer Pierrot (Pierre Quillivic, excellent guitariste devant l'Éternel) notre manager qui a tellement aimé notre prestation qu'il a proposé de nous ouvrir son carnet d'adresses. Et de participer à pas mal de petits festoches du coin, supers sympas, Saint-Cadou, les Ziks Idées Sauvages – je me suis même fait piquer ma bière sur scène là-bas, c'est dire si le public est proche ! – que du plaisir tout ça

Tof : en même temps, on s'est pas trop bien démerdé après la scène au festival des Vieilles Charrues, on ne sait pas cirer les pompes comme il faut, ça ne nous a pas permis d'arriver à passer une marche comme on l'avait espéré.

Qui compose dans le band ?

Karl : c'est Tof ou moi, ou les deux

Tof : mais un morceau n'est terminé que lorsque qu'il a complet accord de tout le monde sur les arrangements, c'est très collectif. Et Nico



commence à proposer des plans...

Il vous manque quoi pour la passer cette marche ?

Karl : un encadrement pro déjà. On a eu la chance ici de rencontrer des gens qui nous ont soutenus depuis notre arrivée. Sylvie Le Parc (photographe, excellente aussi NDLR), Pierre et pas mal d'autres mais il nous faudrait un encadrement pro pour nous permettre de vivre à peu près de notre musique, gérer tout ce que nous ne savons pas faire et ouvrir des portes pas faciles à passer.

Tof : oui, ne serait-ce qu'en tirer un SMIG. Titi travaille toujours à Bernay parce qu'il faut bien bouffer et ça ne facilite pas le boulot du groupe. Il fait beaucoup d'efforts pour être le plus présent possible.

Karl : nous sommes des professionnels de l'amateurisme, c'est bien mais c'est fatigant à la longue.

Et maintenant ? Quels sont vos projets ?

Karl : nous avons tourné un clip sur "Like A Boogie" cet été, réalisé par Sylvie Le Parc, il est en cours de montage et devrait arriver sur notre Myspace, Youtube et Dailymotion sous peu.

Tof : si on peut le faire passer sur une télé locale ou deux, ce serait bien aussi, avis aux amateurs !

Karl : pour suivre la maquette 5 titres, enregistrée à la ferme de Gwermandour par Jérôme Teurtrie en février 2009, on a un album tout prêt ! 10 titres qui n'attendent plus qu'un financement pour exister et on s'est inscrit au tremplin du Printemps de Bourges. Wait and see...

Tof : il y a un projet de site aussi, c'est beaucoup plus pro que Myspace. Des amis sont en train de s'en occuper. Nous avons aussi une amie, Isa Couty, qui habite en Normandie et qui s'emploie à nous faire tourner le plus possible.

La fête d'anniversaire ?

Karl : ah oui ! Ça va être une grosse fête. Le CLAJ nous a invité à une des soirées Klub au Glenmor le 19 novembre pour célébrer les 10 ans du groupe. Je suis en train de réaliser une BD sur l'historique des Buddy pour cette occasion. Nous jouerons aussi des morceaux inédits, ceux de notre futur album. Et nous changerons officiellement de nom pour devenir les Buddy ce soir-là.

Pourquoi ce changement de nom au bout de 10 ans ?

Tof : le terme "blues" nous fait rentrer dans un cadre qui ne nous correspond plus tout à fait.

Karl : ouais, c'est un carcan à la longue. Ça fausse l'image du groupe...

On se quitte là-dessus, les Normands nous ont piqué le Mont Saint-Michel, on leur a chouré les Buddy, un partout. Perso, j'ai pas envie d'échanger !

Propos recueillis par PAH-TOU

Photo : SYLVIE LE PARC

www.myspace.com/zebuddyblues
Pierre Quillivic 02.98.73.21.40 - 06.45.17.44.72
Isa Couty 02.32.45.04.18 - 06.75.42.91.33



KAISER PALACE

CHOUROUTE ET CASQUE À POINTE

L'album que vient de sortir le groupe sud-finistérien Kaiser Palace est tout bonnement somptueux. Déjà remarqué pour une précédente production en 2007, le travail effectué en trois ans porte aujourd'hui ses fruits. Entre kraut, rock indé et quelques accents new-wave, Kaiser Palace s'affirme comme l'une des valeurs montantes de la nébuleuse post-rock en Bretagne, aux côtés d'artistes tels que I Come From Pop, Poor Boy ou Arch Woodman.

Salut les gars. Certains de nos lecteurs doivent sûrement se rappeler de Spiderland dont l'album était sorti en 1998 sur le label brestois Diesel Combustible. Comment s'est effectuée la liaison entre ce groupe et la création de Kaiser Palace ?

Gilles : Beaucoup de remises en questions et de nouvelles expériences. Après le crash de Spiderland chacun a repris son indépendance, Cyrille est parti sur Mayotte, Morgane en Australie, Ched est en solo, Arnaud a créé sa boîte, Carl et moi avons monté Kamako, projet plutôt électro.

Carl : Et puis Cyrille est rentré de Mayotte avec la folle envie de refaire du rock. Les guitares nous démangeaient donc on n'a pas hésité longtemps. L'arrivée de Rolan a été l'élément déclencheur. Il nous a donné la confiance qui nous manquait pour se produire sur scène. Après quelques concerts, nous avons demandé à Ched de nous rejoindre. C'est vrai qu'au vu du line up actuel, on aurait presque pu reprendre le nom Spiderland ! (rires)

Dans ce cas, quelles sont les différences entre Kaiser Palace et Spiderland ?

Gilles : Nous avons totalement changé notre façon de travailler. Dès le début, nous avons voulu composer des morceaux beaucoup plus simples que ce qu'on pouvait faire avec Spiderland.

Cyrille : L'orientation va vers davantage d'efficacité, toujours dirigée par les guitares. Les morceaux sont composés dans des formats plus pop et folk qu'auparavant.

Gilles : Le but est que la chanson puisse se jouer juste chant / guitare. J'ai toujours en tête que c'est Ched qui va les chanter et qu'il trouvera la bonne intensité. Pour ce qui est de Rolan, il fonctionne tellement à l'instinct, il est si imprévisible, que c'est toujours un vrai plaisir de travailler avec lui.

Carl : On porte beaucoup d'importance aux guitares et aux harmonies de voix dans les arrangements. La puissance et la dynamique que ça engendre font toute la musique de Kaiser Palace.

Votre nom est-il un clin d'œil nostalgique au deuxième Reich ?

Gilles : Haha, non, le nom de Kaiser Palace vient d'un Brain-storming de soirée ! A l'époque, on écoutait beaucoup de krautrock, des groupes allemands des années 70...

Carl : Le nom est sorti de manière assez fulgurante ! Ca nous a tous beaucoup plu. On assume ce nom en espérant que les gens ne soient pas trop "premier degré"... Si c'est le cas, tant pis.

Comment s'est déroulé l'enregistrement de "6 o'Clock", votre premier album ?

ça, dry sans pression ! En ce qui concerne les morceaux, ils n'ont pratiquement pas été joués avant d'arriver en studio. J'étais en déplacement professionnel sur Cherbourg, loin de ma famille et de mes amis. Avec très peu de moments pour jouer avec le groupe et beaucoup de solitude. Donc je me suis lancé dans l'écriture de morceaux, que j'imaginai la semaine et enregistrais le week-end à la maison, juste chant et guitare. C'était une période assez étrange,



Gilles : Il a été enregistré dans un froid polaire au studio "Penn Ar Dub" le week-end du 23 / 24 et 25 novembre 2006. Dix morceaux en trois jours, donc des séances assez intenses. En même temps, c'était des morceaux qu'on jouait depuis pas mal de temps en concert et qu'on voulait mettre en boîte pour pouvoir passer à autre chose.

Carl : Mis à part la distribution Avel Ouest, nous n'avons pas réussi à faire le travail de communication nécessaire afin qu'il trouve réellement son public. Il reste disponible et on espère toujours que notre actualité pousse les gens à écouter les disques précédents. On en profite même pour lancer un appel aux personnes susceptibles de pouvoir nous aider dans la promotion et la distribution de notre musique.

Trois ans se sont écoulés depuis la parution de "6 o'Clock". Avez-vous abordé les choses différemment cette fois ?

Gilles : Oui, totalement. On voulait quelque chose de plus brut que le précédent opus. C'est pour cela qu'on a opté pour un enregistrement en analogique sur un huit pistes à bandes. Aussi, on voulait l'enregistrer nous-mêmes, à cinq, avec Rolan derrière la table. Comme

malheureux et heureux à la fois ! Malheureux d'être loin de sa famille et heureux d'écrire des chansons ! Quand je suis rentré, j'ai gardé huit morceaux que j'ai envoyés aux autres. On les a enregistrés peu de temps après. Ce fut une libération ! Je ne pensais pas qu'on allait réussir mais tout se mettait en place, relax, ça déroulait, on était heureux d'être ensemble.

Cyrille : Complètement ! On a envie de jouer avec plus d'investissement, de prendre les dispositions pour se concentrer sur notre musique et comme le disait Carl tout à l'heure, de s'appuyer de plus en plus sur des personnes extérieures au groupe apportant leur "patte" et leur expérience pour le côté diffusion.

Le résultat de votre travail est vraiment excellent. La promo a commencé. Comment ce nouvel album est-il perçu ?

Gilles : Merci, il est bien perçu. On me dit souvent qu'il est plus "froid" et "mélancolique" que le précédent mais que l'on découvre toujours un détail à chaque écoute. Il ne se donne pas tout de suite. C'est le genre de retour qui me fait plaisir. Les disques qui ne me quittent plus m'ont rarement fait flasher à la première écoute !

Carl : Je pense que le travail effectué par Harris Newman du Grey Market Mastering de Montréal (Wolf parade, The Acorn, Arcade Fire) et la peinture d'Alexandra Duprez pour pochette ont finalisé l'album de très belle manière. La version vinyl est disponible au même prix que le CD pour les amateurs.

Certains membres du groupe jouent dans des formations parallèles. Qu'est-ce que cela apporte au groupe ?

Gilles : Oui Rolan et Ched jouent dans We Phenix, Rolan dans I Come From Pop et Ched Hélias en solo. Une chose est sûre, c'est que côté "indie rock", le Finistère se défend plutôt pas mal, et qui plus est sous des formes plutôt originales et sincères.

Carl : Je pense, sans vouloir répondre à sa place, que Rolan retrouve un certain plaisir à jouer de la guitare car il pratique essentiellement la

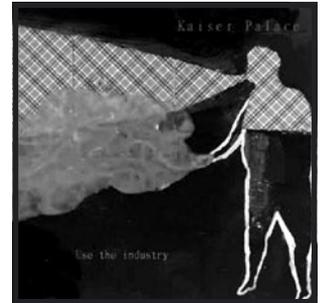
batterie dans I Come From Pop et dans We Phenix. Le fait de jouer dans différentes formations apporte une émulation et je pense que ça contribue à la créativité.

Ched : Entre mes trois projets, j'ai de quoi travailler ma palette vocale ! Mon projet solo est plutôt intimiste et dans Kaiser Palace, il m'arrive de devoir toucher les limites de mes cordes vocales ! Avec We Phenix, Rolan et moi, plus Phil Bossard aux claviers analogiques, faisons tourner un ciné concert sur le film "Les Oiseaux" d'Alfred Hitchcock. A la base, c'était une commande pour les dix ans des Hivernautes. Nous avons joué la première fin février 2010. C'était un gros boulot de création et nous sommes fiers de présenter le résultat dans les cinémas, lieux d'expression nouveaux pour nous, avec un public nouveau aussi. Très enrichissant ! Au delà de ce projet, le groupe continue à créer et nous sommes en train d'expérimenter une

nouvelle formule musicale et scénique, un vrai lâcher-prise artistique !

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ

www.myspace.com/kaiserpalaceband



MNEMOTECHNIC

AVEC DE LA DISTO

C'est calfeutrés en studio où ils prémaquettent quatre nouveaux titres en vue d'un album que l'on retrouve Arnaud (guitare, voix), Damien (guitare) et Anthony (batterie). Xavier (basse) bricole dans un coin.



"La mnémotechnique est l'ensemble des méthodes permettant de mémoriser par association d'idées, chacune d'elles étant appelée mnémonique."

Pourquoi ne vous êtes-vous pas appelé Mnemonic ?

Mnemotechnic : ...

Bon, reprenons au début, formation, origine, etc.

Arnaud : On vient tous d'horizons et de groupes différents (Zwieback, Savate, etc.). Avec Mnemotechnic on met en commun toutes ces expériences, on crée notre son.

Anthony : Le groupe est finalement assez jeune : deux ans de répets, un an de concerts, avec un premier trois titres au printemps 2009 (Deceitful Confidant - très favorablement accueilli par les Inrocks dans leur compile CQFD).

Assez jeune, mais suffisamment terrassant sur scène pour imposer sa marque de manière durable (voir leur prestation au festival Drago Pedros, pour lequel ils rempilent début avril à Brest, à ne pas louper !). Sans frime, avec une énergie folle et une rigueur janséniste. Le groupe, attentif à ne pas s'enflammer, est tout aussi rétif aux classifications (genre noisy-math-post-funk), et botte en touche dès qu'il est question d'influences.

Mnemotechnic (collectivement) : On aime bien Syd Matters (Arnaud), Rapture, 69 (les anciens Sloy), les Kills, Les Blood Red Shoes (un duo anglais, Anthony), les Blacks Angels, The Hickey Underworld (des Belges), la scène brestoise actuelle (No Pilot, Im Takt, Who Are You Lutra Lutra ??), des groupes anglais AVEC DE LA DISTO (Damien)...

Cet album, c'est pour quoi ?

Mnemotechnic : Avant tout pour démarcher, nous accompagner en tournée (des dates sont en vue, le long d'une tournée fragmentée), chercher un label. Si on ne trouve pas, c'est pas grave, on le sortira nous-mêmes.

S'ils ont la tête sur les épaules et aiment le travail bien fait, les Mmemo appréciant avant tout la spontanéité. Les quatre titres sur lesquels ils bossent laissent la part belle au travail de studio et pas mal de portes ouvertes, comme des collaborations... Quoi qu'il en soit, l'album sort au printemps. Pas de titre pour l'instant.

"Une caractéristique curieuse de plusieurs mnémotechniques est qu'elles fonctionnent, bien qu'elles soient illogiques, bizarres ou esthétiquement tordues."

La meilleure définition possible, tout compte fait, pour désigner la musique du groupe, cette transe collective soutenue par une rythmique sans faille qui mène au bord de l'asphyxie pour repartir de plus belle, sans fin. Un truc proche du mouvement perpétuel. Avec de la disto.

Gena HANIN

www.myspace.com/mnemotechnic



FRANCHISSEURS DE CRÊTES

Au risque de passer pour des écorcheurs, les entités de HiKS explorent la tradition bretonne, dépècent les figures imposées de la danse et, y injectent une musique actuelle, électrique, névrotique et pleine d'espoir. Des thèmes originaux, servis par une identité acoustique puissante et inspirée, oscillent entre pesanteur contrôlée du rock et frénésie "machinisée" du beat electro. Ce 2ème opus dévoile des symptômes persistants. Conçu et développé en périphérie de zones suburbaines, "Fig.2" fonce sur la Cité/Monde.



Comment est né le groupe ? Pourquoi HiKS ?

HiKS est né en 2006 de la rencontre de Gaël Lefèvre (bombarde), keupon ch'ti organique adopté à Kleguerec par Hervé Le Lu, maître sonneur émérite, et de Yann Harscoat (machines), Gourinois technoïdo-rock échoué en fest-noz... Les présentations faites, Hervé en tant qu'entremetteur, on a décidé de monter un duo, reflet de ce qu'on écoutait, et de tenter de secouer un peu le monde de la musique trad. Ce duo s'est transformé en HiKS, à cinq... la lettre X, n'existe pas dans l'alphabet breton, Q non plus d'ailleurs, mais X était plus large, dans sa signification ! On l'a donc choisie et bretonnisée... Et on se voyait mal s'appeler Q !

Quel est votre univers musical ? Où jouez-vous ?

Le groupe est influencé par beaucoup de choses... de Parabellum à Rage Against en passant par Magma, Värttinä ou AC/DC... et tous les grands noms de la musique folk, celtique ou bretonne... En fait on aime plein de trucs différents, suivant les périodes, les découvertes et les circonstances...

On essaye d'ailleurs d'appliquer ça dans les lieux où on joue. Même si la majorité des plans qu'on fait sont en fest-noz et dans le milieu "trad.", on aime aussi beaucoup jouer pour des publics différents... On a fait en 2009 le festival "Un Soleil en Hiver" au Guerno en compagnie des Apaches et des Banane Metalik et ça s'est plutôt bien passé... On aime les gens et on est

gentils alors on aime jouer partout !! Le challenge de convaincre des publics différents est une bonne source d'adrénaline... On va tenter de jouer aussi plus souvent hors Bretagne et hors circuit fest-noz, c'est une bonne manière d'amener à des croisements de public intéressants pour tout le monde.



Vous venez de sortir votre deuxième album, Fig.2, comment et où l'avez-vous fait ?

On l'a enregistré et mixé avant l'été, au Claj, à Carhaix. Notre bassiste connaît bien les locaux et l'équipe puisqu'il s'y occupe de la partie technique du studio. C'est aussi là qu'on répète le plus souvent et le lieu est central pour nous donc il y avait pas mal d'avantages à le faire là ! L'asso est au niveau musical assez axée musiques actuelles mais avec les deux pieds dans le kreiz-breizh, où certains s'imaginent qu'il ne se passe rien d'ailleurs... Des expériences communes quoi ! En plus on voulait le faire vraiment en le produisant, en le construisant en studio, c'était le bon endroit pour ça. Cette façon de faire a permis de se répartir les rôles pour les compos et les arrangements... Gaël et Pierre (Droual, au violon) ont géré les thèmes (puisqu'on fait une musique instrumentale), Yann Le Gall (guitare électrique) a amené son côté "kobaien" avec ses riffs bizarres mais inspirés, Yann (Harscoat, aux machines) s'est occupé en majorité de la partie electro, loops et progas et Stéf (De Vito, basse) d'amener son trip plus rock anglo-saxon... Certains bossaient sur des titres en cabine pendant que d'autres étaient sur d'autres morceaux en régie, ou dormaient ou vaquaient à d'autres occupations... le café, etc. Une complémentarité parfaite quoi ! L'album est produit par Aztec Music et distribué par nous et Coop Breizh.

Comment définissez-vous votre musique ?



On a trouvé pour le premier album l'expression Drum'n'Breizh, qui correspond bien à ce disque, le nouveau est plus trad-électro-rock... ça reste quand même de la musique à danser pour ceux qui le veulent mais on a une approche de la musique trad. qui est assez débridée. On aime faire danser en fest-noz, on teste d'ailleurs tous les morceaux nous-mêmes, mais on aime bien prendre des chemins de traverse, qu'on fréquente parfois pour aller jouer d'ailleurs ! Le côté instrumental laisse aussi une place à plein de collaborations ponctuelles, invités sur l'album et sur scène (comme Lors Landat au chant ou Gurvan Leray, l'harmo de Mojo Machine) et rencontres sur scène avec des groupes trad. coréens, malgaches ou vietnamiens.

L'envie d'aller vers d'autres milieux musicaux

est aussi en partie dans ce but de rencontrer d'autres cultures, d'autres artistes et de développer ici ce qui se fait plus dans d'autres pays, comme les pays nordiques où la culture trad. et folk a engendré un mouvement néo-folk très actif et parfois surprenant...

Quels projets pour la suite ?

Tourner. Le plus possible. D'ailleurs on en profite pour passer une annonce : Hiks cherche un tourneur ou toute personne "honnête" susceptible de nous trouver des plans. Toute personne malhonnête sera "terminatorisée" mécaniquement !! Mais, comme on nous a conseillé de le dire, on est quand même des GENTILS !

www.myspace.com/hiksdrumnbreizh



FOLLOW ME NOT

FOLLOW ME NOT

C'est du côté du Finistère Sud, non loin du Morbihan que réside Nicolas du groupe Follow Me Not. Ex animateur radio, ancien dj, mais toujours musicien avec son projet solo. Crédité de trois Ep disponible sur la toile, FMN sort un album en format cd et sur le net. Rencontre.

Qu'est ce qui t'as donné l'envie de créer Follow me not ?

Passionné de musique, j'ai eu envie de passer de l'autre côté et de m'essayer à l'enregistrement. Des compos j'en fait depuis que j'ai commencé à apprendre à jouer de la guitare, il y a une quinzaine d'années. Par contre, l'enregistrement et la diffusion de ma musique ca date de trois ans environ. C'est à ce moment là que j'ai décidé de créer Follow Me Not.

S'il fallait te mettre dans une case (musicale), laquelle choisirais-tu ?

On pourrait dire que je fais du Shoe-punk, un mélange entre le shoegaze et le postpunk !

Nico, tu es plutôt Jesus & mary chain ou The Cure ?

Question difficile car je suis fan des deux groupes ! Je répondrais néanmoins The Cure car le groupe m'accompagne « intimement » depuis des années. Leur discographie comporte vraiment des choses géniales, des albums d'une puissance incroyable. The Jesus And Mary chain, que j'aime beaucoup aussi, a une discographie moins riche et a (presque) toujours joué sur le même registre musical, contrairement aux Cure.

Quelle est donc la part de "rock 'indé" et celle de la "new wave" dans FMN ?

C'est surtout aux auditeurs de le dire. Moi je dirais 50/50. Sur l'album, des morceaux comme Car Crash sonne plutôt Post Punk / New Wave tandis que d'autres comme Marvellous Skies sonne plutôt shoegaze. J'aime bien rester à la frontière des genres finalement.

Quelles sont les références auxquelles on t'associe dans les chroniques ?

Les groupes auxquels on m'associe sont (comme toi plus haut) souvent The Cure, The Jesus And Mary Chain. C'est des références assumés, une musique que j'aime. Alors lorsque je crée des morceaux, certains sons, certaines ambiances font certainement échos à ces deux groupes.

"we are the new wave ?"

C'est un titre bien sûr ironique. Je n'ai évidemment pas la prétention de créer une quelconque vague ! C'est dur d'inventer quelque chose en musique. Ma seule ambition c'est d'apporter ma sensibilité, mon point de vue. Je voulais un nom de morceau assez rentre dedans pour ouvrir l'album. We Are The New Wave, c'est pas mal non ?

Discographie ?

Pour l'instant, 3 Eps et un album qui vient de sortir. Le plus simple pour se procurer tout ça c'est d'aller sur la page myspace de Follow Me Not.

Propos recueillis par RÉMY TALEC

www.myspace.com/followmenot



FRED-BELTRAN

ROCK, COMICS, VINYLES AND C°

Fred Beltran, l'insatiable et génial touche-à-tout.

Fred Beltran, c'est le genre de type à dévorer la vie, à foncer à 200 km/h pour fuir tout connement le temps qui passe trop vite, jouer, dessiner, composer, bouger, aimer. Un mec qui sait vivre intensément, assumant à sa façon ses multiples talents, ce qui ne l'empêche pas de prendre un instant pour répondre à quelques questions, entre trois concerts et deux expos, des milliers de kilomètres dévorés, une soirée avec des potes et d'inévitables maux d'estomac...

Je vous livre ici une rapide interview par voie de mail... hélas, j'aurais bien aimé descendre quelques bières avec l'animal !! (en espérant le voir bientôt débarquer avec son groupe de furieux sur Brest... L'invit' est lancée !)

Mais avant de lire le Beltran-dans-le-texte, un petit préambule me semble ici nécessaire pour les non-initiés. L'homme est plutôt difficile à cerner et à classer tant ses costards sont divers : dessinateur de bd (Mégalex), graphiste 3D (Les Technopères), musicien/chanteur sous le nom de Lord Fester (pour la p'tite histoire le pseudo Fester est un clin d'oeil à oncle Fétide de "la Famille Adams", quant au titre de Lord, il lui a été attribué ironiquement par Mat Firehair des "Washington Dead Cats"). Sa bio est plutôt hallucinante, je n'en étalerai qu'une petite partie :

Mauvais écolier, il n'en sera que meilleur artiste. Guitariste des "Stylbop Trio" (rockabilly) créés en 1981, il rate son bac en 82 (passant plus de temps à dessiner et à jouer qu'à potasser idiot) et commence à proposer ses illustrations chez les éditeurs de bd. Il étudie dans plusieurs écoles d'art et y apprend pas mal de choses, même si l'école c'est toujours pas son truc ! C'est en 85 qu'il dessine sa première bande dessinée, la Pyramide bleue, mais qui ne trouvera pas d'éditeur. En 88, Métal Hurlant lui commande une histoire de 8 pages, mais l'aventure Métal s'achève prématurément la même année. Ces quelques planches seront les prémices de son premier album : Le Ventre du Minotaure, sorti en 90 aux Humanos. En 90 il officie au sein des "Snails" (punkabilly) tout en réalisant plusieurs illustrations pour les collectifs Fripons, toujours aux Humanos. En 94, Beltran et son Mac s'associent pour le meilleur et ne se sépareront plus, l'outil informatique lui ouvrant une infinité de possibilités graphiques et picturales. Il restera malgré tout fidèle à ses premières amours : papier, châssis, crayons, pinceaux... en témoignent ses dernières productions, des peintures grand format et une série n&b de portraits dignes d'un orfèvre hors pair.

Tu as illustré par le passé plusieurs pochettes de disques et aujourd'hui tu viens de réaliser un picture-disc pour le premier EP de ton groupe "Lord Fester Combo" (Welcome to my House, chez Be Fast), ça te démangeait depuis longtemps de créer ton propre vinyl ?

Quand Fyfy de Be Fast m'a proposé qu'on sorte un picture-disc 30cm avec "Be Fast" j'étais aux anges, je l'avoue volontiers !!!

Mais je ne m'y attendais pas, je veux dire qu'il n'y avait rien de prémédité de ma part du côté graphique, juste une super-méga proposition que j'ai acceptée illico !!!

L'aventure discographique du combo commence longtemps en amont avec la compile "Rock'n'roll all stars" (Pirates Prod - 2004) sur laquelle apparaît le premier morceau estampillé "Lord Fester" : Shake your hips.

"Welcome to my house" est le premier disque ne contenant que des compositions originales et ce ne sera pas le dernier, je prépare la suite : un album !

Pour info, vient de sortir aussi un morceau LFC sur la compile "Rockers Kulture" (Come back baby) et bientôt une compo en hommage à un ami disparu Seb "Sorrow" Fabre, Tell us where did you go sur la deuxième compile de la Féline Prod.

Dans ta caverne, c'est la galette qui trône sur la chaîne ou c'est les boîtiers en plastique qui jonchent le sol ? Pour toi, la guerre vinyl VS cd a-t-elle encore un sens ?

Le cd a perdu la guerre, non ?...

Non, je rigole, je n'en sais rien et je ne vais pas jouer au prophète... Mais, il me semble que

la tendance c'est plutôt "mp3" versus "bel objet qui a du sens et une vraie "valeur ajoutée" comme ils disent...

Dans ma caverne, y'a les trois ; platine vinyl, cd et ordi... Chacun a ses avantages...

Mais "graphiquement/visuellement" le vinyl est le meilleur support, de loin !!!

Trop de gens disent : "J'adore les vinyls, mais je n'ai plus de platine"... il suffit d'en acheter une... dommage de s'en priver... Non ?

Puis ça sonne autrement...)

A voir la quantité d'ouvrages publiés sur le rock et la bande dessinée, le nombre de covers illustrés par des dessinateurs de bd, les liens qui unissent ces deux univers semblent être évidents ; en tant qu'artiste et musicien/chanteur, comment expliques-tu ce phénomène ?

Sûr que les mondes sont proches... une histoire de "pop culture commune" sans doute...

Sûr que le visuel d'un disque en dit beaucoup sur la musique qu'il contient, normal aussi que les illustreurs et les auteurs de BD soient sollicités au même titre que les photographes ou les graphistes par exemple...

De mon côté, j'ai eu maintes fois l'occasion d'en parler, la musique et le dessin sont indissociables... je ne peux pas faire sans l'un ou l'autre, question d'équilibre... de survie !

Dans ma propre vie : quand je dessine c'est la solitude, le repli sur soi... l'introspection... quand je joue de la musique c'est l'inverse...

Dans mes influences : je suis de la génération Métal hurlant... ça veut tout dire !



AKA LORD FESTER

Ton actu est extrêmement riche. Outre la musique, le deuxième recueil de "Pin-Ups" que tu termines, etc. tu travailles en ce moment sur des portraits ayant pour support le carton à gratter, est-ce en vue d'un projet précis ?

Hé hé, tu es bien informée ! Oui, une expo sur mes travaux de "coin de table" à propos du rock'n'roll !!! (Fred Beltran - The Rock'n'roll Way - du 13 au 30 octobre au "Cadre d'Olivier", 6 rue de la cerisaie, 75004 Paris)

Des originaux de flyers, affiches et pochettes que j'ai réalisés...

Puis en effet, pour l'occasion, une série de portraits... Des figures de mon univers rock'n'roll interne... Au début c'était "pour voir".... puis je me suis pris au jeu... je pense que je continuerai cette série et que j'en ferai quelque chose de plus complet... plus tard...

J'ai d'autres expos prévues, une à Paris également, une autre à Montréal aussi... mais ce n'est pas pour tout de suite !

En 2001, tu as assuré la direction artistique et le design de l'animation 3D du film belge "Thomas est amoureux" de Pierre-Paul Renders. Envisages-tu un jour de te lancer dans la réalisation ?

ça me pend au nez !!! Mais je prendrai mon temps...

J'ai adoré travailler sur le film de Pierre-Paul (film que je trouve remarquable d'ailleurs malgré le fait qu'il ait eu peu de succès en salle) ... mais mon intervention était bien balisée... Si je devais réaliser un long métrage complet, ce serait fatalement une autre affaire... Mais je me tiens prêt.

Dans cette logique, je travaille actuellement à des clips pour le "Lord Fester Combo".

Pour cela, je me suis remis à la 3D et j'apprends la vidéo. Je cherche à mettre mon univers "Dirt'a-billy" en mouvement sur l'écran...

En mouvement avec la musique...

Processus d'apprentissage... forcément un peu long. Il me tarde de pouvoir montrer des choses !

A part dessinateur, gratteur et "cyclothymique" (c'est pas moi qui l'dit, c'est ton Fesse-Bouc), quels sont tes autres défauts ?

Hum... ils sont légion !

L'agoraphobie, un goût immodéré pour les excès, ma "phobie/haine" des barbecues... et bien d'autres...

Pour oublier que je débloque, je fais plein de choses... j'ai l'air de me disperser, mais pour moi, cette débauche d'activités est logique et complémentaire...

Des champs d'expériences... en attendant...

La contrebasse et d'autres instruments... L'architecture... Le décor de théâtre, l'écriture, la comédie (Violent Days, de Lucile Chaufour.) [NdR : film français n&b absolument hors-norme de 2004 sorti en 2009, avec également Serena Lunn, Franck Musard, François Mayet... avec une bande son pas piquée des vers !] ... La composition, la prise de son...

Peux-tu nous présenter ton groupe "Lord Fester Combo", nous parler de tes influences musicales, du dirty rockabilly et enfin de la scène face à une bande de furieux ?

Hé hé, la scène... j'y suis habitué et j'adore ça...

j'ai finalement fait presque plus de musique dans ma vie qu'autre chose... c'est mon activité la plus régulière, surtout le "live"... Et j'aime que ce soit furieux, fou furieux !!! :)))

Je viens du rockab, de la scène 50's revival du début des années 80 (Stylbop 81-85) puis (Duck'n'Cover 88-90).

Le r'n'r, le rockab, le western swing, la old country, le jazz, le blues, le rockin' blues, etc. C'est mon truc, mais pas dans un musée !!!

J'ai exploré/joué d'autres musiques depuis, pour les confronter à "la mienne", évoluer...

Autour du punkabilly et du punk rock avec les "Snails" (91-98) et avec les "Washington Dead Cats" depuis.

Alors, et c'est bien logique, (encore une affaire d'équilibre), une partie de moi a eu envie d'un retour à la source.

J'en avais besoin... besoin de revenir à cette période particulière de la musique populaire américaine où les musiques "blanches" et "noires" allaient se mélanger et inventer ensemble le rock'n'roll...

Repartir de ce point-là et essayer de partager ça avec les autres ! (de partir de "ce point-là" et de voir ce qui se passe...)

NdR : Line-up de "Lord Fester Combo" :

... accrochez-vous, c'est compliqué, tous ces pseudos...

- Lord Fester : guitar, vocals and other noises (sic).

- Eric "No Hit Maker" Pisson / Ricky Snails : guitare acoustique.

- Dom "Mégadom" Pisson / Dom Brain : batterie.

- Franck "Muskrat Musard" : contrebasse. (OUF !!)

Propos recueillis le 30 septembre 2010 par KERDRAON.

Pour les fans qui en veulent plus :

- Ouvrages sur le rock : (couv. Beltran)

"L'Histoire du Rock en bd- Rock Cartoon", collectif, chez Art Moderne. 1990

"50 Years Around the Rock", livre-disque, 2cd, Bdrock, aux Editions nocturnes. 2004

- Covers : (liste non exhaustive, hélas... !)

BAD LIEUTNANTS, "Tueurs nés", 45 t, Criminals Records, 1997.

BAD LIEUTNANTS, "Condamnés à Hurler", Ep. 3 titres.

ALCORE, "Body Hammer", Epiteth Records, 2003.

MICROPOINT, "Anesthésie Internationale", Epiteth Records, 2000.

LES SNAILS, "L'Equipage", Made in Heaven, 1997.

Pour plus d'infos sur le gaillard :

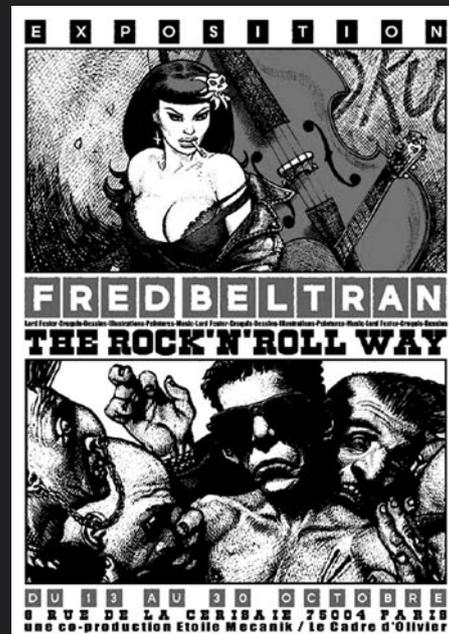
Sa bio sur le site des Humanos :

www.humano.com/profil/Fred%2BBeltran

Zik :

www.myspace.com/lordfester

www.myspace.com/washingtondeadcats



ESPACE ICARE - 51, Bd Gambetta, 75130 INSY-LES-MOULINEAUX
PLEIN TARIF : 10 EUROS. TARIF ABONNEMENT ET ISSEEN : 7 EUROS



VINYL VINI VICI

LE RETOUR DU VINYL !

Depuis quelques années, le vinyl fait un retour inattendu dans les magasins de disques. Oh bien sûr, il n'a pas encore supplanté le CD, son ancien fossoyeur, mais il continue de progresser dans les chiffres de vente, ce qui, en ces temps de régression prolongée, tient d'un vrai miracle.

Certains petits malins se sont rendu compte que pas mal de mélomanes étaient restés fidèles à la galette noire. Le nombre de rééditions n'a donc cessé d'augmenter, en 180 grammes et fac-similés parfaits au niveau des pochettes, les prix devenant de plus en plus raisonnables. On trouve maintenant des vinyls dans tous les magasins de disques de la région. Des rééditions comme des nouveautés. Et sur le net, le marché est très actif depuis pas mal d'années déjà via certains labels et de nombreux sites

pour le marché de l'occasion.

C'est donc redevenu tendance d'acheter des 33 tours mais il en aura fallu du temps, presque deux décennies, pour remettre au goût du jour ce fameux support audio mythique. Cependant, ne crions pas victoire. Ce phénomène reste assez marginal, la majorité des auditeurs ayant recours au téléchargement et sont habitués à un format mp3 aux qualités bien plus médiocres encore que le Compact Disc....



GET PRIMITIVE



DU CAMBOUIS PLEIN LES MAINS

Les collectionneurs de vinyls sont des êtres à part. Le plus souvent, on les voit arpenter le bitume dès l'aube les jours de foire aux puces, traîner dans les rayons des conventions de disques, traquer la perle rare sur internet, bref, ils consacrent une bonne partie de leurs loisirs et de leur argent à assouvir cette

passion un peu particulière que le commun des mortels peut avoir du mal à comprendre. Généralement, chaque collectionneur a sa spécialité. Personnellement, c'est le glam anglais. Pour d'autres, c'est le reggae, la soul sixties ou le punk 77. Renaud, lui, collectionne les 45 tours garage depuis des lustres. Sa collection est tout bonnement l'une des plus belles du pays.

D'où te vient cette passion pour le rock et les vinyls ?

Renaud : Quand j'avais douze ans, j'ai découvert le rock par l'intermédiaire des Stones avec "Jumpin' Jack Flash". Ça a été le déclic. Mes parents écoutaient Presley, Cochran ou Gene Vincent, je baignais déjà dedans sans m'en rendre vraiment compte. J'ai commencé à collectionner vers 77, directement les EP quatre titres. Le format est sympa et les pochettes françaises sixties sont les plus belles qui existent.

Et cette passion pour le rock garage ?

Renaud : J'ai donc commencé par les Stones, Yardbirds, Pretty Things, Small Faces, etc. A l'époque, je trainais pas mal à la Bourse du Disque rue Saint-Martin. Je traquais aussi le EP à la foire Saint-Michel ou à travers les petites annonces des particuliers. En 1986, à Rock'N'Bulles, je suis tombé sur le 33 tours "Get Primitive". Je l'ai acheté pour la pochette, un dessin signé par Rudi Protudi, le leader des Fuzztones. Ça a été la révélation ! J'ai laissé tomber le british beat, les mods, les Anglais en général pour traverser l'Atlantique. Pour commencer, j'ai acheté les compilations "Nuggets" mais surtout "Back From The Grave", "Peebles"

et "Eva". Toute bonne discothèque devrait les posséder ! Haha...

Qu'est-ce qui t'attire tant dans cette musique ?

Renaud : C'est une musique d'urgence ! Le punk vient de là, du garage us des années 64-65. Les compos sont simples, directes, artisanales et ont le mérite d'être supérieures à l'urgence de ce qui existait à la même date en Angleterre. Pour moi, le top 5 du garage original américain ce sont les Sonics, Standells, We The People, Seeds et Remains, mais il existe une foultitude de groupes à cette époque...

Pourquoi chercher les 45 tours ? Les albums ne te suffisent pas ?

Renaud : Ma passion, c'est le 45 tours garage avec pochette française. Un CD, ça n'a pas d'âme, c'est juste un bout de plastique. Ça n'a pas d'odeur. Les EPs ont des odeurs, un vécu, le touché est important, c'est quasiment charnel ! Ca fait partie de la fascination qu'exerce le vinyl par rapport aux CD. Pour trouver les perles rares, internet a facilité les choses, notamment ebay. Pour les acheter, j'en étais au point d'avoir deux réveils pour pouvoir faire

des enchères la nuit aux États-Unis. J'ai toujours essayé d'avoir des disques impeccables, l'idéal étant le disque neuf, coins carrés avec languette, si possible avec la pochette intérieur cristal, et bien sûr pas de ringwar (traces). Pour les ranger, je mets toujours une pochette plastique accolée pour garder mes disques dans les meilleures conditions. Certains peuvent appeler cela de la maniaquerie, moi je parle plutôt de conservation optimale !

Connais-tu d'autres gros collectionneurs ?

Renaud : En convention à Paris, j'ai rencontré de très gros collectionneurs ! Celui qui a les plus belles pièces s'appelle Patrice Guyot. Ce gars-là a un savoir impressionnant. Et il a tout ! Il vend sur ebay (voir e-cellaronline) mais c'est très cher. "The Trip" de Kim Fowley ou Barbarians & 13th Floor Elevator sont à 900 euros par exemple ! C'est mérité car ce qu'il vend est très rare et quasi neuf. Pour les 45 tours garage, le plafond est de l'ordre de 1500 euros. Je pense par exemple aux Starfires sortis à 200 exemplaires sans pochette, un tirage vraiment très confidentiel.

Combien possèdes-tu de disques ?

Renaud : J'en ai beaucoup mais pas en quantité, plutôt en qualité. Je traque les plus beaux. Mes plus belles pièces, pressages français j'entends, je les ai achetées à des Suédois, de véritables adorateurs du garage ! J'ai aussi pas mal de 33 tours de garage 80, de très bons groupes comme les Nomads, Pandoras, Chesterfield Kings, Synics, Fuzztones bien sûr, etc. Il me reste le british beat et le rock'n'roll 50 - je suis fan d'Eddie Cochran ! J'essaie d'écouter différents styles de musique même si mon cœur est définitivement ancré dans le garage. Je ne suis pas pressé de trouver les pièces qui me manquent... mais si quelqu'un se débarrasse du EP de Shotgun Express ou celui des In Betweens, je suis quand même preneur ! Haha...

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ



COMMERÇANT INDÉPENDANT

Depuis maintenant quatorze ans, Yann Belin est à la tête de l'Oreille KC, magasin de disques d'occasion bien connu des amateurs de musique du Finistère. Basé au 124 rue Jean-Jaurès, ouvert du lundi après-midi au samedi soir, il possède la plus grande surface de l'Ouest dédiée au marché de l'occasion (CD, vinyls, BD, DVD, romans, figurines, etc.) Ces dernières années, il a subi de plein fouet la chute du marché du disque mais a réussi à résister aux aléas, tant bien que mal.

Ton magasin propose des produits très différents. Étais-tu ouvert à ce point à tes débuts en 1996 ?

Yann : Non, au début, c'était essentiellement des disques, vidéos et BD. Après le choc de l'ADSL qui a entraîné la chute du marché du disque, il a fallu se diversifier, d'abord dans les figurines en allant jusqu'aux Lego sous licence et en créant un rayon livre S.F. et polar. Parallèlement, on est passé de la vidéo aux DVD et maintenant aux Blue Ray. Quand au manga, inexistant il y a une décennie, il représente aujourd'hui la moitié de la vente de BD ! Je fais aussi des jeux vidéo depuis peu. L'optique générale du magasin reste néanmoins musique, cinéma & BD.

D'où vient l'essentiel de ta marchandise ?

Yann : La plus grosse partie c'est de l'achat aux particuliers. Pour le reste, cela vient de lots overstock, des stocks déclassés de CD, BD et DVD.

Es-tu le seul à pratiquer cette activité aujourd'hui ?

Yann : De la façon dont je travaille, en englobant tous les domaines dont j'ai parlé précédemment ? Oui. Maintenant, il existe d'autres magasins spécialisés en BD, en jeux vidéos d'occasion qui font aussi du DVD, et même des solderies généralistes ; un peu de tout. A Brest, en musique, je suis le dernier magasin depuis la disparition de D3 voici quelques années. Maintenant, en convention, il existe aussi des vendeurs pro. Mais la principale concurrence, c'est internet et le neuf avec les offres promotionnelles permanentes. Il faut s'y adapter...

Quel rôle joue internet pour toi ?

Yann : Il est impossible de passer à côté d'internet, ce serait du suicide. Il représente une part de plus en plus importante de mon activité.

Qu'en est-il du vinyl ?

Yann : Pour le grand public le vinyl est mort avec l'apparition du cd. Mais en fait il y a toujours eu des aficionados de ce support et leur nombre progresse depuis quelques années. Ces derniers temps la nouveauté c'est l'appa-



rition d'une nouvelle clientèle plus jeune et plus éclectique au niveau de ses goûts musicaux. J'ai toujours eu un rayon d'occasion mais pour répondre à la demande, j'ai commencé à faire du neuf. Au commencement, c'était des disques issus de déstockage et puis je me suis rapproché d'importateurs étrangers et de petits labels indépendants. Du coup, j'ai commencé à mettre en place un rayon vinyl neuf qui grossit petit à petit. Je fais aussi des disques sur commande car certains clients ont du mal à les trouver ou sont hermétiques à internet. J'essaie d'avoir des tarifs attractifs mais c'est difficile. Le prix est très variable, il se balade entre 15 et 22 euros. La surprise, c'est qu'aujourd'hui je vends aussi bien du rock indé que de la variété française qui n'était quasiment plus recherchée.

As-tu des clients bien spécifiques liés au vinyl ?

Yann : Pour l'occasion, c'est plutôt une clientèle de collectionneurs alors que les nouveautés & rééditions attirent davantage les jeunes. En gros c'est 50/50 !

Et toi, personnellement ? Possèdes-tu toujours des vinyls ?

Yann : Oui, oui. Je n'en écoute plus vraiment mais je continue d'en collectionner. Plus jeune, j'étais surtout branché par le punk et la new wave, mais aujourd'hui, c'est très varié allant du rock indé à l'électro en passant par le jazz, le hip hop... Je mange de tout (rire), mais il faut, si possible, que l'objet soit beau. Quand on a l'âme d'un collectionneur, c'est comme une drogue ! Un vinyl c'est tellement plus beau qu'un CD ! Du coup, j'ai à la fois le vinyl d'un côté et j'écoute le CD de l'autre. J'aime bien l'idée du combo (vinyl + cd), je pense à l'album d'Ultra Bullitt par exemple.

En parlant d'eux, tu soutiens la scène locale depuis tes débuts. De quelle manière ?

Yann : J'ai un rayon spécial consacré aux autoproductions, essentiellement locales. J'observe d'ailleurs qu'il y a de plus en plus de vinyls ! C'est une tendance très nette. Depuis les débuts du magasin, j'ai eu la volonté de promouvoir, à mon niveau, la scène locale en permettant aux groupes de vendre leurs disques sans prendre de commission. Je reverse l'intégralité de la vente aux groupes. Du coup, on peut trouver chez moi tous les petits labels indé de Bretagne, de Mémé Tu danses à L'Église de La Petite Folie, de La Blanche Production au nantais de Kythibong, etc. Et depuis quelques mois, j'ai aussi récupéré la distro de Mass Prod.

Quel est l'avenir pour toi ?

Yann : Je compte développer le côté vinyl neuf et, pourquoi pas, le CD rock indé, un peu comme ce que fait l'excellent label bres-

tois Steelwork Machine pour l'indus... dont on peut trouver une grande partie du catalogue à l'Oreille KC !

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ

L'oreille KC
Vente-Rachat-Échange

CD - VINYLES - DVD - VHS
COMICS - MANGA - BD
ROMANS - POLARS - SF - FANZINES
FIGURINES

124, rue Jean Jaurès 29200 BREST
02 98 80 16 14
ouiouisacha@aol.com

VINYL RECORDS



VINYL RECORDS

Depuis une quinzaine d'années, Loïc Hautmann traîne sa carcasse sur les foires aux puces et les conventions de disques de la région. Tous les amateurs de vinyles en Bretagne connaissent et apprécient ce passionné qui, malgré les aléas, est toujours resté fidèle à ses premières amours.

Salut Loïc. Depuis quand écoutes-tu des vinyles ?

A la maison, ma mère écoutait Ray Charles, Elvis, les Platters, les Poppys et bien sûr Johnny, j'imagine que c'est parti de là. Mes premiers vrais coups de foudre sont Bob Marley et Simon & Garfunkel que j'écoutais sur une platine Thorens achetée quand j'étais encore au lycée à Orléans. Ca m'avait coûté bonbon. Et quand je suis arrivé sur Brest en 87, un pote m'a fait découvrir Bruce Springsteen, et j'ai pris une grosse claque...

Quand as-tu commencé à vendre sur les marchés ?

A la foire Saint-Michel. J'habitais à côté de Dialogues Musique. Comme je possédais beaucoup de K7 live, des pirates essentiellement, je me suis dit que j'allais les dupliquer pour les vendre et pouvoir en acheter d'autres. Tout est parti de là. C'était juste un moyen de faire un peu de fric pour acheter des disques. J'étais surtout branché sur les live.

Tu t'es diversifié rapidement ?

Mon beauf de Paris était branché sur Johnny Hallyday et m'a initié. Il en vendait plein sur

les marchés là-bas. Mais je ne me suis jamais spécialisé. Je suis un généraliste avant tout. J'achète des lots comme des disques au détail. Le stock a grossi peu à peu. Aujourd'hui, j'ai un choix assez large de 10 à 15 000 disques, mais c'est très varié. Ca va des compilations au jazz, du rock au psyché, du 45 tours au 30 cm, des bacs à soldes aux disques rares, etc.

Quelles sont les grandes tendances ?

Ca évolue constamment. Dans les années 90, il y a eu un gros retour du blues. Il y a quatre ou cinq ans, les types cherchaient surtout de la soul-funk et aujourd'hui, c'est l'expérimental genre Pierre Henry qui marche bien. Ca et aussi la disco italienne. Mais les Beatles, Stones, Elvis ou le reggae en général restent indémodables. Ce sont des valeurs sûres.

Et chez les Français ?

Johnny bien sûr, ça marche toujours. Je lui dis merci ! Haha. Dès qu'on le voit à la télé, c'est bon, c'est reparti pour un tour. Sinon, il y a eu Mylène Farmer voici quelques années, mais ça s'est complètement pétié la gueule. Et puis il y a ceux qui viennent de calencher. Pendant des années, Jean Ferrat ou Mickaël Jackson me sont restés sur les bras et zou, il a suffi qu'ils meurent pour que ça reparte !

Que penses-tu de la crise du disque dont on nous a tant rebattu les oreilles ?

Pour moi, le marché de la collection s'est déplacé sur internet, c'est la grosse évolution depuis le moment où j'ai commencé. Le téléchargement a fait du mal, c'est certain, même au niveau des petits marchands ou des commerçants comme Yann de l'Oreille KC à Brest. A noter qu'aux dernières nouvelles, il ne reste en France entre 80 à 90 disquaires indépendants. J'ai dû

me diversifier sur les brocantes, vendre du CD, des DVD voir des magazines et des BD. Pour tenir, il faut être polyvalent, du moins sur les marchés aux puces. Ceci étant, le vinyl ne peut que prendre de la valeur. C'est tout de même l'essentiel de mon business.

Quel rôle jouent les conventions ?

Il y a de moins en moins de conventions de disques. Ca a commencé dans les années 80. Aujourd'hui ça marche moins, même si certains marchands sont encore capables de traverser toute la France. C'est plus dur depuis quelques années. Il reste quand même quelques rendez-vous importants. Personnellement, je ne reste qu'en Bretagne : Brest, Rennes, Saint-Nolff, Lorient, Lannion, Pontivy, il ne reste guère que ces endroits-là. Sur internet, la clientèle est mondiale, on touche davantage les gros collectionneurs. En convention, pas mal de gens se promènent et les ventes restent modestes.

Quel est ton statut ?

Au départ, je me suis mis en micro société mais aujourd'hui, je suis auto-entrepreneur. Je suis un commerçant non sédentaire comme on dit, un travailleur indépendant. Mais ce n'est pas évident d'en vivre. A l'arrivée, j'atteins à peine le SMIC. Mais ça vaut la peine qu'on se donne. Et la devise de la maison c'est : "If you're happy, I'm happy !". Hé hé...

Ton site s'appelle vinyl Records. Peut-on le consulter facilement ?

Je vends surtout sur "CDandLP" et sur des sites américains comme "musicstack". Un peu sur "ebay" également. Les sites de vente directe ne marchent pas vraiment. Les acheteurs vont davantage sur des plateformes de vente spécialisée où tu tapes le nom de l'artiste que tu recherches. Cela t'amène ensuite sur différentes propositions émanant du monde entier. Les frais de port ont alors leur importance dans la décision de l'achat.

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ

Catalogue sur CDandLP :
<http://sellers.cdandlp.com/liste/?seller=3967&poch=ok>

Musicstack :
<http://www.musicstack.com/my/index.cgi?seller=325413>

Illustration : ERIC JOLIVET



ACHAT VENTE ECHANGE
"recherche tout sur la musique"
VPC Disques vinyles 33T-45T-78T

VINYL RECORDS

E-mail: vinyl_records@orange.fr
Website: <http://ring.cdandlp.com/vinylrecords>
Tél: 02-98-25-04-47
RCS 419431823 Brest

Protégez vos disques !
Vente de pochettes vinyles et CD

BEAST RECORDS



L'ESPRIT BEAST RECORDS

En juillet dernier, sort dans Rock & Folk un article intitulé "Le rock français en débat."

Ça tombe bien, nous allons voir Bad Music, "super groupe" formé autour de l'Australien Rob Younger (New Christs, Radio Birdman). En son sein s'y ébatent : Vinz et Dimi Dero (Holy Curse, Dimi Dero Inc, de Paris), Lo Spider (Jerry Spider Gang, de Toulouse, et balançant d'autre part des articles dans le fanzine Dig It), et enfin, star malgré lui, François Lebas, ex-Fixed Up, toujours saignant dans Double Shot et Asphalt Tuaregs. Le Havre, donc. Oui vraiment, l'article tombait bien.

En fait de rock français en débat, c'était, en gros, qu'à part BB Brunès, Téléphone, Noir Désir et les Parisiens, il n'y avait pas de rock français (pas mal, les Parisiens, par ailleurs). Passons. Et puis cette petite phrase, en parlant de la jeune scène parisienne: "Pourquoi ces gamins n'ont-ils pas créé leurs journaux, leurs labels?". Nous y voilà. Évidemment, le circuit rock dont je veux parler ne compte guère de bambins. Malgré Billy Bullock et Octopus, pour ceux qu'on connaît le mieux. Mais quand même, pourquoi dans cet article n'était-il pas question de Dig It et Rock Hardi en ce qui concerne les journaux? Pourquoi n'était-il pas mentionné Turbo Rock Records, Born Bad, Lollypop ou Beast Records, labels FRANÇAIS? Oui, je gueule. Je gueule parce que ces mecs se cassent les bonbons à organiser des concerts, produire des disques, tenir des boutiques pour les vendre. Rappelons que nous serions à l'heure où les gens n'achètent plus de disques. Même R & F le dit. Alors pourquoi, quand il parle du rock en France, il ne pourrait pas supporter (au sens aider, hein!) ces gens en marge du trafic habituel, un peu, des fois? Les gens n'achètent plus de disques. Alors, Boogie, qu'est-ce que tu fous, bordel, avec ta boutique de disques, et ton label Beast Records. Et à Rennes. Et en allant chanter dans tes groupes? Et puis, Boogie, comment veux-tu qu'on télécharge un vinyle? Mais voilà, Boogie et ses acolytes de Beast Records nous pondent du sexe, de la drogue et du rock'n'roll. Boogie me dira que le contexte n'a jamais été aussi PUR qu'en ce moment. Public averti, des jeunes, et une structure qui parvient à s'affranchir d'un système où les gros entubent les petits. Beast Records est à but non lucratif. "Only the best are on Beast Records. Great Records and wild great shows. That's what we fuckin' do!" me gueule Big Brother. Oui, oui, des disques poisseux aussi, de l'australien, du blues, du folk, des trucs à la Billy Childish. Classieux. Beast Records évolue au milieu d'un circuit situé non seulement en marge d'une certaine industrie mais aussi de scènes plus spécialisées telles celles du Psycho ou des Skins et, sinon, des scènes dites alternatives, militantes. Pas facile car si le public est réel, on ne peut pas dire qu'il soit étoffé. Il y a du sacrifice là-dedans. La France n'est peut-être pas rock'n'roll si on scrute la programmation de la plupart de ses festivals, mais elle accueille très bien des groupes étrangers tels les Bellrays, Radio Birdman, Graham Day, les Godfathers ou beau symbole en son temps, Dr Feelgood. On peut alors ne pas s'étonner que Beast Records produise un album de Texas Teri (avec Kevin K). J'ai vu

cette dernière à Paris, il y a 2-3 ans environ. La sacrée gonze rameuta un bel échantillon de dégaines, de banlieusards et de provinciaux. Le concert fut excellent, rock, tout simplement. Et voilà que Seb Boogie me la sert sur ma platine vinyle. Alors je vais dire des gros mots: je suis à la fois admirative, pleine de reconnaissance et fière. Fière de ce réseau qui vit, qui se débrouille, qui se dépatouille, qui brandit un flambeau absolument vital pour un certain public, vital pour moi. Sur Beast Records, on trouve du local, donc (Good Old Boys, Dead Horse Problem par exemple), de l'australien, beaucoup, de l'américain, etc. Beast Records ne se contentent pas de produire les gens, ils les suivent, ils lui trouvent des tournées. Il y a de l'affectif. On se retrouve dans ma rengaine de l'honnêteté, de la loyauté et de la droiture. Tiens, au fait le Français Dimi Dero et l'allemand Tex Napalm sortent sur Beast Records un album intitulé Sticky Singers. Poisseux, je vous dis. Merci.

CAT. THE CAT

P.S: allez voir sans problème Beast Records sur Big Brother.

Sinon, l'adresse de la boutique Rockin' Bones, afin d'acheter des disques pour de vrai, avec vendeur en chair, en os et en tatoo: 7, rue de La Motte Fablet, à Rennes.

<http://beastrecords.free.fr/>

<http://www.myspace.com/beastrecordsfr>





PICTURE-DISC

A l'heure où l'on nous annonce la disparition inéluctable et imminente des disques compacts à grand renfort de téléchargement et de dématérialisation en tout genre, il me semble légitime et pertinent de jeter un regard dans le rétroviseur pour se faire une idée du chemin parcouru dans le vaste monde de la production et de la diffusion des enregistrements sonores..

L'on oublie trop souvent que bien avant l'avènement et la fabrication industrielle des disques vinyl, il existait divers moyens de conserver et de diffuser les réalisations sonores tous types confondus sur cylindre d'abord, puis sur 78 tours

C'est en 1946 avec l'avènement du microsillon et de pochettes de disques dignes de ce nom (elles n'existaient pas véritablement avant) que l'on entre dans une ère de production industrielle du support où le vinyl deviendra roi.

Antérieurement, entre 1912 et 1914, et ce après différentes expérimentations, la firme Pathé crée des disques d'accompagnement sonore pour théâtre et cinéma d'un diamètre de près de cinquante centimètres (le 33 tours lui en fait 30 !) excès inverse, l'on trouve aussi des disques de 4,5 cm de diamètre (ceux qui se sont amusés à autopsier les poupées chanteuses de leur petite sœur et autres baigneurs parleurs savent à quoi je fais allusion !!!).

En 1918 apparaissent les premiers disques multicolores puis en 1920 aux États-Unis le disque illustré. Support qui connaîtra hélas, en Allemagne courant 1934, une utilisation au service de la propagande nazie sous l'impulsion de Goebbels qui éditera discours et chants guerriers en format 78 agrémentés de portraits du Führer ! Tandis qu'à la même époque la société française Fotosonor publie elle une série de disques religieux ! Par la suite d'autres tentatives auront lieu à des fins publicitaires en direction des fumeurs par exemple avec la marque Gitanes.

Mais la médiocre performance sonore de ces disques américains et allemands les font passer bien vite aux oubliettes. De plus la seconde guerre mondiale va passablement freiner la production.

Dès 1945 la firme Vogue est créée . Elle lance sur le marché de magnifiques disques illustrés. En France la même année, sous son label, la firme Saturne publie aussi son premier picture-disc (en hommage au général Leclerc !). La matière première employée est la cire à la différence de Vogue, ce qui rend le support fragile et très cassable. Tous ces aléas physiques et techniques ainsi que la piètre qualité sonore en comparaison du disque vinyl vont au cours des années cinquante sonner le glas de ce type de production.

Toutefois le support va quelque peu se transformer et se voir diffuser essentiellement à des fins publicitaires sous forme de disques en carton, ou cartes postales sonores. Procédé qui

fera des adeptes dans les pays de l'Est (où la pop est interdite !). Fruits de la débrouille issus de matériaux de récupération, on assiste à l'avènement de créations (parfois d'exemplaire unique) pressés sur des machines à graver bon marché : les Pocztołka. Tout cela dans le plus joyeux mélange des genres !

La véritable production du picture-disc est quant à elle bien passée à la trappe. Même durant la beatlemania la plus exacerbée rien n'y fait. Tout au plus quelques productions en tirage limité verront le jour en 1969 et 1970. En 1971 toutefois le "shape disc" (disque découpé !!!) fait une timide apparition.

Production unique, pressage confidentiel, tirage limité, édition promotionnelle, tout cela cantonne le picture-disc et consort hors du champ d'action du grand public. Le picture-disc devient alors une affaire de spécialiste et de collectionneur plus que de mélomane !

Il faudra attendre le centenaire du bon vieux disque en 1977 pour que le rejeton picture connaisse son heure de gloire ! A une époque où les pochettes sont de plus en plus sophistiquées et coûteuses à produire, les firmes réalisent qu'un picture-disc sous pochette plastique est à la fois plus attractif et moins coûteux qu'une production conventionnelle ! Du point de vue du consommateur cela est avant tout une histoire de goût (bon ou mauvais d'ailleurs !)

Ah! les pochettes à l'ancienne !! Dans mon panthéon perso petite cristallisation sur celle du Bowie "Aladdin Sane" portrait sublime d'un Bowie 73 statufié, foudroyé du fameux éclair peint par Pierre Laroche : pochette qui s'ouvre avec portrait central en pied ! Et que dire de celle de "Diamond Dogs" signée Guy Peellaert. Côté (coté !?) picture-discs Bowie, je m'enorgueille aussi de posséder le superbe coffret "Fashion" paru en 1982, regroupant 10 picture-discs 45t du plus bel effet ! Effet visuel s'entend, car en matière de picture-disc, les qualités audio ne sont toujours pas totalement satisfaisantes ! Problème majeur qui écartera de fait la production du domaine de la musique classique (on est mélomane ou pas !) pour se développer plutôt dans les secteurs (moins exigeants !?) de la musique pop et punk (en moyenne deux-tiers de la production).

En 1978, le premier shape-disc de forme élaborée sort en France (celui du groupe Téléphone, en forme de... téléphone, disponible en 4 couleurs, sans compter l'édition promo et la version anglaise !). Mais c'est surtout au cours des années 80-85 qu'une véritable folie créatrice va s'emparer de l'industrie du disque. Le compact-



disc lui-même dans sa sobriété toute métallique va se voir parer des plus belles images et couleurs du moment. Durant cette période on voit donc apparaître les premiers picture-cd (pirates et officiels, en grand tirage ou ultra limité !). Certains CD, et c'est le comble, ne comportant aucune musique, seront uniquement destinés à l'exposition ! Quelques CD shape-disc apparaissent aussi sur le marché.

Des artistes n'ayant pas profité du méga boom de 1977 comme les Beatles par exemple (séparés depuis le début des années 1970) ou Elvis lui-même, décédé le 17 août, juste avant l'explosion du phénomène à l'automne 1977 (pour se caler sur les achats de Noël !) verront toutefois leurs productions ré-éditées en picture (en 1982 pour les 45t des Beatles) à la plus grande joie des collectionneurs !

Toute cette période est aussi fort heureusement très propice à une émulation créatrice qui verra l'avènement de picture et shape de plus en plus beaux, sophistiqués et originaux ! Même si l'engouement est plutôt une affaire de support que de contenu, le phénomène aussi anecdotique semble-t-il (ce qui n'est pas totalement vrai quand on y regarde de plus près) a toujours accompagné la production plus classique et consensuelle du bon vieux vinyl noir !

La mise sur le marché de picture-discs, shape-discs et la collectionnite qui en découle concerne surtout la musique. Mais il existe aussi une multitude de thématiques, dont trois plus particulièrement ont trouvé grâce aux yeux (et aux oreilles !?) des collectionneurs : celle du picture-disc publicitaire, celle pour enfant et la cinématographique (qui remonte aux Talk O'Photos de 1920 avec des célébrités du grand écran comme Chaplin ou Groucho Marx, en passant par Jean Marais pour les éditions françaises. Mais l'on dépasse ici le simple cadre de l'engouement musical pour glisser vers un intérêt plus proche d'une collection thématique élargie à de multiples supports .

Actuellement à l'heure des compressions audio, on arrive à une forme de production passablement contre nature : on voit apparaître de petites aberrations commerciales telle l'intégrale des Beatles sur clé USB avec son support en forme de pomme ! Que penser d'une telle chose !? J'ai aussi en mémoire la clé du concert d'Iggy & The Stooges à Lille aussitôt disponible après le show ; bel objet collector certes comme le relate Jérôme Soligny dans Rock & folk : "C'est beau on dirait un bijou". A la réflexion, il est évident que de telles productions comme les picture-discs ne s'inscrivent pas pareillement dans

PICTURE-DISC



cet engouement quasi sacré sinon emprunt d'un solennel respect pour ce vecteur incomparable de la musique qu'est le disque vinyl ! Ils ne participent pas du mystère de ces disques noirs et irisés comme des toiles de Soulages ; à la fois d'une richesse et d'une discrétion absolue, matériau brut, absence de couleur qui ne flatte pas nos yeux par d'évidentes images criardes pour mieux enchanter nos oreilles par des sons

incomparables et vivants. Rien n'est opposable à ce vinyl qui se laisse amoureusement caresser par les précieux bijoux des têtes de lecture : saphir ou diamant ! Objet mythique et magique que le disque.

Je me remémore la belle séquence du film "Almost Famous" : une grande sœur rebelle quitte le foyer familial et émancipe son jeune frère en

lui laissant en héritage sa collection de 33 Tours ! Trésor caché ! Révélation et passion pour le reste d'une vie ! Elle lui souffle à l'oreille avant son départ : "regarde sous ton lit ça te rendra libre !". Dans notre époque d'interdits et de coercition, vinyl ou pas, cette liberté-là est un bien précieux !

STÉPHANE LE RU

LONG OVERDUE



HI ! JE M'APPELLE 7-63211.

Je viens d'avoir 42 ans. Je suis né au Royaume-Uni dans cette bonne ville de Londres en décembre 1968, imprimé et fabriqué dans l'usine d'Ernest J. Day pour le label Blue Horizon. Je suis le premier album du jeune guitariste chanteur Gordon Smith, "Long Overdue" enregistré en deux jours en octobre 1968 au CBS studio par Mike Fitz Henry, l'un des 8 000

exemplaires mis sur le marché, un tirage confidentiel comme on dit...

A peine fabriqué, j'ai été expédié en France. On m'a collé un sticker "Pop Music Revolution" sur la tranche avant d'être mis en bac. Ça gâche un peu la photo de Gordon mais ça reste acceptable. Je ne suis pas resté longtemps en magasin. Un jeune gars soigneux m'a rapidement acheté. Un fan de blues comme il y en avait des tas à l'époque. La première fois que je me suis retrouvé sur une platine disque, c'est comme si j'étais né une deuxième fois ! Quelles sensations incroyables ! Je suis conscient de la chance que j'ai. J'aurais pu me retrouver avec un crooner de seconde zone ou pire, de la musique militaire ! Rien de tout cela, Gordon fait du blues acoustique très classique mais de qualité. Un bel artisan, soigneux et appliqué. On l'associe à la vague british blues boom de la fin des sixties à juste titre.

Dans le petit appartement parisien où je vivais, y avait plein de potes : John Mayall, Jethro Tull, Fleetwood Mac, etc. Ce type avait des goûts sûrs même si son saphir aurait mérité d'être changé plus souvent. Au moins n'ai-je pas dû subir l'agression d'un vieux teppaz pourri ! Bref, j'ai coulé des jours heureux pendant près de dix ans jusqu'à ce que je me retrouve mis au rencart et là le drame... Rendez-vous compte, mon maître m'a échangé contre un disque de jazz ! Du free jazz totalement incoutable. Quelle tristesse... Me voilà seul et triste dans le bac d'une

boutique de disques d'occasion miteuse. Des tas de mains me touchent sans précautions, des fines aux ongles longs, de grosses paluches crasseuses, des fébriles qui vous tournent dans tous les sens pour voir si vous êtes dignes de servir encore... J'ai l'impression que ça a duré une éternité.

Et puis un jour... miracle ! Une fille délicate a posé ses doigts sur moi et m'a sorti de cet enfer. J'étais le cadeau d'anniversaire de son copain, un type qui n'achetait que des disques de seconde main. Sa collection avait de la gueule ! En gros, tout le gotha rock anglais. Lorsque que le diamant m'a délicatement caressé les sillons, ça m'a fait tourner la tête ! J'avais oublié combien c'était bon ! Bien sûr, avec l'âge, j'avais quelques petits craquements, mais rien de grave. Au contraire, cela se prête bien au blues, n'est-il pas ?

Mais ça n'a pas duré. Moi qui pensais avoir enfin trouvé un havre de paix, je me gourais gravement. Appelé par les sirènes de la modernité et de la grande consommation, mon propriétaire a acheté une platine CD. Arglll ! Trahison ! Moi et mes potes, on s'est retrouvés en un rien de temps au fond du garage. J'ai cru mourir dans le froid et l'humidité dans ce purgatoire ordinaire et sordide. Ça a duré des années. Et puis un jour, il est revenu vers nous. YES ! A-t-on crié d'une seule voix ! On va à nouveau pouvoir fai-



re vibrer les enceintes ! Sans doute avait-il enfin compris que le CD ne vaut pas tripette et que le son du vinyl est le seul capable de retranscrire parfaitement l'essence du rock ?

On a vite déchanté, mis à la va-vite dans un carton puis dans un coffre de bagnole. Qu'allait-il advenir de nous ? Arrivé à l'aube sur un coin de trottoir dans une foire aux puces, je ne suis pas resté longtemps dans mon bac sordide. Un mélomane averti m'a racheté avec excitation. Apparemment, je suis un exemplaire rarissime, et recherché. On m'a dépoussiéré, nettoyé, recouvert d'une pochette plastique transparente et rangé précautionneusement au milieu d'une pile de vinyls organisée par ordre alphabétique dans le coin d'un salon cossu dans lequel se trouve une chaîne hifi vintage, ampli à lampes et enceintes Cabasse. Trop la classe ! Me voilà donc entre Steppenwolf, "Monster" de 1969 et "Fresh" de Sly & The Family Stone. Il n'y a ni chat pour faire ses griffes, ni humidité. La vie est belle. Je viens d'avoir 42 ans...

CHRIS SPEEDÉ



Y'A DU BRUIT DANS LE GRENIER !

Si, je déconne pas ! C'est la bamboula dans les vieux cartons poussiéreux. Ça craque, ça glisse, ça saute. Ça excite, ça étonne, ça fait peur. De vrais trésors se cachent sous les toiles d'araignées. Joyaux que l'on croyait perdus, plaisirs coupables mis au rancart avec les bouquins de fesses ou disques maudits dont on n'arrive pas à se débarrasser. Y'a d'la zizic dans les greniers ! J'ai pas la lumière à tous les étages mais, sous les toits, c'est la java des oubliés.

DAVID JOHANSEN

LIVE IT UP (1982) BLUE SKY - CBS PZT 38004

Celui-là, il faut déjà le trouver, même en vinyle ! David Johansen en solo après les New York Dolls, deux tubes, "Funky But Chic" et "Melody" (tous deux inclus ici), devant un public à sa main et avec un groupe à sa pogne (Tony Machine, Huw Gower, David Nelson, Charlie Giordano et Brett Cartwright). Soit d'anciens Criminals (avec Sylvain Sylvain), Garland Jeffreys, Elliott Muphy, et même



les Dolls (Tony Machine pour quelques shows). C'est New York ! Et un disque live fun, vulgaire et sexy, comme Johansen en somme. Qui entonne en début de show un medley Animals franchement terrible ("We Gotta Get Out Of This Place/ Don't Bring Me Down/ It's My Life"). Généreux, spontané et surtout très à l'aise, Johansen laisse libre cours à sa passion pour le rhythm'n'blues ("Reach Out, I'll Be There", "Build Me A Buttercup") et le doo-wop déjà sensible chez les Dolls (oui, il reprend aussi "Stranded In The Jungle" des Cadets). Bref, il y

a de tout : de la ballade tire-larmes "Frenchette" à l'inévitable "Personality Crisis", avec ce qu'il faut de bonnes vanes et de grosse voix. De quoi se demander sincèrement pourquoi ça ne marcha pas... Quelques années plus tard, David Johansen se réinventait en crooner parodique, Dexter Poindexter, qui ferait les beaux jours des cabarets de New York avec des reprises de swing et de mambo. Jouissif mais trop typé pour dépasser les limites de la ville. Enfin puisqu'il faut bien vivre, avec un nouveau look un peu Patrick Juvet, il reformera les New York Dolls avec le survivant libanais Sylvain Sylvain.

CHARLIE TANGO

TELLY SAVALAS

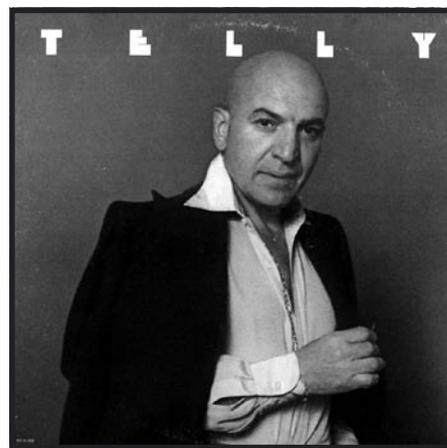
TELLY (1974) MCA

Bien sûr, il y avait eu une première tentative, deux ans plus tôt, et l'album "This Is Telly Savalas" (toujours inspiré pour les titres) qui vaut son pesant de cacahouètes ("We Both Knew It Was Over", etc. et même sur certaines éditions, une reprise désaxée de Johnny Cash, "I Walk The Line"...)

Bien sûr, la pochette déjà faisait envie : col en moumoute, cigarillo, grand sourire de dingue et flingue à la main. Mais, comment dire, dans le merdier invraisemblable qu'est la discographie de Telly Savalas (par exemple "Who Loves Ya, Baby", en 1976), rien n'atteint le niveau de "Telly". C'est impossible. Il faut imaginer ce grand dépendeur d'andouilles beugler comme un veau pendant 26 minutes 19 sur des arrangements pompiers avec un accent gréco-new yorkais parlé plus que chanté, dieu merci. Car c'est vrai que ça pourrait être pire : il pourrait chanter. Aujourd'hui, ses vinyles sont encore recherchés. On se demande bien par qui. Qui peut bien savourer Telly Savalas comme un plaisir coupable ?

Mais peut-être est-il nécessaire de présenter aux plus jeunes la figure virile de celui qui fut l'inspecteur Kojak dans les 70's. Le crâne d'œuf le plus luisant et le plus spectaculaire des nuits chaudes de Harlem (avec Isaac Hayes quand même, faut pas déconner). Le flic à la Chupa Chups, sa seule faiblesse. Pour donner une idée de son immense popularité, il faut savoir qu'un jeu de société fut créé à son nom, et votre serviteur, s'il ne se souvient plus très bien des règles, se rappelle avoir passé des heures

à emmerder ses copains pour jouer avec Kojak et ses hommes, matérialisés par des bagnoles américaines en plastique de toutes les couleurs qui cavalaient sur un plateau représentant New York. Oui, c'était un peu cheap, et c'était surtout carrément stupide, ça équivalait à tourner en rond. Comme son disque d'ailleurs, dans lequel il verse de grosses larmes sur des ballades sirupeuses ("Rubber Bands & Bits Of Strings", ma préférée) et s'essaye à une reprise du "Something" des Beatles, qu'on est bien obligé de trouver atroce. C'est tellement mauvais que ça ne peut même pas passer pour de l'easy listening. Même dans "La Croisière s'amuse", ça le ferait pas. Et pourtant, on ne sait pas comment, Telly eut un hit, n°1 dans les charts, avec une horreur sans nom, le single "If", et creusa l'ornière avec une version au delà du réel de "You've Lost That Loving Feeling". Telly n'avait peur de rien, et sûrement pas du ridicule. C'était un dur, un vrai, le genre à se fritter dans un boeing à coups d'assiettes et de fourchettes avec Led Zeppelin au grand complet en partance pour la première de leur gros navet ("The Song Remains The Same") à New York. Il faut dire qu'au cinéma, Savalas enfilait les rôles de cinglés et de psychopathes. Il faisait partie des "Douze salopards" quand même et joua un des méchants les plus emblématiques de James Bond, modèle avoué de celui d'Austin Powers ("Au service secret de sa majesté"). C'est vrai qu'avec un physique pareil... Une promo surréaliste fit passer Telly Savalas (qui ne parlait pas un mot de français) dans l'émission "Midi Première" de Danièle Gilbert, la "Grande Duchesse" giscardienne, qui ne parlait pas un mot d'anglais. C'était en été au soleil dans le sud, il y avait du public autour qui braillait. Rika Zarái



faisait la traductrice enamourée. Grand moment de télévision. Telly, la classe, en pelle à tarte, chevalière et chaîne en or massif, resta calme tout du long quand l'animatrice l'appela (trois fois de suite !) "Telly SaLAvas". Très pro, le Kojak rectifiait à chaque coup, calmement : "Sa-VA-las", à l'américaine, mais un léger tic nerveux commençait faire sautiller son sourcil droit au-dessus de ses lunettes noires, un tic qui semblait rendre tout le monde autour un peu nerveux. Tout le monde, sauf Danièle Gilbert. Pour finir, Telly entama sa chanson en playback qui fut très vite coupée par le générique de fin. Peu de monde s'en plaignit. Chacun attendait le journal, les infos, le Yves Mourousi du 13 heures et ses cravates mauves. Qu'est-ce que la France se faisait chier quand même.

GEORGES PERROS-GUIREC

DE FONDS EN COMBLES

THE BAY CITY ROLLERS

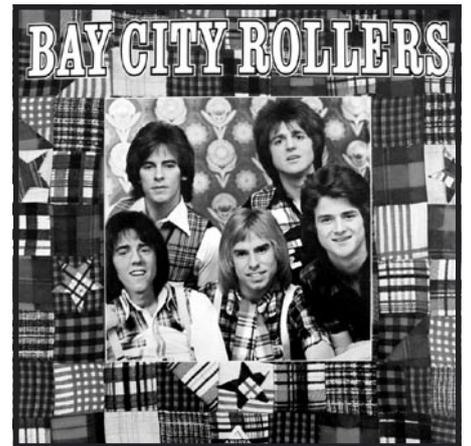
MEMORIAL (1971 - 1977) (1989) ARISTA

S'il y a un groupe aujourd'hui oublié – et c'est triste à dire mais il y a de quoi – c'est bien les pauvres Bay City Rollers, rincés jusqu'à l'os par une industrie d'une grande rapacité, celle-là même qui allait – un temps – se laisser déborder par le punk. Pourquoi en parler alors, se demande le lecteur à qui on la fait pas. Eh ben, j'en sais rien, moi qui n'en fus jamais fan, loin s'en faut, je suppose que ça évoque des souvenirs, et puis franchement, le destin de ce groupe ne peut qu'attirer la compassion, ou inspirer au choix l'horreur, la pitié, voire la franche (mais cruelle) rigolade. Et puis, quel scénario de film ça ferait ! Ecoutez voir leur triste histoire...

Tout commence à la fin des 60's à Édimbourg, car les Rollers, comme ils se nomment à l'époque sont écossais. C'est pour ça qu'ils ont tous des noms de whisky. Bref. Formés autour de la fratrie Longmuir (Alan, basse et Derek, batterie), ils deviennent la proie de l'horrible Tam Paton, leur manager, qui repère immédiatement les belles petites gueules de Stuart "Woody" Wood et d'Eric Faulkner (guitares), et vire dans la foulée le premier chanteur, pas assez glamour, le pauvre Gordon "Nobby" Clark (non, rien à voir...) Il se chope à la place une teen-idol de première : Les Mc Keown. Comme ils sont tous nés en 55, ils ont quinze ans, l'âge de leur public ! Le nom est vite trouvé, en pointant un doigt au hasard sur une carte des USA : Bay City. Michigan... "Vous serez les Bay City Rollers !" Après un petit tube de chauffe en 71 ("Keep On Dancing", reprise des Gentrys), la

machine se met en marche, à grands coups de refrains accrocheurs et de textes simples, conçus sur le même modèle par un tandem de requins de studio, Bill Martin et Phil Coulter. En 74, c'est l'apothéose : "Remember (Sha La La)", "Shang-A-Lang" ou "Summerlove Sensation" font des disques d'or d'une nullité effarante. Il faut imaginer ça (voir Youtube) : "B-A-Y, B-A-Y, B-A-Y C-I-T-Y, With An R-O-Double L, E-R-S, Bay City Rollers Are The Best !" En même temps, hein, en France il y a bien C. Jérôme... Le groupe table sur le déclin du glam à la T.Rex, et colle à la variété gluante venue des States, celle de David Cassidy ou des mormons Osmonds. Quelle horrible époque... Mais c'est la chance des "Bay City" : il manque aux petites anglaises un groupe local capable de les faire hurler et mouiller leur culotte, en s'appuyant sur la mode du revival rock'n'roll propre sur lui. Et l'affreux Paton gère leur image, genre glam familial : talons compensés, chemises pelles à tarte et salopettes en patchwork et tartan écossais, histoire de rappeler leurs origines. Sans oublier les pattes d'eph' curieusement retroussées pour dégager les mollets, et qui en même temps remontent au-dessus du nombril, et les coupes de tifs en queue de castor. Une horreur. C'est en 75 que la "Rollermania" atteint son apogée, y compris en Europe et aux States (où "Saturday Night" est n°1).

Anecdote personnelle : vivant à l'époque en Allemagne, j'emmerdais tous les jours la plus jeune des filles chez qui j'habitais quand elle écoutait ses idoles : "Das ist Kaugummi für Ohren !" je lui balançais (en gros, "c'est du chewing-gum pour les oreilles !"). C'était vrai, et j'étais plutôt content de moi, un vrai petit trou du cul arrogant. Pardon, Dorothee, pardon, j'étais jeune et con. Fin de l'anecdote personnelle.



En 1977, comme pour tellement d'autres, c'est la fin. Et le dénouement est terrible : sentant le sapin, Mc Keown tente une carrière solo new-wave mais finit en taule pour avoir écrasé un vieillard, Faulkner et Alan Longmuir tentent de se suicider, Ian Mitchell et Billy Lyal, venus épauler le groupe sur scène finissent l'un dans des films pornos et l'autre emporté par le sida... Et ils n'ont que 22 ans. Quant au manager Tam Paton, il est arrêté en 82 pour pédophilie. Un ultime come-back a lieu en 81 sous le nom des Rollers (quel nom de merde quand même...) dans l'indifférence générale. Les temps sont durs pour les teen-idols vieillissantes (ils n'ont que 26 ans...). Aucun d'eux n'arrivera à prendre en marche le wagon des 80's. Seuls les Japonais oseront sortir une compile du groupe en 1989, chez Arista. Ça s'appelle "Memorial".

MICK JEGOU

FIVE MINUTES TO SHOWTIME

Premier vinyl. Offert un an auparavant par Cat. Lost Disciples / The Specimens, motifs psychédélics. Nos "gurus", alias Cat and Rike, nous le décrivent maintenant comme support de la honte. Non pas par pur déni de l'autorité dite supérieure, j'utilise ce titre en guise d'introduction. Ce grand symbole resté une période infinie au statut de modeste décor.

Hélas, oui. Au risque de faire un scandale, j'avoue : à 16 ans, pauvre initiée que j'étais à la culture rétro, underground, garage, voire dutch pop'n'roll, je ne possédais pas l'Engin, avec un grand "E". Par simple refus de la consommation high-tech, j'attendais le tourne-disque fatigué, qui aurait vu tout ce que je n'ai pas vécu. Non un engin mécanique au design ultra perfectionné et aux milliers de boutons. Je tentais pourtant quelques offensives auprès de mon paternel possédant le nécessaire à la cave depuis trop longtemps. Blessures du temps, inondations et inactivité ont détruit les témoins de toute une époque. Échec manifeste ou bataille perdue face au front reculant des vibrations purement mod.

Au détour d'un quelconque dépôt-vente, seule, au milieu de la pièce, trônait LA chaîne. Un modeste meuble roulant soutenant platine, lecteur CDs, ampli, lecteur cassettes, poste radio, enceintes. What else ? Ensemble Hitachi à 80 €. Décision prise. Je fais mine de réfléchir une

journée pour rassurer les parents sur ma "lucidité". Vers 17 h, le verdict tombe, je l'embarque.

Lui trouver une place, je dois éliminer un meuble pour qu'il soit remplacé par ma fierté actuelle. Le choix est "difficile" et plus que symbolique. En effet, mon bureau loge dorénavant au grenier. Avec l'âge et la maturité musicale, les priorités évoluent...

Après une installation rudimentaire, un nettoyage minutieux, les premiers essais, support : THE vinyl. Le coup de foudre...

A force, cela deviendra un rituel : manipuler délicatement la fine pochette cartonnée, en retirer le disque, observer ses sillons à la lumière du jour de façon à vérifier qu'on ne va pas être interrompu par un mouton de poussière perfide, volume maximum, enclencher le processus : platine, bras mécanique, play. Crissements de guitare, respiration... ..

Grâce à tout ça, nous prend un jour l'envie de



ressembler à tous ces mecs (ou minettes) qui montent des groupes foireux, défilent sur scène et s'éclatent.

Alors on fonce, droit dans le mur, on invente un nom de groupe, on vous offre une guitare, un ampli, un médiateur, on se décourage, on repart de plus belle, ça y est, on s'y croit...

Et enfin, on allume les machines : guitare ET chaîne, soirée d'explosion de tympanes en perspective... Fenêtre ouverte sur le monde...

LA ROUSSE



DANS LES CONVENTIONS DE DISQUES, J'AI TOUJOURS ÉTÉ PLUS LESTE QUE LUTHER.

Je sais d'instinct où trouver le vinyl qui tue. Ça s'explique pas. J'ai l'œil. Luther, lui, est plus lourd. Il hésite, quand mes mains feuilletent déjà les bacs comme des annuaires. Dans la jungle du rock allemand

des années 70, je sais exactement ce que je cherche.

On parle jamais du krautrock. Rock allemand, ça fait pas rêver. Tant mieux pour moi. Tant que les autres sont occupés à se battre pour des anglaises, je reste seul dans ma catégorie. Enfin, c'est compter sans Luther. Il voue à la Grande Musique Cosmique Allemande une passion au moins aussi dévorante que la mienne. Comme il est moins doué, il fait dans l'intimidation. C'est vrai qu'il en impose, avec sa corpulence de guerrier tahitien. Mais je n'ai pas peur de lui.

Luther est videur. Une profession où prospèrent les kanaks et les polynésiens. Le boulot est taillé pour eux. Question de carrure, au sens physique. Luther et ses frangins se sont épanouis dans le milieu de la Fête. Ils font peur. Les cheveux noués en chignon comme des sumotori, les bras croisés sur la poitrine et le menton fièrement relevé, ils jouent les cerbères au Janus, aux Néréides ou au Stendhal, les boîtes dans lesquelles ils tournent toute l'année. Moi, ça ne me fait ni chaud ni froid. Devant les bacs de disques, c'est pas le plus costaud qui gagne. Que Luther et les siens soient les gardiens du Temple de la Nuit, je m'en fiche cosmiquement. Je ne fréquente pas les discothèques. Aucun risque de représailles.

Ca se passe au patronage laïque de Kerboulle. Il est 17h00, je n'ai pas pu me libérer avant. Luther est peut-être déjà passé, ou alors il est en retard. Les habitués sont là : Etienne, Louis le Pieux et Marc. Chacun son truc. Etienne ne jure que par l'easy listening, et voue un culte à Yma Sumac, la chanteuse inca. Marc collectionne exclusivement du blues rural. Et Louis le pieux a écopé de ce surnom parce qu'il ne s'intéresse qu'aux disques de musique religieuse, dont il a paraît-il une collection dépassant l'imagination. Il faut dire qu'il est seul sur le créneau.

Le Krautrock est classé dans les bacs des seventies. En quelques allers et retours, mes doigts égrènent l'essentiel. Luther n'est pas encore passé par là. Il n'aurait pas laissé le Walter Wegmüller : je sais qu'il ne l'a pas, c'est moi qui lui ai soufflé sous le nez le mois dernier. La tronche qu'il a tirée ! Je laisse le Psychonauts de Brain Ticket et sors Lord Krishna Von Goloka de Sergius Golowin de la pile. C'est un pressage original.

J'ai ferré gros. 1973. Déjà entendu sur cassette. Un disque de martien enregistré en Allemagne par un suisse perché descendu de ses alpages. Une longue suite de folk végétal avec des solos de guitare en bois et des carillons stellaires. Avec, en backing band, Ash Ra Tempel au grand complet.

Je fais signe au vendeur. Il n'en veut pas grand chose. Il hausse les épaules :

Si je suivais l'argus, personne n'en voudrait.

Je lui file mes trois billets. Il va fouiller dans

sa tirelire. C'est alors que j'entends la voix de Luther dans mon dos.

Donne-moi ça.

Je me retourne. Je ne l'ai pas vu venir.

Donne-moi ça, qu'il répète, en pinçant des ailes du nez.

Il a une sale gueule. L'air vraiment contrarié. Sous ses cheveux noirs plantés raides, son gros visage de poisson-lune semble encore plus pâle que d'habitude. Je tente de lui sourire, en vain, et j'essaye de faire un pas de côté.

Il me prend le poignet. Avec Luther, jusque-là, on en était resté aux regards de travers.

Tu vas me lâcher, oui ? Je crie un peu, pour rameuter du monde.

Holà, qu'est-ce qui se passe ? fait le vendeur derrière ses tréteaux. Monsieur est pas beau joueur ?

Il y a un peu de confusion, deux ou trois types pointent le bout de leur nez, et Luther me lâche. Je me tire. Il me suit. Quelle merde... J'essaye de bien comprendre la situation. Une fois que j'aurai mis le pied dehors, qu'est-ce qu'il va faire ? Il va me le piquer, le disque. Et comme je vais protester, il va me faire ma fête. Il a l'air déterminé, ce con.

L'idée m'effleure un moment de lui céder le Golowin, comme ça. Facile. Mais je ne peux pas. Le disque me colle aux doigts. C'est mon disque, maintenant. Pour gagner du temps, je bifurque, fais mine de fouiller dans un bac. Luther est sorti. Par la porte vitrée, je le vois qui m'attend, les bras croisés, imperturbable.

Je file aux toilettes, et je m'y enferme. Je m'adosse quelques secondes contre le mur carrelé et tente de reprendre mes esprits. J'avoue, j'ai peur. C'est pas comme ça que ça devrait se passer. Luther devrait me taper gentiment sur l'épaule, et me dire : "Bien joué, mec. A charge de revanche", ou un truc sport dans le genre. Normalement, quand on collectionne des disques de krautrock, on ne risque pas sa peau. Normalement. Mais jouons la prudence. Je m'enfuis par la fenêtre des chiottes. Ridicule, mais ce n'est pas moi qui ai commencé.

Je file jusqu'à ma voiture. Je fouille fébrilement dans la poche de mon blouson. Où j'ai mis mes putains de clefs ? Je les trouve, je laisse tomber le trousseau par terre. Je m'énerve. Allons, calme-toi. C'est ridicule.

Je démarre. Voilà, c'était pas grand chose en fait. Pas de quoi se coller des frayeurs. Je roule sur l'avenue Sébastopol. N'empêche, je me sens mal. Je mets le clignotant et m'arrête sur le parking du Géant. Je respire calmement, et ferme les yeux cinq minutes. Il m'a ruiné les nerfs, ce con.

Les cinq minutes s'éternisent. Le soir tombe.

Allez, il faut se ressaisir. De quoi as-tu peur ?

Passé sa première colère, Luther va regretter. C'est un soupe au lait. Le genre à se pointer

le lendemain avec un bouquet de fleurs et la mine déconfitée. Mais j'ai beau tenter de me rassonner, le visage crispé de Luther me revient comme une menace. Joufflu et méchant.

Je devrais peut-être pas traîner dans le coin. Un break couleur moutarde comme le mien, ça se voit de loin.

Je me secoue. Je suis en train de sombrer dans la parano, moi. Je sors le disque de son sac blanc : je regarde Golowin, sur la pochette, les yeux fermés, assis dans les alpages, avec son sari. Un beau mélange d'hindouisme à pas cher et de LSD, en apparence, mais la musique n'a rien de kitsch. Dans mon souvenir, un énorme trip déclamatoire, sur fond de pulsation de basse et de guitares cosmiques. Grosse sérénité. Perché à des milliers d'années-lumière de Luther et de ses conneries. Allez, mon vieux, détends toi. Prends-en de la graine.

Je remets le disque dans le sac. Des phares balayent le parking. Une voiture s'arrête à ma hauteur. J'ai une bouffée de panique.

Bien sûr, je connais sa bagnole. Il l'exhibe aux conventions : elle le rend aussi fier qu'il est con. Il s'est payé ça avec son salaire de videur. Econome et puissamment motorisé, Luther. Le pare-choc est frotté tous les jours à la peau de chamois, et brille dans la nuit.

D'instinct, j'actionne la fermeture centralisée. Vite, mettre le contact.

Un gyrophare soudain. Une estafette de flics vient de se garer en face, lanternes chinoises allumées.

Luther sort du véhicule pour parlementer. Le flic veut voir les papiers. Délit de sale gueule et de belle caisse. Sauvé sans doute. J'en profite pour démarrer, doucement. Je souris poliment, je mets bien mon clignotant, et je dégage, laissant Luther à sa paperasse. En repassant à sa hauteur, par le jeu des sens uniques, j'aperçois ses frangins, assis à l'arrière de la bagnole, qui me dévisagent. Le même air à tuer.

Je roule trop vite, comme si je cherchais à mettre quelques kilomètres entre nous. Mais où aller ? Je longe les murailles vers le port. Et puis je fais quatre fois le tour du rond-point du gaz.

J'ai peur de rentrer chez moi : cet abruti sait où j'habite. Je lui ai échangé une fois la réédition Polydor de Faust I contre l'original d'Alpha Centauri (Luther achetait tous ses Tangerine Dream en double, pour troquer ensuite). La transaction s'est faite chez moi. Moment de grande tension. Il détaillait du coin de l'oeil mes rayonnages de vinyls, avec un air terrible. Comme s'il hésitait à tout embarquer, là, après m'avoir tordu le cou. J'aurais dû me douter de quelque chose.

Tout à mes réflexions, je ne le vois pas débouler. Juste derrière moi. Crissement de pneus. Ses phares me balayent comme pour m'épingler. J'appuie sur la pédale. Je fonce sur l'avenue. Il me colle au train, et m'envoie un coup de pare-chocs.

Mais il est fou, ce con ! Je hurle, mais ça ne sert à rien.

On est seuls sur le boulevard. Les lampadaires défilent. Des lumières au loin sur le port, mais trop loin.

On longe les entrepôts. Voilà le front de mer et ses commerces éclairés. Mais impossible de s'arrêter : il me rentrerait dedans à plein régime. Je donne un coup de volant, dérape sur le terrain vague dans un nuage de terre, tandis que

ORD KRISHNA VON GOLOKA

Luther fonce tout droit. Ne reste pas rêver, mon vieux. Je passe la première et ma pauvre vieille caisse repart en hurlant, dans une petite rue adjacente. Quelques détours, un sens interdit grillé, et je roule désormais sur les quais déserts. L'eau brille sous la Lune comme de l'huile blanche. Je vais couper par la rue des Parmes. On sait jamais.

Je tourne vigoureusement dans la petite rue pavée. Je la parcours en hoquetant, comme passé au crible, et je prends la rampe vers la promenade. Ascension plein gaz. Je déboule enfin sur la place Aujard, juste en haut de l'immense escalier de pierre qui descend sur le port. Cette fois, ma décision est prise, je file chez les flics. Je ne vais quand même pas me faire tuer pour un disque. Même pour le pressage original de Krishna Von Goloka.

Pas le temps. Luther me percute de plein fouet.

Je me souviens de l'accident : des images de verre brisé me reviennent, comme au ralenti. Ma voiture fait plusieurs tonneaux, s'encastre contre le tronc de fer d'un réverbère, sur le mur de la promenade.

Je n'ai rien. Luther a frappé à la place du mort. L'habitacle est défoncé.

Je sors du véhicule, sonné. Je serre, détail absurde, mon sac contre moi. De l'autre côté de la place, la grosse berline de Luther a, elle aussi, roulé sur le toit, et glissé jusqu'à s'encaster contre la statue. De la fumée sort du moteur. L'intérieur du pare-brise est couvert d'une gerbe de sang.

Il y a un bruit, puis la portière s'ouvre. Luther émerge en titubant. Il n'a pas un regard pour ses frères morts ou blessés.

Il marche vers moi.

Je recule jusqu'à l'escalier.

Déconne pas Luther ! Tu crois pas que t'as assez déconné comme ça ?

Je recule encore.

Tout ça pour un disque ? Ma parole ! T'es givré Luther !

Je mets le pied sur la première marche.

Je me retourne. L'escalier file tout en bas, comme une sorte de grosse colonne vertébrale cernée par l'à-pic des murailles.

Je tiens le sac au-dessus du vide :

Un pas de plus, et je balance tout. T'es prévenu.

Il hésite. Il s'est arrêté. Une grimace tord son visage. L'espace d'un instant, je me dis qu'il va réaliser, se retourner, contempler l'étendue des dégâts. Que le voile de la folie va se déchirer.

Mais il se remet à avancer.

Je m'appuie contre le parapet, me penchant davantage à chacun de ses pas : au moment où il pose le pied sur la marche, je suis à moitié dans le vide. Je tiens le sac et son vinyl à bout de bras.

Je te le redis, Luther, encore un pas, et tu peux dire adieu à ton disque de merde ! J'hésiterai pas ! J'ai plus rien à perdre.

Il est contre moi. Je peux sentir sa sale haleine. Il pourrait me broyer, mais je n'existe plus. Il n'a d'yeux que pour le disque, là, dans son sac blanc, inaccessible. Il respire calmement. Il s'appuie sur mon ventre et se penche pour l'attraper.

Un moment, on est tous les deux au-dessus du vide, comme des funambules. Je déplie la main

lentement :

Déconne pas ! Je lâche ! Je vais lâcher ! Son regard est inexpressif. Sa main, tendue comme une corde à piano, avance de millimètre en millimètre, inexorablement. Il s'arc-boute désormais contre presque rien : si je bouge, il chute.

Déconne pas... dis-je une dernière fois.

Et puis à quoi bon. Mes doigts se détendent et la lanière en plastique commence à glisser. Une phalange, puis l'autre, puis le bout des doigts. Luther se tend encore un peu plus.

Et puis je lâche.

Il y a un bruit affreux, un bruit de choses qui se brisent, de disque et d'os avec.

L'étai s'est desserré. Je me relève et je me penche.

Tout en bas, au fond des perspectives de murailles ruisselantes, Luther s'est écrasé.

Avec mon Krishna Von Goloka, putain.

ARNAUD LE GOUËFFLEC



VINYL SOUND



LE COLLECTIF VINYL SOUND, CRÉÉ VOICI CINQ ANS, A POUR BUT DE PROMOUVOIR LA CULTURE ROCK DES ANNÉES 60 À NOS JOURS

par le biais de diverses manifestations et sous toutes ses formes (musique, image, vidéo). Comptabilisant plus de 70 soirées à travers des sound system, concerts, vernissages, foires aux disques, etc. Mazout a rencontré Steph et Mentos, deux des membres fondateurs de Vinyl Sound.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Steph : Je viens de Marseille, comme tu as dû t'en rendre compte. J'ai rencontré Mentos il y a seize ans dans un magasin de disques, là-bas chez moi.

Mentos : Ouais, il était vigile, il croyait que j'allais chouraver un disque ! Haha... On est devenu potes assez vite. Moi, j'étais stationné sur Toulon.

Steph : Après quoi je me suis engagé dans la Marine et me voilà à Brest.

Et cette idée de monter cette association en 2005 ?

Mentos : La première soirée qu'on a faite a eu lieu le 5 mai 2005 au Caravansérail. On y a joué tous les mois pendant près d'un an. A l'époque, il y avait aussi Steve d'Human Bretzel. Ensuite DJ Relou, également guitariste de Sprayback et animateur de l'émission Viva Brestaga sur Fréquence Mutine, nous a rejoints. Aujourd'hui, il y a aussi Yann Gégé, Nadège qui gère Myspace et Facebook.

Steph : Au départ, notre but était de passer des disques pour partager nos goûts musicaux et récolter un peu d'argent pour produire des disques, organiser des concerts, ce genre. C'est un esprit de franche camaraderie qui prévaut dans ce collectif.

A ce propos, quels sont vos goûts musicaux ?

Mentos : On a tous une base oï mais au-delà de ce tronc commun, mon truc à moi c'est la

soul music et plus particulièrement la northern soul.

Steph : Moi, c'est le reggae et le ska pour généraliser. DJ Relou est plus punk, Gérard c'est les sixties anglaises en général...

Etes-vous potes avec les autres DJ locaux ?

Steph : Oui, bien sûr. Il y a DJ Ptose (plutôt post-punk) et Claude Madame (rock'n'roll et jazz pas clair). Tous les deux travaillent à Fréquence Mutine. Tu as aussi Undercover (funk / hip hop), DJ Guizbo (Comix rock !), DJ Dixi6 (new wave, indie), Doc Savage (rock, soul, pop) ainsi que d'autres collectifs comme Dubadub residence ou les Ambassadeurs plus portés sur les musiques de film.

Mentos : Sans oublier Sonic Crew et leurs soirées electro, même si l'approche est un peu différente, Groovalik (DJ la truite), et bien sûr les Chéries, Cherry : des filles de Brest et alentours.

Vous avez donc beaucoup de disques j'imagine ? Comment les trouvez-vous ?

Steph : C'est vrai que nos collections commencent à devenir envahissantes ! Haha. Dans nos styles, on a sans doute les plus grosses collections de la région... de Kérinou.

Mentos : On chine beaucoup sur les foires, les conventions, mais mes premiers disques, je les ai récupérés avec des mecs dans la came qui préféreraient me fourguer leur collec à moi plutôt qu'au disquaire du coin. Sinon, aujourd'hui, bien sûr internet est important.

Steph : On recherche surtout des 45 tours, c'est plus facile à passer en soirée.

Vous attachez un soin particulier aux visuels, vraiment magnifiques...

Steph : Pendant un an et demi, c'est Ronan Pettillon qui faisait nos affiches. Après son départ, j'ai dû m'en occuper. Alors que Lui dessinait, je compose à partir de photos d'époque. C'est important de bien communiquer et de donner la couleur des événements. Chaque visuel est travaillé le mieux possible.

Concernant les activités de l'asso, qu'en est-il des concerts ?

Steph : On a fait plusieurs soirées, notamment au Black Label Café. Un groupe venait, on passait de la musique avant et après, comme avec Magic Lord, les Kitchenette's, Van Der Sar... Cependant, la majorité du temps, ce sont des soirées spéciales vinyl organisées au Bar Ecos-sais, au Rock Cirkus, Comix, Cube à Ressort, etc.

Mentos : On a fait les soirées "If The Kids Are



United" plus spécifiquement ska, punk, early reggae, ou alors les "60s & 70s Beat" plus soul music / mod pour une vingtaine de soirées étalées sur plusieurs années. On essaye de faire une soirée par mois.

Steph : On a aussi animé des conventions de tatouage à Nantes et Paris.

Et les conventions de disques ?

Mentos : On en a organisé plusieurs, mais c'est très modeste, une dizaine d'exposants pas beaucoup plus. On change de lieu à chaque fois. On a fait la première au Caravansérail, ensuite au Réveil Matin à Landerneau, aux Fauvettes, les Beaux Dimanches rue Saint-Malo, le dernier en date au Rock Cirkus. Ce sont de petites foires très modestes, mais tout le monde passe une bonne après-midi, repart avec un disque ou deux, boit un coup en écoutant de la bonne musique.

Quels sont vos projets ?

Mentos : On a coproduit le 25 cm des Ska-rekrows avec Human Bretzel voici quelques années. Steve est très attaché au vinyl et toutes ses productions sortent sous ce format. On aimerait bien en faire d'autres.

Steph : Je recherche des groupes ska français du début des années 80 en vue de faire une compilation, l'idée serait de produire un 33t de bonne facture avec livret genre compil WIZZ.

Mentos : Mais surtout, on aimerait bien trouver un endroit avec une piste de danse... ça, ce serait l'idéal. Faire danser les gens, c'est vraiment le pied. Peut-être trouver une résidence au Vauban ?

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ

Vinyl Sound anime des soirées musicales à Brest. Les platines vinyls tourment au son des 60's 70's : rock, ska, soul, early reggae, jerk, surf, funk; Vinyl Sound le son sixties seventies. Tous les membres actifs de l'asso sont DJ's et pratiquent diverses activités culturelles (radio, groupes, peinture,...).

www.myspace.com/vinylsoundbrest
www.vinyl-sound.com
facebook : vinylsound Brest



HUMAN BRETZEL RECORDS



CRÉÉ EN 2004, Human Bretzel Records est le seul label du Finistère à ne sortir que du vinyl, juste par amour de l'objet, par l'envie d'apporter sa pierre à un édifice mis à un mal il y a quelques années. C'était aussi pour Steven une façon de remercier toutes ces musiques underground (reggae, punk, techno, hip-hop) qui ont fait office de village gaulois quand le CD voulait imposer son hégémonie cannibale sur le monde.

avec les Banane Metalik, quand le groupe leur redemanda un tirage exprès de leur excellent album "Nice To Meet You", les 666 premiers exemplaires étant partis comme des petits pains de dynamite. Human Bretzel s'est montré plutôt actif en cette fin d'année avec la sortie version vinyl du CD des Drugstore Spiders, et la sortie exclusive du one-man punk minimaliste "Loïc Euzen".

FRANCO

Ici, on ne marche pas au pognon mais aux relations humaines. Ainsi, ce sont les artistes qui viennent généralement au label, comme les Skarekrows qui les appellent un jour de Dijon ou les Mainliners en 2006 qui les contactent

de Suède ! Les sorties se font donc au gré des contacts (et aussi des finances !) et ça donne un catalogue assez hétéroclite (psychobilly, garage, blues, punk), ce qui n'empêche pas la qualité ! Avec même un petit succès fin 2009

humanbretzel@netcourrier.com
06.63.12.09.51
myspace.com/humanbretzel

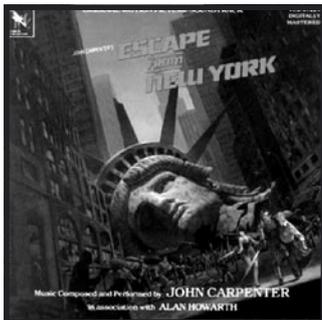


MAZOUTORAMA

SOUNDTRACK

ON A DÉJÀ VU DES B.O. TRANSCENDER OU AU CONTRAIRE PLONGER DES FILMS DANS DES ABÎMES DE RINGARDISE INSONDABLE.

Imaginez Psychose avec la musique de Benny Hill : c'est plus du tout pareil... Celles-ci, on trouve qu'elles sont si bonnes qu'on peut les écouter "telles quelles".



NEW YORK 1997

(ESCAPE FROM NEW YORK, 1980)
D'accord, c'est peut-être pas le meilleur Carpenter, mais mince, quel casting ! Kurt Russell, Lee Van Cleef, Ernest Borgnine, Isaac Hayes, Harry Dean Stanton, et Donald Pleasance dans le rôle du président des USA. Dont le Air Force One s'écrase bêtement dans Manhattan, devenue une immense prison peuplée de trois millions de crapules. Snake Plissken (Russell), un vétéran borgne et barbu, est chargé de le retrouver en 24 heures, sans quoi les implants dans sa tête le feront implorer. Suspense haletant, unité de lieu, de temps, d'action, décors dantesques et musique vicieusement glauque de Carpenter lui-même, à base de nappes de Prophet 5 répétitives parfois très en avant. Ce minimalisme assumé (jamais plus de cinq notes) qui plonge le spectateur dans une angoisse constante est la marque du compositeur Carpenter. Suite nettement moins

convaincante, LOS ANGELES 2013 en...1996. Certaines choses ne marchent qu'une fois.



LES PIRATES DU METRO

(THE TAKING OF PELHAM ONE TWO THREE, 1974)

New York. Quatre hommes armés utilisant des codes de couleurs s'emparent de la motrice d'une rame de métro et exigent un million de dollars, sinon ils butent tout le monde. Ils commencent par le conducteur. Puis Mr. Green fait diversion en bloquant les commandes, mais Mr. Blue descend Mr. Grey, et un flic en civil refroidit Mr. Brown. Seul Mr. Green s'enfuit... Huis clos étouffant, amplifié par la musique minimale et étrangement décalée de David Shire, à base de deux batteries, de percus, de cors et de cuivres. Cette rythmique implacable sera samplée plus tard par Dr. Dre dans "In Da Club" de 50 Cent. Acteurs impeccables, tels le robuste Walter Matthau et le sournois Robert Shaw. Vingt

ans plus tard, Tarentino rendra hommage à ce thriller oppressant en reprenant le code des couleurs dans RESERVOIR DOGS.

Remake sans grand intérêt (L'ATTAQUE DU METRO 123) avec Travolta et Denzel Washington en 2009.



PERFORMANCE

(1970)
Une des rares réussites de film "avec chanteur", PERFORMANCE est un objet curieux, entre le film de gangsters et le cinéma expérimental. Mick Jagger, maquillé et cheveux teints en noir, incarne Turner, une rock star recluse à Notting Hill, qui recueille un type (James Fox) poursuivi par la mafia londonienne, et qu'il initie à la décadence... Le film comporte des scènes de sexe explicites entre Jagger/Turner et Anita Pallenberg, la régulière de Keith Richards, qui apprécia moyen... La B.O. de Jack Nitzsche, arrangeur entre autres

pour les Stones, est à l'image du film, une perle noire, un puzzle mêlant blues, gospel, ragas indiens ou acid-rock, avec le renfort d'effets électroniques inquiétants. A noter l'apparition de pointures, Randy Newman, Merry Clayton (la voix de "Gimme Shelter"), les premiers rappers des Last Poets ou Ry Cooder (sessionman aussi pour les Stones, qui signe au bottleneck un motif qu'il recyclera quinze ans plus tard pour PARIS TEXAS)... Mais le point d'orgue, c'est "Memo From Turner", chanson que Jagger, grîmé en businessman déjanté, interprète dans un ancêtre de clip, le joyau de ce huis-clos nocturne où jouaient de vrais gangsters : "Tu te souviens de la convention de la coke en 1965 ? / On mangeait des oeufs chez Sammy quand un noir a sorti son couteau...". Comme Keith boude, le morceau ne sera pas enregistré par les Stones, mais avec deux membres de Traffic (Stevie Winwood et Jim Capaldi). Dommage...

UN SHERIF A NEW YORK

(COOGAN'S BLUFF, 1968)
Don Siegel, Clint Eastwood et Lalo Schiffrin trois ans avant Dirty Harry. Dans les faits, un plouc de première d'Arizona (avec stetson, tiags et fute cigarette à PLI) doit ramener un malfrat dans son bled. Bien sûr ça déconne... parce qu'il faut attendre que le truant décoince d'un bad trip au LSD. Voilà Coogan coincé à NYC. Ça donne

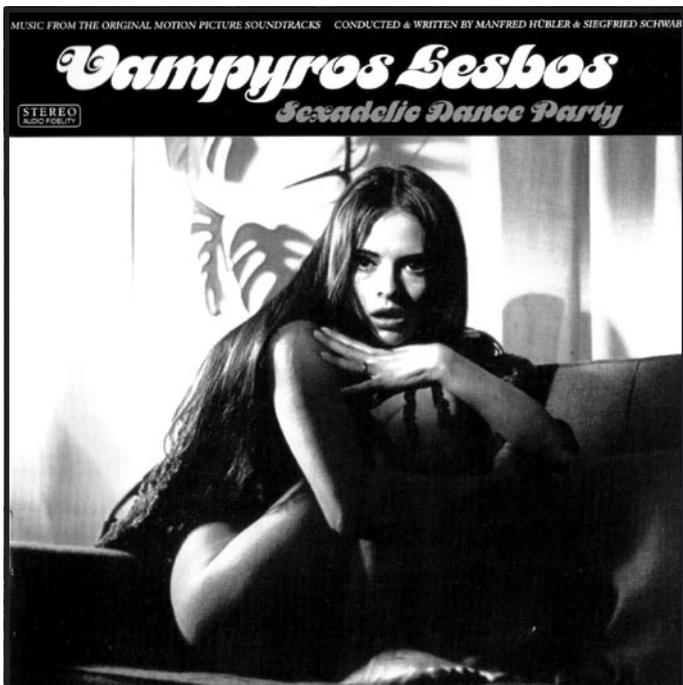


droit à des scènes inoubliables : Clint le puritain perplexe dragué dans des soirées psyché par une paire de jumelles (Coleen et Mooreen Thorton) en petite culotte et le torse peint en fluo, dans des happenings avec jerk, acide et light-shows à l'huile colorée... La cerise, c'est le score pile-poil dans l'époque de Lalo Schifrin, quand même sacrément ironique, entre parodie et foutage de gueule. Clint s'amuse comme un petit fou, enfin façon de parler... Et incroyable : même la VF est bien.

VAMPYROS LESBOS, SEXADELIC DANCE PARTY

(SIEGFRIED SCHWAB & MANFRED HÜBLER, 1970)

En 1970, le metteur en scène Jesus Franco réalise un navet de sexploitation gothique particulièrement gratiné. En résumé, une jeune écervelée, Linda, rêve d'une jeune femme brune qui l'appelle pendant la nuit. Peu à peu, elle devient son esclave un brin consentante et découvre, nom d'une pipe ! que c'est une vampire...



Promis, le film on l'a pas vu, on n'aurait d'ailleurs pas demandé mieux. Mais on a écouté la B.O., sauvage combat acide de guitares fuzz, grosse caisse, cymbales et percuté en transes, avec un bassiste astiquant son manche dans tous les sens, tandis que le clavier balance giclée sur giclée de moog. Avec tout ça, débauche de sitars, trompettes et tout l'attirail psyché, brillamment mis en œuvre par des musiciens déchaînés. C'est que ces deux hippies frustrés, barbus et chevelus, requins de studio et musiciens d'état, passaient leurs mornes journées à cachetonner en débitant des kilomètres de muzak pour gagner leur vie, sur un mode pré-Derrick peu exaltant... Imaginez alors ce jour où, sur ce film de genre, ils ont enfin les mains libres : c'est la levée d'écrans, la bacchanale, la douche de schnaps ! Les titres sont à l'avenant : "The Lions & The Cucumber", "Necronomania" ou... "Kamasutra". Bien sûr, il n'y a même pas leur nom ni leur visage sur la pochette, juste la photographie d'une jeune fille très court vêtue. Et alors ? Sur ce disque désormais (un peu) mythique, ils ont gravé leur marque jusqu'à la nuit des temps.

LA TOUR INFERNALE

(THE TOWERING INFERNO, 1974)

Le mètre étalon du film-catastrophe. Bon, celle-là, on peut pas garantir qu'on peut l'écouter sans le film (lui-même un peu mou, c'est le genre qui veut ça), mais John Williams signe une partition hollywoodienne à mort, en empilant

tous les clichés du genre, et c'est tellement kitsch qu'on peut éventuellement trouver ça amusant un dimanche soir. Et puis tout est réuni : les vieux acteurs qui cachetonnent (Fred Astaire, William Holden), les stars qui cabotent (Steve Mc Queen, Paul Newman... en pompiers !), les sportifs (OJ Simpson, comme si Ribéry jouait dans le dernier Besson), des sous-fiffes de téléfilms (Robert Wagner, Richard Chamberlain). Comme d'habitude dans ce sous-genre, devant le danger les héros se révèlent et les lâches montrent leur vrai visage... en 2h 45 quand même, le temps que s'effondre la Glass Tower, la tour la plus haute (et la plus moche) de San Francisco. Détail en passant, le tournage s'arrêta le 11 septembre 1974, soit 27 ans jour pour jour avant l'attentat contre les Twin Towers.

CASINO

(1995)

Pas à proprement parler une B.O., mais sur ce double album brillamment compilé par Robbie Robertson du Band, quarante ans de musique populaire américaine qui transigent à Las Vegas, de Louis Prima à Muddy Waters, et de Lee Dorsey à Devo, qu'on retrouve par bribes dans le film de Scorsese. Peut-être l'amorce du prochain (annoncé depuis perpète), biopic sur Sinatra et Dean Martin à la grande époque du Rat Pack, joués respectivement par... Pacino et De Niro. Pour revenir à CASINO, cette histoire d'amour impossible entre Ginger et Sam, interprétés par Sharon Stone et De Niro, est aussi illustrée par le bouleversant thème de "Camille", écrit en 63 par Georges Delerue pour "Le Mépris" de Godard, récit d'un amour qui s'effiloche, avec Bardot et Piccoli... La boucle est bouclée.

LA BALLADE DES SANS-ESPOIR

(TOO LATE BLUES, 1961)

Film méconnu de Cassavetes. On retrouve Seymour Cassel, et curiosité, le jeune crooner Bobby Darin, qui s'essayait à la comédie (ou plutôt au drame, vu l'ambiance peu ploum ploum tralala de la bobine), et tourna trois films entre 60 et 63. Les thèmes habituels sont là, solitude, fatum, difficultés à communiquer, errance des marginaux, artistes ou mal-lotés, malaise social (quand il n'est pas en plus racial), c'est le style de Cassavetes, qui heureusement ne joue pas ici : son jeu hyper-outré a tellement vieilli... Par contre Bobby Darin est



très bien, en chef d'orchestre de groupe de jazz qui n'arrive pas à s'imposer. Super B.O. de David Raskin, à un fort volume, comme toujours, dans le style free clairement affectionné par Cassavetes. Le tout dans un très beau noir et blanc.

LES DENTS DE LA MER

(JAWF, 1975)

Le premier blockbuster. Le grand Robert Shaw prend un plaisir inouï à jouer les loups de mer à roufflaquettes, et vole la vedette à Richard Dreyfus (l'intello) ainsi qu'à Rod Scheider (le shérif). On peut bien sûr prendre plaisir à la V.O. (et la B.O. de John Williams), n'empêche que les tirades en français du "Captain Quint", qui distille un alcool immonde, valent leur pesant de cacahouètes : "Tisane De Tisane !". Spielberg ayant connu des soucis sans nom avec son requin en plastoc, décide au dernier moment de ne jamais le montrer, et d'au contraire tout considérer du point de vue du squal, autrement dit : "MANGER". Idée géniale, terreur garantie.

DUNE BUGGY



SCHADENFREUDE, C'EST LE PLAISIR QU'ON PREND À VOIR QUELQU'UN SOUFFRIR PLUS

QUE SOI. Très allemand. Mais aujourd'hui tellement universel. Avec les films, les pubs, les fringues pré-post-vintage, les enfants gâtés, obèses, enlevés, odieux, sous hypnotiques puissants, kamikazes éventrés de l'information immédiate irradiant jusqu'aux coins les plus reculés du Rajikistan, de la mondialisation du mal, du mal et de la douleur.

Tout ça, c'est ce que ressent Edwige quand elle me voit. Je vois ça dans son iris, sa pupille tête d'épingle Xanax, rictus à l'appui. Elle a l'air épanouie, ses yeux gris irradiant d'une joie intense. Bien sûr que ça lui fait du bien de me voir dans la merde. Ça lui met tellement de baume au cœur que voilà qu'elle ne me quitte plus d'une semelle, sans arrêt maintenant elle m'appelle pour qu'on se voit.

"Eh Fred, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?" et finalement j'ai rien contre, qu'est-ce que j'ai de mieux à faire au juste, hein, que traîner avec elle ? Je dois convenir, y'a pas, quel autre couillon pourrait-elle trouver pour la divertir mieux que moi, qui sait tout faire : béquille, tampon, faiseur de lignes, rouleur de joints, et pourquoi pas aussi meilleur copain gay tant qu'on y est ? Tout ce qu'elle a dans sa tête de fille, c'est qu'il n'y a que moi de suffisamment mal en point pour l'occuper sans tenter de l'enfiler. Elle est joueuse, tout l'amuse chez moi et elle n'y va pas de main morte, elle en profite tant que ça dure.

Je ne lui en veux pas parce que sans doute je suis pareil. Trop faible, lâche, distrait, largué. Je sens bien que ça la soulage. Au moins on peut faire ça, se raconter des conneries, se faire un peu de bien à bon compte. On doit faire un drôle d'équipe quand même, quand on se balade dans la rue ou à la campagne ou quand on rentre dans les bars, la grande brune livide bipolaire et moi l'ancien, le papillon de nuit viré cafard, le vieux con cramé jusqu'à l'os réduit en miettes. En tremblant, transpirant, même pour commander des kirs à la mûre. On s'assoit pour picoler après ou bien on reste au bar, c'est selon. Sans se tripoter, jamais, je sais très bien que je lui plais pas du tout.

Et puis entre nous il y a Heinz.

Heinz, le grand danois bai aux yeux rouges mélancoliques qui bave sans cesse sur mes genoux et n'arrête jamais d'aboyer bêtement dès qu'il me voit. Qui me saute dessus quand je vais aux chiottes. Qui me renifle les glaouis par surprise avec son énorme mufle spongieux. Qui m'envoie des ruades, des coups de tête dans les parties, de toutes ses forces. A ce moment-là je n'en mène pas large parce que je suis seul, j'ai trouille. Heinz a une énorme paire de couilles luisantes qui roulent et gigotent dans tous les sens, j'ai beau faire, j'arrive pas à les quitter des yeux.

Elles sont tellement plus grosses que les miennes.

Dans la 104 blanche d'Edwige, il ne me lâche pas, ses petits yeux cruels me fixent dans le rétro, quand je bouge la tête il grogne mais s'arrange toujours pour que sa maîtresse n'entende pas. Misérable gros dogue, si seulement j'étais plus courageux, je lui écraserais par surprise son cerveau primaire sous un caillou. Et ensuite



Illustration : HUBERT POLARD

j'irais mordre à pleines dents en gémissant de plaisir dans sa grosse paire de roupettes. Mais j'hésite, j'ai peur qu'il devine mon plan. Un jour, pour me faire comprendre qui commande, il a pissé sur mes Clarks dans le couloir, je sais qu'il a fait exprès, à côté les pompes d'Edwige n'ont pas reçu une goutte.

Quand il veut, Heinz est très habile.

Et très prévisible. Tous les jours il faut l'emmener au bois de Keroual où il s'arrange pour chier sous mon nez d'énormes colombins de toutes les couleurs que très vite dénichent des paquets de cloportes qui aussitôt s'arrangent pour s'en emparer. Je trouve ça dégueulasse mais Edwige s'en fout, pour elle c'est juste le mo-

*"Elle a le cœur trop tendre
Faut qu'elle s'exerce au mal tout le temps"*
Robert Johnson ("Kind-Hearted Woman")

ment de rouler un gros spliff sur un banc. Après, on ouvre chacun une canette d'Heineken. Puis elle va pisser dans les broussailles, "pfuiitttt", interminable, ça me gêne énormément, elle est assez maladroite à cause de la beuh et la bière, parfois elle trempe son string avec sa pisserie, alors elle l'enlève et le roule en boule dans sa poche, suis-je obligé d'endurer ça ? C'est pour ça que maintenant qu'elle est accroupie, je patrouille en décrivant des cercles pour surveiller si quelqu'un passe. J'attends qu'elle ait fini. Ça me donne un genre.

Edwige se défonce pas mal, ça a l'air de la soulager, en même temps ça lui réussit pas beau-



SCHADENFREUDE

un peu sidéré mais j'ai bien aimé ses petits seins hauts perchés et un peu tombants dans l'ensemble, avec des aréoles assez larges, nuance saumon des fjords et peu de tétons à vue de nez mais je lui ai quand même demandé d'arrêter, j'ai beau pas être du tout son genre je suis quand même un homme, merde. Après, il a fallu ramener Lulu à sa porte, il n'arrivait plus à parler et il me semble bien qu'il avait mouillé son pantalon. Sûr qu'il s'attendait pas à ça un dimanche soir.

Edwige a de la peine à mener sa barque, elle fait un peu pitié essentiellement parce qu'elle est tellement mytho. Elle me parle de ses mecs, je dis rien mais c'est dur. Elle a du mal à se dépatouiller avec toutes ses embrouilles, plus invraisemblables les unes que les autres, ses amants machins, la star du rock (mais aussi le batteur, le bassiste et le road, seul le gratteux lui échappe pour l'instant), l'homme politique ancien maire président du conseil général, le

marin bourru de la télé qui tient un bar, l'ancien champion du porno en retraite dans le coin, les jumeaux qu'il lui a faits et surtout il faut rien dire.

Je ne serais pas étonné qu'elle égorge un homme un jour avec ses canines effilées et à l'aide du couteau corse de son grand-père Louis, le seul homme de la famille qui bien sûr est mort, de lassitude, de leucémie, de diabète. C'est dur quand il n'y a que des femmes autour. Edwige, son crime ce serait un truc romantique. Elle hurlerait de joie dans la nuit, faisant gicler le sang plein ses babines. Ensuite elle irait se constituer prisonnière. Je l'aime bien, je pense qu'elle me manquera. Je me dis que j'aurais bien aimé la connaître avant que ça commence à merder là-haut, avant que le nid d'araignées s'installe au plafond, quand elle était gamine, que tout restait encore à faire.

STOURM

coup, après elle devient bizarre. Une fois elle s'est mise torse nu en pleine nuit chez elle devant la télé, je sais pas pourquoi elle est montée sur la table devant une redif de Drucker avec le son coupé, remuant les hanches assez mollement sur Tumbling Dice. Ce coup-là il y avait aussi son voisin, Lucien Couadou dit Lulu, un vieux gars tout mauve qui était venu boire un canon et qu'avait pas dû voir une femme nue en vrai depuis la Libération. Comme lui j'étais



AN ENGLISHMAN IN BREST

#6

TEENAGE CRISIS, YEAH!

The beauty of rock and roll is in the eye of the beholder. It can act as a simple yet highly effective way of releasing tension or can be taken to the extremes, right up to personal self destruction. A hallucination often encouraged by sad individuals who push weaker souls over the edge while they themselves install with two point four children and regular visits to Ikea.

For many of us there is often a defining moment when our otherwise normal mechanical survival mentality suddenly leaves its; work, marriage, baby, obsessional view and discovers it's true self. Young people have a need for hedonistic pleasure before their bodies wear out. They normally pass through and learn self control or lose their minds or die. That's their choice.

The doorway for a lot of us was a dusty smelly shop, crammed packed with vinyl. You'd search and select and then that magical moment when you got home you'd take a deep breath and put it on the turntable praying to fuck that it wouldn't, jump or fly right to the end, Emitting a sound of sickening brutality that resembled a ford Cortina mark two grinding past your elbow as your: crawling along the gutter towards home after eating too many magic mushrooms. Of course, there was always the magical coin that you could slip on top of the arm to increase the weight, I preferred the old three penny bit that most of you Frenchies have never seen, Good weight to size ratio, and it rarely fell off.

Money is always a problem if you throw yourself head first into a life of; "I don't give a fuck and will try not to be normal for as long as I live". In Britain there was a fantastic thing we called "defrauding the social security". The idea was that you tried to be as useless as possible so as not to get a job. Then you just had to get up early once every two weeks to sign a piece of paper. When that was done you used the check that kindly arrived two days later to pay off the

money you owed to the pub, and hoped you had concerts to fund the rest of the remaining thirteen days.

You would think that one early morning every two weeks would be relatively easy to attain. Far from it! After that check was in your pocket normality was left as far away as possible and the party would begin. It was a bit like Fort Boyard, go off drinking, smoking shagging but drag yourself back just in time two weeks later to innocently march up to the desk and declare that you'd been actively seeking work. You had to avoid any offers of crap jobs then get out and start rocking again. During many years of this alternative living you do, of course sometimes go a bit too far. On one occasion me and my mate had gone off to Reading festival, saw Motörhead, the Police, the Tourists, (very young Dave Stewart and Annie Lennox), half of Deep Purple and Peter Gabriel..... yawn. I was sleeping in a tent that didn't work. It didn't leak. It fucking collapsed and I found myself freezing to death in a five man tent. There were Twelve of us, but that's fun when your eighteen isn't it. In the morning, I opened the tent just in time to see the woman in the tent opposite happily exposing her vagina to the entire camp-site while having a pee in a saucepan. Dread to think of how the tea tasted.

We had to get back before twelve o'clock on Monday morning or I was totally in the shit. But when your eighteen and full of beer and dope you don't take these things into consideration



do you? We had three hundred and fifty kilometres to do. We were both very very hung over and on a motor bike. It was bloody freezing and I fell asleep for a couple of seconds near to Bristol. You only do that once in your life! We pulled up outside the social security with seven minutes to spare. I jumped off the bike and started to run. My legs decided that they wanted to sleep and I descended little by little as I ran. I finished on my knees. Don't ask me how I got away with it, I must have got their sympathy vote. I stank and must have resembled somebody who'd just passed the week' end at a rock festival which was totally illegal at the time, if you were unemployed and looking for work. It was Thatcher's society and the work ethic was God. Fuck that for a lark!! As J.B.Priestley said : "A good holiday is one spent among people whose notion of time is vaguer than yours", and when the people who you are spending your time with are trying to smoke the entire dope crop of Pakistan your notion of time becomes rather elastic to say the least. Imagine after passing the evening having intercourse with a beer in one hand and a joint in the other having to drag yourself out of bed at nine in the morning to face some crazy Thatcherite trying to get you to pass the rest of your life in a factory making screws and bolts.

The beauty of life is in the eye of the beholder and if you want it rock and roll can be part of it.

BOOF



LONDON BURNING

LONDRES 76

Je m'en souviens comme si c'était hier. Qui a vécu ici dans ses années de grâce sait de quoi je parle.

A cette époque, Londres transpirait le rock par tous les pores et nous, petits français, étions dans un tel isolement que traverser la Manche nous transportait illico sur une autre planète. A Londres, la musique se tapait la tête contre les murs de la ville, le rock vintage ne régnait pas en maître, il y avait aussi le "bubble gum", avec cette touche de classe innée. On se prenait à rêver de partager l'affiche et les pattes d'éph de ces fulgurants ringards. Sans oublier les platform boots, qui vous grandissaient d'un bon dix centimètres, au moins. Cela tombait bien, pour moi qui n'étais pas très grand, ces semelles compensées étaient de véritables hormones de croissance.

"Cum On Feel The Noize" clamaient Slade, les héros Glam rock du top 30. J'aimais traîner des heures chez HMV, disquaire géant qui avait ce côté caverne d'Ali Baba. J'adorais toucher ces vinyls sous cellophane avec des pochettes qui contenaient à la fois le son et l'image. A vingt heures, je filais au Marquee Club, l'endroit que tout rocker digne de ce nom se devait de pratiquer. Dans les années 75/76 j'étais fan de hard rock, qui deviendra plus tard le heavy metal. Ça me paraissait la musique la plus simple à jouer et ça m'excitait à souhait. Je passais des heures à mimer des solos avec le balai familial qui faisait office de Flying V.

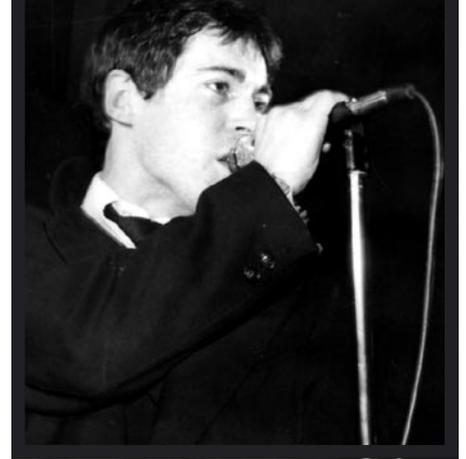
Le problème est que le genre s'essouffait un peu. Le rock dit planant, joué principalement par des Allemands chevelus, prenait ses aises. Cette musique prétendument progressive, à base de synthétiseurs et de musique en boucle, s'appropriait festivals et médias locaux. Quelques bands pratiquant un blues rock résistaient tant bien que mal mais le débarquement allemand avait finalement eu lieu, sous une forme différente mais bien réelle... J'avais peu d'affinités pour cette musique, alors que le pote qui traversait le Channel avec moi, en consommait des kilos. Disons que pour se distinguer sur scène comme j'en rêvais, tout ce tralala me paraissait insurmontable. J'avais l'impression que ces groupes avaient économisé toute leur vie pour s'acheter des tonnes de matériel.

Un jour, mon attention fut attirée par une chronique dans Best, mensuel rock français, elle signalait que quatre jeunes Londoniens foutaient

le feu sur scène avec des reprises comme I Wanna Be Your Dog des Stooges ou Substitute des Who, arrosées de quelques titres originaux vraiment rentre dedans. Leur nom : les Sex Pistols. Un blaze pareil ne pouvait que séduire. Quelques semaines après, je m'envolais à nouveau pour Londres. Le hasard faisant bien les choses, les lascars jouaient le soir de mon arrivée dans le quartier d'Hammersmith. Le Nashville était un pub géant qui accueillait six soirs par semaine des groupes évoluant en deuxième division. Ce soir-là, les quatre jeunes cockneys jouaient en première partie de 101ers, un groupe de pub rock dont le leader répondait au patronyme de Joe Strummer !!

Arrivé devant le Nashville, j'avais de suite humé un changement. Le public, en file indienne, se conduisait toujours de manière aussi sage, mais était sapé différemment. Le blouson de cuir noir, les tifs courts et souvent en brosse, le maquillage glamour étaient le signe de ralliement. On sentait un effet fan club de type quasi commando.

J'adhérais et voulus signer de suite mon engagement. Je sentais tellement que le reste allait me plaire. Et le set des Sex Pistols fut une révélation ! Tout semblait raccord : le son, la posture, les reprises. La durée de la prestation : 40 minutes bien torchées. Suffisant pour électriser l'ambiance. Il y eut même un début de bagarre, mais cette tension incroyable restait bizarrement plutôt positive. Plus tard, j'ai su que Paul Simonon et Jones avaient fait des avances à



Joe Strummer, ce même soir, après le set des 101ers. Le Clash fut mis en projet dans la foule.

Dire si le groupe de première partie savait jouer ou non, cela m'importait peu. En fait, au-delà du souvenir, je sentais profondément que les Pistols assuraient grave. Quelle soirée mémorable !!! J'avais vraiment vécu ce concert comme un électrochoc et ces trois heures au Nashville allaient être un véritable tournant dans ma vie.

Le lendemain, je n'avais qu'une idée en tête, claquer 3 accords en éructant des slogans anarchistes et porter des tee-shirts troués sertis d'épingle à nourrice. Allais-je être assez persuasif pour convaincre mes potes Rennais que j'avais vu et entendu le futur du rock and roll ? Et qu'il fallait fissa monter dans le train ? Car c'était inévitable.

Le punk, en un été, devint un fait de société. Les groupes, par centaines, se formaient partout au Royaume Uni. "L'été de la haine" titrait le New Musical Express, et la saison fatale semait la terreur dans tout le landerneau musical. Les babas cool allaient devoir se terrer un bon moment. Mais qu'il fut salutaire ce mouvement d'essence libertaire ! Il avait libéré les consciences et bien des énergies, surtout la mienne. Les magasins de fringues et d'accessoires essaïmaient aux quatre coins de Londres. Et la musique, bonne ou moins bonne, cassait tous les modules imaginés auparavant, aidée en cela par des fanzines venus de nulle part. De 1977 à 1980, le pouvoir de la jeunesse - cela allait se vérifier par la suite en Europe et en Amérique du Nord - se résumait en quatre lettres : P U N K.

J'ai presque revécu la même émotion qu'au Nashville, six mois plus tard, lors d'un concert des Stranglers dans un pub de Covent Garden. A chaque fois, j'avais de ces montées d'adrénaline ! Londres et son éternelle folie sont ma drogue... pour toujours.

CHRISTIAN DARGELOS

Extrait de "ROK, de 1960 à nos jours, 50 ans de musique électrifiée en Bretagne, Tome 1, 1960/1989", Les Éditions de Juillet, www.editionsdejuillet.com



OPATCHWORK

BAR PUB
CONCERTS MUSIQUES DU MONDE
Du mardi au dimanche
de 17H00 à 1H00
Fermé le lundi

MANOIR DES SALLES
4 place Pierre de Ronsard
29000 QUIMPER
02 98 95 05 72

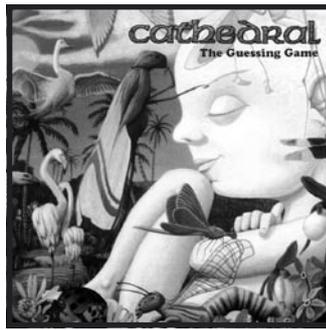
AN POITIN STILL

IRISH PUB
QUIMPER

IRISH SESSION VENDREDI 22H

EN FACE DE LA GARE
QUIMPER 02 98 90 02 77

KRONICKES



CATHEDRAL
The Guessing Game

(2010)
Fondé en 1989, ce groupe de Coventry (England) a su, au fil de ses huit albums, se forger une sérieuse réputation dans le monde complexe du heavy metal rock. Cathedral joue une musique authentique et très imagée : les pochettes superbes de Dave Patchett, qui rappellent souvent Jérôme Bosch et son univers diabolique viennent épouser les textes ésotériques du groupe. Cathedral est au heavy metal ce que le chaudron est à la sorcière : un élément indispensable. Sans le vouloir peut-être, ils ont su reprendre la lourde (heavy) responsabilité de porter la glorieuse flamme du metal pour poursuivre la voie tracée par Black Sabbath. Cependant, Cathedral forge son propre style musical et son image. Quatuor de choc, leur heavy metal est empreint d'ésotérisme (chasse aux sorcières, inquisition, sciences occultes) et de trouvailles progressives : on ressort les moog, mellotron et autres samplers pour créer un paysage musical où les riffs les plus effrayants côtoient les comptines. Ce neuvième album montre aussi l'étendue de la voix superbe et charismatique de Lee Dorrian. En effet, "The Guessing Game" est une sorte de révélation, que les huit albums précédents - et excellents - ont générée. Un aboutissement, et le fait que ce soit un double album laisse au groupe toute la latitude pour s'exprimer et expérimenter. Pas un seul moment d'ennui ici. Les influences prog se font plus nombreuses (claviers, voix off, bandes). Le metal n'est pas en reste : les riffs telluriques de "Gaz" Jennings et ses soli en écrasant sa pédale wah-wah touchent leurs cibles et se combinent habilement aux passages progressifs. Un disque millésimé ! Morceaux à écouter en priorité ? Tous ! La claquette de l'année 2010 !

LEE ROY
Le site de l'illustrateur, Dave Patchett : <http://domain738517.sites.streamlinedns.co.uk/davepatchett>

JOHN TRAP
1980

(L'église de la petite folie)
Après l'excellent album "1977", chroniqué en ces pages voici deux ans, John Trap poursuit son voyage dans le temps avec son nouvel opus "1980". Derrière John Trap, il y a Thomas Lucas qui, depuis plus de 20 ans, est l'un des moteurs de la scène musicale morlaisienne collaborant actuellement avec ootTiSkulf, Poor Boy, Slug ou Arnaud Le Gouëfflec avec qui cet album est coproduit. L'album "1980", par contre, a été réalisé en grande partie par Thomas Lucas seul. Le compositeur, auteur et multi instrumentiste nous livre donc ici un album très personnel. On y trouve 13 titres d'une grande richesse musicale chantés en anglais. Mais il y a plusieurs chansons dans ces chansons. Immédiatement on est séduit par des perles pop puis, progressivement, on est plongé dans des ambiances cinématographiques sombres, électorales, atmosphériques, oniriques... Car c'est un festival musical : arpeges délicats, cordes, envolées de guitares électriques, clochettes... Chez John Trap, les passages instrumentaux ne sont jamais ennuyeux. L'aspect cinématographique de la musique est plus présent que jamais dans cet album. D'ailleurs dans le livret, il est écrit "Inspired by Star wars, John Williams, Eels and Steven Spielberg ...". En réalité, les influences sont bien plus étendues et couvrent un large spectre d'histoire de la musique rock et pop (on pense entre autres à Robert Wyatt, Brian Eno ou Magma). Avec cet album, John Trap continue son bonhomme de chemin tout en affinant son style, album après album. Vivement 1983...

NICOLAS DENIS
www.myspace.com/johntrapsolo

Café des Halles

3, place des Halles - Dz
02 98 92 02 75
www.myspace.com/lecafedeshalles

Le Bistrot de l'eau amoureux

RESTAURANT
place des Dames
29100 DZ
Tél. : 02.98.92.35.55

Le Daniel's
Bar de Nuit Concert

Hiver de 22h30 à 3H du matin
Été de 22h30 à 4H du matin
Fermé le Lundi

Tél: 02 98 82 66 75
Route de St Jean
PLONEOUR-LANVERN

vynils, CDs, BDs, livres, expos ...
NEUF ET OCCASION

TYBLURT Records

7 rue Ste Catherine 29000 QUIMPER
06 63 52 80 02

MON DISQUAIRE EST FANTASTIQUE !

Clonakilty

Ouvert tous les jours
Jeudi - Vendredi - Samedi
Jusqu'à 1h du matin

facebook : Clonakilty Pub
tel : 02-98-96-01-15

Concert tous les 2ème Samedi du mois

Bar Le Club TABAC PRESSE PMU

BAR LE CLUB TABAC

PMU BAR TABAC CONCERT

Le Club

Place de l'Église - 02 98 59 51 96
ERGUE GABERIC BOURG



SIAM L'Amour À Trois

(L'OZ 25)

Le premier album du duo bres-tois qui distribue équitablement caresses et taloches. Un disque d'amour donc, entre adultes consentants ("Aïe", "L'amour à trois"), considérations sur l'état de la nation ("Vive la France", "Le club des caniches", enchaînés), tubes pop puissamment addictifs ("La fiancée du gangster", "Pour les cons") et échappées en solo : "Coûte que coûte" pour les filles, "Mercure" pour les garçons. Ou bien l'inverse. Le tout servi par un son royal, ample, gorges profondes et chœurs avides. Pour tous ceux et celles qui aiment les chansons d'abandon ("Lionel") et les chansons d'amour qui laissent sans voix ("Sans les mains").

ROMAIN COURANTE

DES GUEUX

(Autoproduction - 2010)

Du rock punk joué avec une boîte à rythme, on pense à qui ? Forcément aux Béro ! Rien donc de révolutionnaire de ce côté-là. Si c'est donc pas la musique qui retient l'attention, par contre les pa-

roles interpellent : pas si courant un groupe punk qui cite Michel Onfray ou reprend deux auteurs du XIXème siècle, ces deux restant d'une redoutable actualité. Victor Hugo d'abord, avec dans le titre "A ceux qu'on foule aux pieds" cet extrait de "L'année terrible" et reprise en hommage aux émeutes de banlieue en 2005 :

"Qu'il fallait leur donner leur part de la cité,

Que votre aveuglement produit leur cécité

D'une tutelle avare on recueille les suites

Et le mal qu'ils vous font c'est vous qui le leur fîtes"

Ou encore Jean-Baptiste Clément, resté dans l'histoire pour avoir créé "Le temps des cerises" et que Des Gueux reprend ici avec "La bande à Riquiqui" :

"Qui s'enrichit et fait ripaille

Qui met le peuple sur la paille !

C'est qui, c'est qui, c'est qui, c'est qui

Toujours la bande à Riquiqui"

Et non, ce n'est pas dédié à Sarko, puisqu'écrit en pleine Commune en 1870, mais au gouvernant d'alors, "Napoléon-le-petit".

"Plus des tout jeunes, mais d'éternels débutants", c'est ainsi que Steph. Miossec présentait son groupe dans la bafouille qui accompagnait le CD. Être un éternel débutant, c'est refuser d'être blasé, garder sa capacité de révolte, tout comme sa capacité d'émerveillement. Il ne nous reste plus qu'à faire comme lui, rester d'éternels débutants et essayer de devenir moins cons avant de crever.

FRANCO

STEPHAN EICHER spielt NOISE BOYS

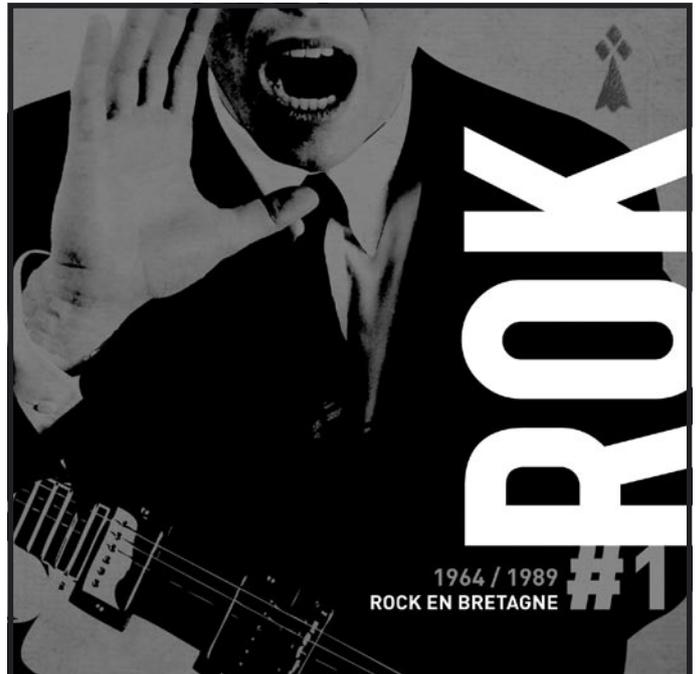
(Born Bad)

On ne dira jamais tout le bien que l'on pense du label Born Bad et de ses sorties qui rendent un vibrant hommage aux scènes rock et new wave des années passées. Ce coup-ci, Jb wizz déterre du début des eighties une archive sonore de haute volée : les premiers enregistrements d'un certain Stephan Eicher, issus d'une K7 tirée à 25 exemplaires en 1980. Des morceaux enregistrés à l'arrache sur un dictaphone et sur du matériel "volé". De l'electro punk, de la minimal wave qui fait se rencontrer Suicide et D.A.F. Gageons que, pour certains, il s'agit d'un scoop : Oui, il était un temps où notre helvète ne souhaitait pas déjeuner en paix. Bien avant l'aventure Grauzo-

ne (monté avec son frangin) titulaire du "mythique tube" Eisbaer, Born bad ressuscite ce Noise Boys de manière discographique. Soyons honnêtes : Ce skeud est cradingue, cheap, bricolé mais brut et sincère. De quoi donner des cauchemars à toute l'écurie de chez Ed Banger, Justice et consorts réunis. Peu importe que la production ne soit pas léchée, l'idée brute, compense d'un revers de la main tous les habillages sonores qui parfois dissimulent dans la musique un vide sidéral. C'est dire à quel point ce Stefan Eicher version rétro (synthétic-vintage?) en devient indispensable.

RÉMY TALEC

www.myspace.com/spiellnoiseboys



ROK #1 1964/1989 Rock En Bretagne

(LB006, La Blanche Production, 2010)

La bande son indispensable à la lecture de l'ouvrage consacré à la dernière aventure du monde civilisé en terre bretonne. Ce disque recèle de véritables joyaux : 29 perles au total, enfilées ici par Mr Olivier Polard, LE "Alain Decaux" du rock armoricain.

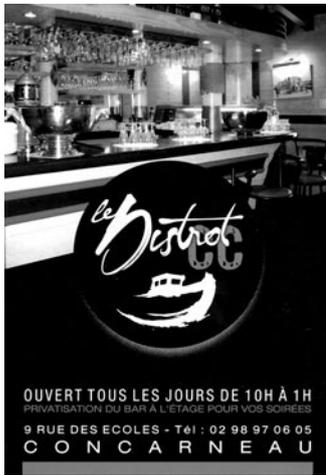
La visite commence, n'oubliez pas le guide. Du plus profond des âges de la guitare électrique, nous traversons le paysage musical jusqu'au bicentenaire de la révolution. Entre découverte et nostalgie, nous plongeons dans les souvenirs d'une épique époque analogique. Les

étoiles des hit-parades brillent par leur absence et c'est tant mieux. On leur préfère ces tenaces trimards de l'underground. Les guitares surf inondent la péninsule, le hillbilly résonne dans les campagnes, le rock'n'roll se répand comme la rumeur. On y rencontre de magnifiques losers, des yéyés azimutés, de prétentieux dandys, des punks délocalisés, des freaks haut perchés... Autant de tribus réunies en une et même nation : le ROCK. Avec un C avant le K comme pack de mousses ou bouckin de fesses.

DICK ATOMIC

www.lablanche.net





GALETTES

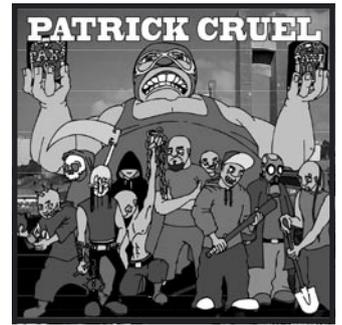


IMELDA MAY Mayhem

(Decca, 2010)

Il n'y a pas que de la Guinness qui coule dans les veines de la belle irlandaise. Un sang tout aussi noir abreuve son répertoire, celui qui se répand de champs de coton en champs de patates. Nourrie au negro spiritual et au rock'n'roll la diva du swing nous prouve ici encore une fois qu'elle a tout d'une grande. Beauté rétro de femme fatale, voix irrésistible à se faire damner le plus pieux des bigots et un feeling indéniable, on tombe sous le charme. Jazz, soul, folk, country, Imelda n'est pas sectaire tant que la musique réchauffe les cœurs et fasse se trémousser les croupes. Un magnifique album débordant de sincérité et portant haut l'étendard du rock'n'roll. On ne s'ennuie pas une seconde à l'écoute des 14 pistes qui composent ce chef-d'œuvre. Tel Johnny Cash avec "Personal Jesus", elle s'empare de "Tainted Love" et transcende le tube de Soft Cell en hymne rockabilly. Tout semble possible et tellement plus beau dans l'univers d'Imelda May. Prions les dieux celtes qu'elle vienne visiter ses cousins d'Armorique avant que le ciel ne nous tombe sur la tête. Sainte Imelda priez pour nous, pauvres pêcheurs, et délivrez-nous de Zaz.

DICK ATOMICK



PATRICK CRUEL PATRICK CRUEL

(PKH18, Punkahontas, 2010)

Les sales gosses de la scène extrême finistérienne nous démolent ici un beau vinyl 5 titres enregistré au studio Rectum. Les trois franc-tireurs du commando déchargent leurs brûlots punks direct en pleine face. Brutales comme une saillie de chacal, les chansons de ce disque respirent le danger comme George Clooney sent le café.

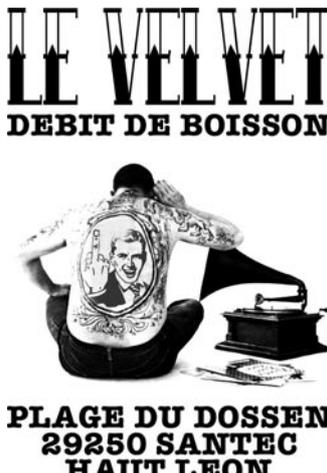
Tapi dans l'ombre de l'arrière-cour hardcore, Patrick Cruel frappe tel Jack l'éventreur et c'est un carnage. Planquez les gosses, rangez les poules, il n'épargne rien ni personne. Patrick Cruel sème le cahot, boit de la Faxe 10% et pisse du Round Up. Il aime la nuit et tout ce qui vous fait peur.

Mais que fait la brigade ? Pouvons-nous décentement laisser de tels individus propager leur venin au sein de notre bonne société ?

DICK ATOMICK

PS : Les chochottes qui ont froid aux oreilles peuvent toujours encadrer la pochette signée Yves Mich.

www.myspace.com/patrickcruelhc



BOUQUINS

Photo : YFFIC DORNIC



100 GRAMMES DE SOUVENIRS AUGUSTE ISCH

Dans le lot des autobiographies à compte d'auteur, on trouve de tout : ceux qui n'ont rien à dire mais qui se la pètent quand même, ceux qui ont des choses à dire mais qui les écrivent tellement mal qu'on referme l'ouvrage au bout de quelques pages, les donneurs de leçons ou les aigris du "C'était mieux avant !", souvent les mêmes, bref un sacré paquet de daubes.

Ici, rien de tout ça : Gus, figure de l'underground brestois du dernier millénaire - comme le temps passe ma pôv'dame - se la raconte pas, il raconte. Et plutôt bien. Le bougre a le sens de la formule (à priori hérité de son paternel) et malgré la taille du pavé (634 pages, quand même), chaque anecdote se déguste avec envie. L'humour est souvent au bout de son stylo et on rigole de bon cœur.

Il y avait pourtant de quoi plomber l'ambiance : famille pauvre où seuls les poux et les puces ne connaissent pas la faim, père alcoolique et à l'occasion violent, sœur qui monte à Paris à seize ans et disparaît, école buissonnière et délinquance juvénile, mère qui démissionne à son tour et laisse divaguer son esprit vers d'autres vies rêvées, placement en foyer, fugues et punitions qui s'ensuivent... On n'est pas dans la Bibliothèque rose ou la Collection Arlequin, c'est sûr !

Heureusement, dans ce regard sans complaisance qui ne cherche pas à se dédouaner de ses propres conneries, il y a aussi beaucoup de tendresse pour le

gamin malicieux qu'il fut et pour ce père indigne qu'il aimait bien, malgré tout. On aurait pu tomber dans le pathos, mais c'est souvent une certaine joie de vivre qui vient prendre le dessus. S'il n'y avait pas souvent de beurre à mettre sur le pain, c'était pas si grave puisqu'il n'y avait pas de pain non plus ! C'est en plus tout un pan d'histoire qui se déroule sous nos yeux : le Brest de l'immédiate après-guerre, le Polygone, 3000 personnes dans quelques centaines de baraques en bois, la leur à partager entre trois ménages, avec un seul chiotte à la turque, sans chasse d'eau puisqu'il n'y a pas d'eau courante... De quoi passionner sociologues et historiens, mais aussi et surtout tous ceux qui sont à même d'apprécier les petites histoires d'un Brest populaire, quand il y avait encore des hirondelles dans les rues de Brest, matraques blanches à la ceinture, que radio lavoir émettait toute la journée, que le vin se vendait au litre et que l'on pouvait voir les étoiles au fond de la bouteille.

Une suite serait en cours d'écriture, ayant côtoyé le bonhomme dans quelques bouges dits mal famés du début des années 80, je suis impatient de lire ça !

FRANCO

Pas de liste détaillée des points de vente à vous fournir, mais on peut le trouver chez l'excellent bouquiniste Roignant, place Guérin à Brest ou encore au bar restaurant l'Escale à l'Aber-Wrac'h, où vous pourrez en plus profiter de l'accueil et des excellents plats mitonnés par le patron.

LESKO BAR
BAR - CONCERTS - RESTAURATION
1 rue du port 29740 Lesconil - 02 98 87 84 76



HUMAN BRETZEL RECORDS PRESENTE DEUX DISQUES DE LIGUE 1 !!!



<< DRUGSTORE SPIDERS "CONTRABAND"

ALBUM VINYLE 33 TOURS
TIRAGE 300 EX.
ROCK'N'ROLL SOLDIERS !!!
WWW.MYSPACE.COM/DRUGSTORESPIDERS

LOÏC EUZEN >> "LOÏC EUZEN"

ALBUM VINYLE 33 TOURS
ONE-MAN PUNK MINIMALISTE
WWW.MYSPACE.COM/LOLETENIA



>> WWW.MYSPACE.COM/HUMANBRETZEL <<
HUMANBRETZEL@NETCOURRIER.COM CONTACT : 06.63.12.09.51

HUMAN BRETZEL RECORDS



GORE'N'ROLL !!



PSYCHO MTHRFCKRS



PSYCHO PORN MF



SWEDISH PUNKERS



HI NRG SPLIT 7"



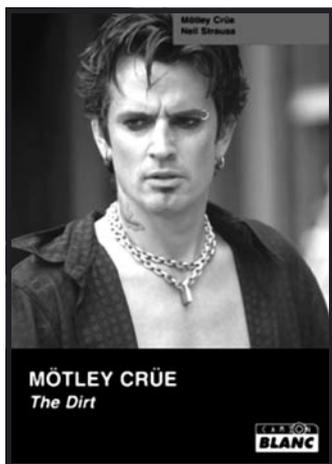
NYC WYLD BLUEZ



THE MAINLINERS
GARAGE SWEDEN



SURF KILLERZZZ



THE DIRT

Mötley Crüe / Neil Strauss

(Camion Blanc) avril 2009

LARGAGE DE PLOMB

Chacun ses petites misères. Moi, je sortais de l'hosto. Avec juste un sac, linge sale et radios. Des trous plein les veines (les perfs), des bleus sur le ventre (les injections

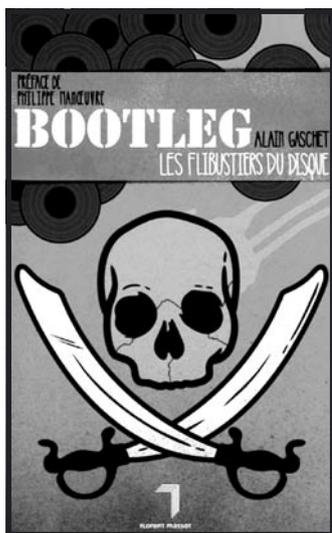
anti-phlébite) et nulle part où aller. Et puis sans bagnole, sans téléphone bon sang. Avec cette foutue minerve autour du cou, trempée de sueur, qui me faisait une bonne chouffe de clown. Comme si j'avais besoin de ça.

Parce qu'on était en plein été, bien sûr, que pour une fois il faisait beau et qu'il n'y avait plus personne en ville. Une fois un peu tranquille – et ça a pris du temps – je me suis juste calé dans un canapé, à l'abri du soleil et je me suis tapé l'autobiographie des cinglés psycho-white thrash de MÖTLEY CRÛE intitulée "THE DIRT", et croyez-le ou non, les amis, au bout d'un mois de stress, de honte bue, d'humiliations diverses et de démarches contraignantes, un bock de saloperie glacée à la taurine en main, pissant dans un urinal, j'ai poussé un long soupir de soulagement et savouré mon bonheur. De n'avoir pas connu le quotidien de ce groupe de crétins congénitaux, à qui on n'avait rien

demandé, et qui inventa par mégarde le METAL-GLAM au début des 80's. Ceci est leur confession, un par un, comme à confesse, parce que bien entendu ces gars-là ne PEUVENT plus se voir, sans parler de communiquer... Impossible de citer un passage, TOUT le livre est un foutu passage, qui vaut son paquet de futes en Spandex imitation peau de léopard, de rimmel et talons hauts, de groupes aux noms ridicules ("White Horse", "Sister", "King", "Autograph"...), de groupes aux surnoms et aux facultés surprenants ("Bullwinkle", c'est-à-dire "Face d'Élan"), de stars du porno, de concepts albums pompeux, de projets solo encore plus foireux, de limousines blanches et de jets privés noirs, de managers véreux, d'avocats schizos, de batterie à l'envers, de tournées interminables dans des bleds improbables ("Boise", Idaho), de piscine en forme de chatte, de junk food arrosée au champagne, de tatouages infantiles ("Super

Souris"), de bagarres, de partouzes, de cambriolages, de prison, de mariages (avec des stars de la télé), de divorces (et de pensions alimentaires), de médicaments exotiques (Percodan, Cadebenol, "un tranquillisant qui aurait calmé un éléphant", dixit Nikki Six), de morts violentes, de free base, de speedballs et de Jack Daniel's, d'overdoses et de découvertes : "Ah bon, cet enclulé a baisé ma femme ? Et j'apprends ça douze ans après ! Je m'en fous, moi j'ai baisé SA MERE !" Une merveille, avec plein de fautes d'orthographe : "mENThe religieuse" etc... En guest-star, il y a enfin Ozzy Osbourne on tour sniffant une colonie de fourmis (vivantes...) sur le trottoir, puis léchant sur le bitume sa propre pisse... et celle de Tommy Lee. Et il paraît qu'après tout ça, ils trouvent encore le moyen de se reformer. Eh ben, bon courage les gars. Et bonne lecture à tous (et toutes, on ne sait jamais...).

RED BUTT



BOOTLEG, LES FLIBUSTIERS DU DISQUE

ALAIN GASCHET

(FLORENT MASSOT - AVRIL 2010)

"Cette chanson est déposée aux Etats-Unis, et quiconque sera pris en train de la chanter sans notre permission sera considéré comme un ami, parce qu'on n'en a rien à foutre. Chantez-la. Même en tyrolienne. Dansez avec. Nous l'avons écrite, c'est tout ce qu'on voulait faire." (Woody Guthrie)

Y aurait-il la même flamme, le feu sacré autour du rock sans les bootlegs ? La réponse est dans ce livre qui conte l'histoire de vrais pirates, surtout de lascars amoureux fous de musique, artisans pleins

de ressources, d'aplomb, de mauvaise foi, prêts à tout pour propager le virus. Parce que la cupidité n'a pas encore sa place. La cupidité viendra comme le reste avec les années 80, les CD. Gaschet trace avec gourmandise l'itinéraire de pionniers, gaillards irresponsables et drôles, Pieds Nickelés courant le monde, de Trinidad & Tobago jusqu'aux confins du Finistère (si, si...), de Bangkok à Casablanca et du Pakistan en République Tchèque à la recherche de bandes exotiques. Duduche, Jacek, Nico, Jipé, le Glaude (qui a un homonyme dans le secteur), Gunther, L'Archiviste, Alan Jack (de Civilization), le Doctor, Big Jo et Clara. Et aux Etats-Unis, Ken, Rick, "Dub", Jim Le Déserteur, Sam et Pete, les pères fondateurs, créateurs du premier bootleg, "Great White Wonder", double album blanc de bandes inexploitées de Dylan. Disque chroniqué à l'époque... dans Rolling Stone ! Et préféré de loin à la galette officielle sortie au même moment, "Nashville Skyline". La boîte de Pandore est ouverte : août 69, l'aventure commence. Toujours avec le fun, et le FBI aux fesses, changeant sans cesse de maison, de pays, de nom de label. Mon préféré ? "Popo Productions"... Les bootleggers n'ont peur de rien : en 73, ayant enregistré, micro peint en noir, dans des conditions idéales un concert des Stones aux States, les voilà en quête d'une usine de pressage. Qu'ils dégottent au débotté. In-

croyable, c'est là où a été pressé "Let It Bleed" ! Le pirate fera date, son nom : "LiveR Than You'll Ever Be". Et forcera Decca à sortir un live officiel. Les concerts des Stones seront les premiers à foutre la pagaille chez les pirates. La faute à un concert européen enregistré par des concurrents, et "remanié" à l'aide d'un tout nouvel équalizer et de quelques coups de ciseaux. Embarras, ambiance Scarface. Que faire quand les pirates sont piratés ? La réunion entre les gaillards est houleuse. Ken : "J'ai dit qu'il s'agissait de deux bandes indépendantes. Je m'en suis sorti comme ça. Ça m'a juste coûté un coca et je n'ai pas été obligé de me servir du flingue que je tenais planqué pas loin. Heureusement, ça aurait été dommage..." Effectivement.

Des comme ça, il y en a un paquet dans ce bouquin flamboyant où l'anecdote joue avec l'histoire. Mais la fin des seventies signe la fin de l'insouciance. Il n'est plus du tout question de songer aux boots blacks, Tamlà, Stax, sous peine de représailles (calibre 38 et mitraillette "améliorée", les Black Panthers ou Berry Gordy, qui sait d'où vient la rafale ?). Le seul partant était Hendrix, mais Hendrix venait de la planète Mars, et puis surtout il est mort. Les temps changent. A l'artisanat succède la démesure, pourtant toujours une petite merde grippe la machine. Ainsi le pompon est atteint avec un coffret de SOIXANTE-DIX 33 tours vinyl de

Led Zep, dans l'ordre et sans doublon. Sauf que les deux gus responsables de ce projet babylonien s'aperçoivent au dernier moment que les boîtes sont trop petites pour contenir tous les disques ! Avec les années 80 et les CD, tout part en couille, en grande partie à cause d'hommes d'affaires italiens en Armani avec qui il n'est peut-être pas très conseillé de négocier. Une belle page se tourne. Au bootleg succède la contrefaçon...

Des pirates, moi aussi, j'en ai achetés. Je me souviens d'un Beefheart inaudible qui décuplait la haine de mes voisins. Blam Blam au plafond. C'était l'époque où Keith Richards (très pirate lui-même) filait des bandes aux bootleggers pour le plaisir d'écouter chez lui telle chanson interdite pour "raisons légales" (le sulfureux "Claudine", à propos de la starlette française présumée meurtrière Claudine Longet, et dont on trouve une version studio nickel sur l'excellent "Static In The Attic")...

Pour information, Alain Gaschet fut condamné le 18 septembre 2009 à un an de prison avec sursis, en raison de ses activités hautement subversives. Avec ce livre drôle et mélancolique s'achève une époque, insouciance et déjantée. Où l'âge d'or était l'or noir : le vinyl.

STOURM

P.S. Ah oui, préface de Philippe "Ray Ban" Manœuvre, pourtant épinglé dans le bouquin. On parie qu'il l'a pas lu ?

RUNAWAY GIRLS

1974. Je suis en train de me dépatouiller devant la classe endormie avec un exposé sur le rock décadent. C'est comme ça qu'on dit à l'époque, en France. C'est déprimant, hormis la prof de français, personne n'écoute. Je parle Bowie, elle me répond Au Bonheur des Dames. Oh Les Filles!

1975. J'écoute toujours Bowie. Ses photos sont partout sur les murs de la piaule, ses disques passent sans discontinuer. Entretemps, j'ai pondu une rédaction au sujet libre. Pour moi, ce sera: « Si j'étais une rock star ». La suite donnait: « j'aurai un éclair bleu et rouge tracé sur le visage ». C'est clair, Aladdin Sane remporte tous mes suffrages depuis un an qu'il tourne sur une platine bricolée par mes soins.

2010. Le film *The Runaways* est à l'affiche. Méfiance, les rockers au cinoche, ça frôle souvent le désastre, comme si le rock était hors de portée des acteurs. Et puis la corde est sensible. Joan Jett est plus importante que toutes les Debbie Harry, Chrissie Hynde et Patti Smith réunies. Avec un seul morceau encore en plus, un seul morceau pour la vie. I love rock'n roll! Bon, on y va, voir ce bon dieu de film. Je suis méfiante mais pas formalisée. Après tout, si ce n'est pas trop mal gaulé, les petites filles qui vont aller voir deux actrices qui leur font chaud au cœur par ailleurs, tant mieux, les morceaux qu'elles devraient y entendre leur feront décoller le plafond qu'elles ont l'air d'avoir plutôt bas en ce moment.

Mais ça y est je déchanté sur le retour inespéré du rock. Ménoche s'est précipité sur la 2ème séance, il était tout seul dans la salle. Pareil pour Jean-Robert. Le jour où nous y allons avec Eric, nous sommes 6 tout au plus, dont 4 vieux. Merde.

Bon, le film. Quelqu'un ouvre un paquet de chips, en tous cas ça y ressemble, je m'échauffe. Et puis ça part. Et Elle apparaît. Un T-Shirt moulé sur son manque de nichons. L'air buté.

Celui d'un ado. Je mords à l'hameçon immédiatement. Ça a beau se passer aux U.S., je me reconnais. Et puis Bowie. Partout Bowie. Je jubile. J'ai envie de taper des pieds, des mains. J'ai l'impression de faire trembler les fauteuils de la salle entière, j'ai honte, je me calme, mais putain, c'est dur. Et puis zou, Cherrie Currie, maintenant, Bowie, toujours. Et elle se maquille avec l'éclair rouge et bleu sur la tronche. C'est moi! Là aussi!, que je hurle au monde entier. Hameçon avalé tout rond avec les mecs (et les nanas) qui ne comprennent rien à Lady Grinning Soul; avalé jusqu'au trognon quand je les vois toutes seules dans leurs piaules avec leurs disques, comme vous, comme moi, comme les Foves. Et l'hameçon est franchement tout au bout de la queue quand la Jett va brancher Kim Fowley. On a l'histoire du rock, là: les rêves plein la tronche, encore et toujours, être tout seul avec la musique pour seule expression de son envie de vivre. Et puis les loutes Runaways, elles vont aller s'entraîner dans une caravane bien pourrie. Nom de dieu, je suis en plein nirvana; c'est comme ça que ça se passait, tout était à moitié naze, tout était vrai, S.I.N.C.È.R.E. J'en tremble, mes 15 ans me tombent dessus à bras raccourcis, j'en ai envie de pleurer.

Jamais, Ô grand jamais, on n'a aussi bien touché la corde sensible de mon adolescence, la vôtre aussi j'espère. Et puis il y a les 1ères utilisations de drogues, donnant une autre dimension aux 1ères expériences, et puis il y a les deux filles affichant chacune à sa manière un



féminisme éclatant, un féminisme enfin admissible car il n'en porte pas le nom. « T'as l'air d'une pute! » lance Jett à Cherrie, qui gardera quand même sa guêpière et ses porte-jarretelles.

Allons, les filles, soyons toutes des Runaways. Love rock'n roll!

CAT. THE CAT

SERIE BLANCHE

C'était la disette ! Les SOPRANOS étaient SIX PIEDS SOUS TERRE, DEXTER en avait fini avec la troisième saison de ses aventures, bref, la famine de séries américaines de qualité me guettait. J'en étais même réduit à penser pouvoir un jour regarder Central Nuit ou RIS Police Scientifique, feuilletons français de qualité s'il en est (C.A.D. cons à pleurer), comme un cachectique en arrive à mâcher la semelle de sa godasse en guise de steak !!!

Juste avant d'en passer par là, la petite chaîne américaine du câble, AMC me sauva des affres des mièvreries télévisuelles hexagonales. Un ami me fit voir la première saison de *BREAKING BAD* et je n'en suis pas encore revenu. Le pitch est simplissime : un professeur de chimie de la ville d'Albuquerque (Nouveau-Mexique), cinquantenaire et atteint d'un cancer du poumon se met à fabriquer de la méthamphétamine pour être sûr que sa famille ne manque de rien une fois sa mort venue. Pour le reste, rien n'est simple, d'où le titre qui peut se traduire par « partir en vrille ». Cet homme est marié à une femme bien trop perspicace, est affublé d'un beauf inspecteur de la DEA, d'une belle-sœur névrosée et, a, pour complice, un de ses anciens élèves. Et ses motivations vont

s'avérer au fil des épisodes bien moins avouables qu'il ne le dit. Les dommages collatéraux sont proportionnels à sa production qui atteint assez vite des quantités suffisantes pour alimenter les coureurs d'un tour de France moyen ou tout le sud des États-Unis. La bande-son est une petite merveille, de Amboy Dukes à ZZ Top en passant par des mariachis déjantés, elle contribue grandement à en faire la série la plus rock'n'roll jamais produite. C'est noir, désabusé, drôle, absurde comme la vie. Les personnages et leurs tourments y sont très finement décrits. Sans rien dévoiler, je peux vous dire qu'un des épisodes de la troisième saison tourne entièrement autour de la chasse à une mouche et qu'il est sublime de profondeur, on peut y évoquer Sartre, les Érynyes, Jung et même le père

Hugo (Victor) pour la scène finale ! Mais c'est une fable américaine, rassurez-vous. Ces deux voyous ne peuvent exister. La preuve ? Ils sont blancs et d'un milieu tout à fait favorisé. Blancs à tel point qu'ils s'appellent White et Pinkman juste pour énerver Saint-Nicolas, Saint-Brice et Saint-Éric. Couronnée par de nombreux Awards, cette série, avec l'excellent Bryan Cranston dans le rôle du prof, a été créée par Vince Gilligan (ex co-producteur de *X-Files* !). A partir du 9 octobre sur Arte. Le conseil du chef ? Préférez toujours la VOST mais peu importe, regardez-là, ne serait-ce que pour oublier que vous avez un jour vu Plus belle la vie.

PAH-TOU





DIG MY GRAVE ...

LA DANSE DES MORTS D'HALLOWEEN JERK

Le succès rend fou, négligent et vulnérable. Démonstration en six points.

DENNIS WILSON, The Beach Boys, 39 ans, 28 décembre 1933. Noyade. De la bande des cinq, Dennis Wilson fut le seul véritable Beach Boy, le seul surfeur. C'est lui qui souffle à son frère Brian, le génie officiel des frangins, l'idée de leur première chanson, celle qui définira à jamais leur style : "Surfin'". Mais Dennis le playboy a sa part d'ombre. Son amitié trouble avec Charles Manson, le gourou illuminé qui ensanglante les sixties en programmant la mort de Sharon Tate, la femme de Polanski, et de cinq de ses amis, va marquer sa vie. Traumatisé par cette affaire, son appart réduit en pièces, ses Ferrari détruites, son compte en banque pillé, Dennis Wilson passera des mois à se terrer dans l'ombre. Ensuite, c'est la dégringolade : pilules, drogues, procès, divorces... Dennis écume les bars, déprime sur son bateau et se réfugie dans les bras des femmes, toujours là pour ce beau gosse triste. Mais en cette fin d'année 83, Dennis Wilson, après une bonne rasade de coke et d'alcool, plonge en pleine nuit de son bateau l'"Harmony" au large de Marina Del Rey pour "récupérer quelque chose". Quoi ? Mystère et boule de gomme puisqu'il ne remontera jamais à la surface. Il reste un film, "Two Lane Blacktop" ("Macadam à deux voies") en 1971, road-movie générationnel de Monte Hellman sur la fin des illusions du grand rêve hippie, avec James Taylor, et un beau disque, "Pacific Ocean Blue" (1977). Mais tout n'est pas encore dit : grâce à un grand fan, le vieux Ronald Reagan, voilà les Beach Boys devenus monument national, invités à jouer à la Maison Blanche devant 500 000 personnes pour la fête nationale. C'est ainsi que Dennis Wilson aura l'honneur d'être inhumé en haute mer par une escouade de l'U.S. Navy. Requiem pour un surfer, pas mal pour un vieux freak !

PHIL OCHS, 35 ans, 9 avril 1976. Suicide par pendaison. Seul rival sérieux de Dylan sur le circuit folk new-yorkais du Village, lui aussi adepte de Woody Guthrie, Phil Ochs fut un protest-singer inspiré, rebelle (et drôle !), un idéaliste qui n'eut jamais la chance de percer, souvent par refus de se compromettre... ou de se censurer. C'est le cas en 67 quand il n'accepte pas de modifier un vers ("Smoking Marijuana Is Funnier Than Drinking Beer") de sa chanson "Outside A Small Circle Of Friends" pourtant bien partie pour faire un tube. C'est à cette époque qu'il joue devant Robert Kennedy en larmes sa chanson "Crucifixion", à la mémoire de son frère assassiné. Bientôt, après Martin Luther King, Bob aussi est victime d'un tueur. Ochs sombre dans la dépression, la contestation est réprimée, la révolution n'aura pas lieu. Lui-même se voit pourchassé par le FBI, abandonné par ses amis, fui par le succès. Ses chansons se teintent d'amertume ("I Kill The-refore I Am"). Sur la pochette de son disque "Rehearsals For Retirement" ("Répétitions pour une retraite"), une tombe, la sienne... Rongé par

l'alcool, les pilules, et une sévère dépression, quitté par sa femme, Ochs abandonne la partie. Les cinq dernières années de sa vie sont consacrées aux voyages, Europe, Extrême-Orient, Amérique du Sud, Afrique. En Uruguay et en Argentine il est emprisonné par la junte. Puis, alors qu'il traverse le continent africain, sur une plage de Tanzanie, il est attaqué par trois hommes qui le volent, l'étranglent et le laissent pour mort. Ses cordes vocales sont définitivement démolies, sa carrière foutue. De retour à New York, il assure la première partie de Patti Smith au Max's Kansas City mais sérieusement à la dèche, il laisse passer sa dernière chance quand, par orgueil ou timidité, il refuse l'offre que lui fait Dylan de l'embarquer dans sa "Rolling Thunder Revue" (genre de cirque itinérant de musiciens et d'artistes). Le 9 avril 76, vers 10 heures du matin, Phil Ochs grimpe sur une chaise dans sa cuisine, déboucle sa ceinture et se pend. Ses cendres seront dispersées du haut d'une tour du château d'Édimbourg (sa mère était écossaise), au son d'un orchestre de cornemuses. Plus tard, Clash, X ou Springsteen rendront hommage à sa poésie et à son engagement sans concessions.

WENDY O. WILLIAMS, 48 ans, 6 avril 1998. Suicide au fusil. "Des nichons, du cul et du rock'n'roll" (A. Platt, Soho Weekly News). Wendy Orleans Williams n'a pas laissé une grande trace dans la cruelle histoire du rock. Ni avec son premier groupe les Plasmatics (77-83) dans la queue de la comète punk, ni avec sa formation de hard-glam, W.O.W (84-87), encore moins dans sa tentative de come-back en fusion rap-métal (Ultrafly & The Hometown Girls, 88), dernier essai avant de disparaître de la circulation. C'est vrai, ses disques sont plutôt bourrins. Oui, mais quelle sacrée bonne femme ! Née en 49 dans une ferme du nord de l'état de New York, elle découvre Elvis à l'Ed Sullivan Show, rêve de spectacle, devient enfant-star jouant des claquettes dans des programmes de télé locale. A 16 ans, devenue hippie, elle claque la porte et part en auto-stop vers la Côte Ouest. C'est la route : Colorado, Floride, Europe, pour subvenir à ses besoins, elle fabrique des fringues et des colliers. De retour à New York, elle rencontre celui qui sera son âme damnée, son mentor, Rod Swansea, dit "Captain Kink" ("Capitaine Tordu" !), ancien des Beaux Arts, qui va faire d'elle sa créature. Il la fait tourner dans des pornos sur la 42e Rue, puis l'exhibe en (fausse) blonde dominatrice dans des gargotes, uniquement vêtue d'un string et de ce qui va devenir sa marque de fabrique : deux morceaux de chatterton noir en croix sur ses (gros) tétons. En 77, le punk arrive, "Captain Kink" veut surfer sur la vague, pousser la provocation, monter un groupe ! Aux côtés de Wendy en iroquoise, on trouve Richie Stotts, coiffé d'une iroquoise rose, jouant de la Flying-V en tutu et porte-jarretelles, et Jean Beauvoir un grand black de deux mètres de haut à la basse. Suivra une carrière erratique, avec quelques hauts ("New Hope For The Wretched", 1980, produit par Jimmy Miller (avec le tube "Butcher Baby"), un duo avec Lemmy de Mötörhead sur une reprise d'un standard country, "Stand By Your Man", des tournées avec Kiss, car Wendy est très pote avec Gene Simmons) et pas mal de



bas. Le spectacle se vend grâce au show mis au point par Swenson : explosion de Cadillac, découpage de télé à la tronçonneuse, et surtout strip, masturbation (avec manche de marteau... ou hampe de drapeau U.S., cause d'inculpation pour outrage !) et bombage de crème chantilly en guise de cache-sexe. La musique ? Plutôt sommaire, mais tout le monde s'en fout, car Wendy est vraiment bonne, même si elle n'est peut-être pas très distinguée. A partir de 84, les ventes baissent, les années 80 sont mûres pour Madonna. Trop excessive, Wendy O. Williams n'a plus sa place. Elle se retire alors avec "Capitaine Tordu" dans une ferme du Connecticut, s'occupant d'animaux et de bouffe bio. Jusqu'à ce triste matin d'avril 1998 où elle se rend dans une clairière, place le canon d'un fusil dans sa bouche et appuie sur la détente. Paradoxe, cette fille qui passa la moitié de sa vie à poil sur scène était paraît-il d'une timidité malade.

STEVE MARRIOTT, The Small Faces, 43 ans, le 20 avril 1991. Incendie. Les Small Faces incarnaient l'effervescence londonienne des sixties. Le groupe, mené par la doublette Steve Marriott (guitare et chant)/Ronnie Lane (basse et chant) allait dessiner pour toujours l'élégance mod, entre innocence et dédain, mêlant pop, rhythm'n'blues et plus tard psychédéisme à l'anglaise, à travers des chansons devenues classiques, que plus tard Bowie ("Here Come The Nice") ou les Sex Pistols reprendront ("Whatcha Gonna Do About It"). C'est un fait, les "Petites Gueules" (mais aussi les "Mecs Dans Le Coup") avaient tout pour eux : fraîcheur mélodique, urgence, insouciance. Avec toujours le sens de la formule, dans un futoir très spontané, emmené par la voix rauque de Marriott. Leur influence sera considérable sur des groupes comme Jam ou Oasis, à tel point qu'aujourd'hui, on s'étonne de les voir si ignorés, ou considérés comme un groupe de 2ème division. Pourtant, "All Or Nothing" (leur chef-d'œuvre, leur épitaphe), le délicieux "Itchycoo Park", "Lazy Sunday", "Tin Soldier", "Here Come The Nice" (hymne aux amphètes, tellement prisées des mods) sont des merveilles, petites vignettes sixties, grandes chansons... Mais les Small Faces, épuisés par les tournées et minés par les tensions, finissent par splitter, donnant d'un côté Humble Pie (axe Marriott, avec Peter Frampton, rencontré à Paris, lors d'une session pour... Johnny Hallyday), et de l'autre les Faces (axe Ronnie Lane, avec Rod

TOP 6#1



Stewart et Ron Wood). Le succès ne durera guère, en grande partie à cause du départ de Frampton et de Rod The Mod, en route pour des carrières solos plus juteuses. Suivra Ron Wood, en partance pour la monnaie avec les Stones. Déprimé, Marriott se met à boire. Surtout quand il repense à ce jour où il a refusé la place de chanteur... dans Led Zep ! Une longue traversée du désert commence... Jusqu'au 20 avril 91. Alors qu'il travaille sur un nouveau projet avec Peter Frampton, après une soirée passée à mélanger alcool, cocaïne et Valium, Marriott s'endort avec sa cigarette allumée et périt dans l'incendie de son cottage dans l'Essex, à dix jours de son 44ème anniversaire. Horrible hasard, le titre du meilleur album d'Humble Pie était... "Smokin'". Son ancien acolyte Ronnie Lane le suivra dans la tombe six ans plus tard, à 51 ans, à Austin, Texas, après avoir longtemps lutté contre la sclérose en plaques, et survécu grâce à des concerts benefits où intervenaient des collègues plus fortunés, Clapton, Ron Wood, Jimmy Page, Jeff Beck...

MICHAEL "HUTCH" HUTCHENCE, INXS, 37 ans, le 20 novembre 1997. Suicide par pendaison.

PAULA YATES, 41ans, le 17 septembre 2000. Étouffée dans son vomit.

Les Sid & Nancy des années 80 FM (si ça peut exister...). Ces deux-là vont ensemble, pour toujours. Bien sûr, tout le monde connaît INXS, groupe australien lourdement daté, fondé (comme les Bee Gees) autour d'une triple fratrie et dont Michael était le frontman très Jim Morrison, si on veut. Quiconque ayant bougé son corps dans les années 80 sur "Need You Tonight" ou "Suicide Blonde" (hum...) s'en rappelle. Peu de monde en revanche se souvient de Paula Yates, blondissime présentatrice à la télé anglaise, déjà oubliée à la fin de la décennie, sauf par les journaux à sensation, friands de ses frasques. Par exemple lorsqu'elle déclare, après s'être réveillée d'une overdose de Valium... et de Bailey's : "Merde alors, j'ai failli faire ma Marilyn Monroe !". C'est vrai qu'elle a des raisons de l'avoir mauvaise. Le droit de garde des trois filles (Peaches, Pixie et Fifi Trixibelle, bon courage les filles) qu'elle a eues avec son ex, le très médiatique Bob Geldof, lui a été retiré après qu'on ait trouvé de l'opium dans un emballage de bonbon sous son lit. Opium auquel elle initie Michael Hutchence, avec qui elle a une autre fille, Tiger Lily. Mais Hutchence, devenu accro à la coke et à l'héro, ne supporte plus ses incartades, et l'absence de leur fille. Le soir du 20 novembre 1997, alors que se profile une

énorme tournée-anniversaire pour les 20 ans du groupe, il loue une suite au Ritz de Sydney et se pend avec sa ceinture. Paula Yates alors sombre dans la dépression, et le dimanche 17 septembre 2000, dans son domicile londonien de Notting Hill, ne se réveille pas. Conclusion de l'autopsie : héroïne, vodka et "médicaments dans les veines". A ses funérailles défile tout le gratin british has-been des années 80, Paul Young, Annie Lennox, Duran Duran, Bono... Un film sur la vie de Paula Yates sera longtemps envisagé, avec Courtney Love. Pas vraiment un rôle de composition.

JOHNNY THUNDERS, 38 ans, 23 avril 1991. Overdose (?). Il y a fort à parier que jamais personne ne saura ce qui s'est passé cette nuit-là dans cet hôtel de la Nouvelle-Orléans. Même son ami (et voisin) Willy DeVille, très affecté par la nouvelle de sa mort, n'y est pas parvenu. On peut juste échafauder des pistes. Où jamais la dope n'est très loin. Ex-New York Dolls et Heartbreakers, genre de Keith Richards punk en veste de velours bleu nuit, inspirateur de la scène londonienne (et accessoirement responsable de la plongée d'une partie d'entre elle, comme Sid Vicious, dans l'héroïne), courant le monde pour échapper à ses créanciers (les opiacés, ça coûte), Johnny Tonnerre foirait deux concerts sur trois, et pas qu'un peu. Oui, mais le troisième était sublime, et c'est ça la différence avec Pete Doherty. Toujours à deux doigts de s'effondrer, Thunders avait développé sur scène une gestuelle et un look uniques, dès l'envoi de l'instru "Pipeline" en début de set, balancé avec une désinvolture imbattable sur sa Les Paul Junior. L'élégance punk. Le chaos, l'arrogance, la pureté. Thunders était un esthète. Quand il était en forme. Parfois carrément incapable de jouer, il lui arrivait d'être remplacé au pied levé par un clone quasi-parfait (Henri-Paul, ancien Maniacs) et certains n'y voyaient que du feu. Il lui arrivait aussi de quitter la scène, laissant le groupe improviser, pour revenir vingt minutes plus tard, et pas qu'un peu mieux, ou un peu plus mal, c'était selon... Quand il revenait... (Quimper 83).

Ce 23 avril 91, ça fait seulement trois jours qu'il est de retour aux USA, après un voyage en Allemagne où il est parti seul enregistrer avec un vieux groupe local, Die Toten Hosen ("Les Pantalons Morts") une nouvelle version de... "Born Too Loose" (avec 2 "o"). Quand on retrouve son corps dans cette chambre d'hôtel de La Nouvelle-Orléans, son passeport, ses vêtements, des guitares et une forte somme d'argent ont disparu. Dans ses veines, le légiste trouve du liquide de batterie de voiture, une signature de

la Mafia pour les types qui ne règlent pas leurs dettes. Provoquant accessoirement une mort très pénible. Thunders (de son vrai nom John Anthony Genzale) était aussi atteint d'une leucémie avancée. Sans doute n'aurait-t-il pas fait long feu... Des photos d'un cadavre à la morgue circulent sur le net, mais il ne s'agirait pas de Thunders, seulement d'un... ami. D'après Willy DeVille, "le corps de Johnny était bloqué en U, ils ont ramé à mort pour le fourrer dans le body bag, et il serrait toujours sa gratte". Pour le voir en vrai, on peut toujours visionner "Mona & Moi" de Patrick Grandperret (tourné en 1986), où Thunders joue quasiment son propre rôle, sous le pseudo de Johnny Valentine. Avec un autre overdose célèbre, Helno des Nègresses Vertes (dans un rôle de... dealer). Le 7 août 2009, c'était au tour de Willy DeVille de passer la main, d'un cancer du pancréas. Born To Lose. De Johnny Guitare, on conseille pour toujours l'immarcescible "Hurt Me", enregistré à Paris en 83, avec son hommage infiniment triste à Sidney Vicious : "Sad Vacation".

HALLOWEEN JERK



BONUS TRACK

IGGY POP. Bien sûr Iggy n'est pas mort, au moins quand on écrit ces lignes, et on croise les doigts pour que ça dure. Pourtant c'est pas faute d'avoir essayé, mais la chance, une santé de fer et une volonté hors du commun l'ont maintenu en vie quand autour de lui, ça tombait comme des mouches. Bref, pour finir sur une note plus légère, retour à Hollywood au début des années 70. Toute la nuit, Iggy

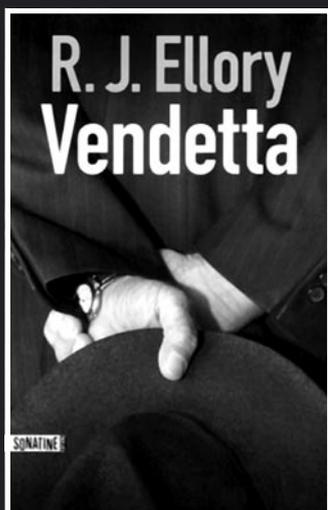
a pris des excitants suivis de tranquillisants, pilule après pilule, dans l'idée d'obtenir un genre d'équilibre chimique. A l'aube, affamé, il prend deux hamburgers dans son frigo avant d'allumer le gaz. C'est alors qu'à genoux devant la porte ouverte du four, le gaz lancé, il se rend compte qu'il lui faut des allumettes. Et là, paralysie totale, tétanie, panique. "Je ne pouvais plus bouger un muscle" explique Iggy. "Ni parler, ni faire quoi que ce soit sauf rester à genoux devant ce putain de four ouvert, à respirer du gaz avec un hamburger en train de dé-

geler dans chaque main..." Incapable de bouger, les yeux exorbités, il réalise la situation. Il sait qu'en peu de temps, il sera intoxiqué par le gaz. Sa tête tombera dans le four et plus tard, quand quelqu'un retrouvera son corps, il conclura au suicide. Miracle, alors qu'il se résigne à devenir le prochain martyr du rock, ses voisins enfoncent la porte. "Si j'étais mort, raconte Iggy, qu'est-ce qu'ils auraient bien pu foutre avec les hamburgers ?"

HALLOWEEN JERK



NOIR MAZOUT



VENDETTA ROGER JON ELLORY

(Sonatine 2010)

Après "Seul le silence", déjà un excellent thriller, Ellory est revenu avec ce pavé, 688 pages, d'une noirceur et d'une profondeur peu souvent atteintes ces temps-ci ma bonne dame.

"Peut-être que si j'avais été quelqu'un, si j'avais vraiment été quelqu'un, alors ces événements ne se seraient pas produits." C'est ce que déclare le vieil Ernesto Perez, coupable de l'enlèvement de la fille du gouverneur de Louisiane, à Ray Hartmann, minable fonctionnaire du FBI, qu'il a précisément réclamé pour faire sa confession qui devra être écoutée intégralement en échange de renseignements sur le lieu de détention de sa victime. Toute sa vie défile au fil des chapitres, et quelle biographie ! Tout y passe : Jimmy Hoffa, Kennedy, Marilyn Monroe, toutes les grandes énigmes criminelles US des 50 dernières années. Et ça passe bien, très bien même ! A aucun moment quelque incohérence ne vient gâcher ce bel édifice. Son premier meurtre, il le commet pour voler le savoir, apprendre, lui, le petit immigré cubain "de Vinci, Einstein, Michel-Ange, Dillinger, Capone : les nombreux génies que le monde nous avait offerts puis avidement repris." Ce superbe thriller ne se résume pas à la saga d'Ernesto, celle-ci n'est que le fil conducteur d'une intrigue parfaitement maîtrisée au dénouement totalement imprévisible. La psychologie et les ressorts intimes des personnages sont extrêmement bien détaillés, rien n'est superflu, ni à jeter dans cet épais volume.

Né en 1965 au Sorento Hospital de Birmingham, aujourd'hui détruit, Ellory indique sur son site que les deux événements ne sont pas liés.

Orphelin très tôt, il est élevé par sa grand-mère maternelle. Un peu de taule à 17 ans pour braconnage, il devient ensuite guitariste des Manta Rays qui s'arrêteront au décès du batteur. Je n'ai pas trouvé d'extrait audio de ce groupe... Il se tourne ensuite vers la photographie et l'écriture et finira, après de nombreux échecs, par se faire publier en 2003. Et il a bien fait de persévérer, croyez-moi !

Juste au passage un petit coup de chapeau à la maison d'édition SONATINE. Je n'ai pas beaucoup lu de déchets dans sa production polardière, elle aurait pu éviter, peut-être, le "Tout est sous contrôle" de Hugh Laurie (Dr House in the TV), coup plus commercial que littéraire et "Le livre sans nom" soit-disant truculent ET hilarant mais qui n'hilare ni ne trucule, bref une daube à fuir...

PAH-TOU

LAST EXIT TO BREST CLAUDE BATHANY

(Roman noir/points - 2010)

Appeler son livre en référence à un autre livre mythique, en l'occurrence "Last Exit To Brooklyn", c'est toujours un peu périlleux. On prend le risque de la comparaison, et dans ce cas, ce n'est pas à son avantage. On a pourtant un bon préjugé au départ : un polar qui se passe à Brest, avec des rockers dedans, dont un tient même un bar, ici c'est Mazout ! Mais au fur et à mesure de la lecture, on se désintéresse des personnages, on ne sait plus trop qui est qui ou qui fait quoi. L'idée qui paraissait bonne au départ de terminer chaque chapitre par une coupure de presse annonçant la mort d'un des protagonistes n'apporte rien, sinon un peu plus de confusion. Et puis, quelle idée d'écrire en fin de livre que "le rocker brestois a la spirale de l'échec topographiquement entortillée dans les gènes" ? Il veut se retrouver avec une fatwa rock au bout du nez ou quoi ? C'est comme si j'écrivais que pour moi les bombardes ne sont que des vuvuzelas celtiques, je me retrouverais aussitôt avec une fatwa breizou agrafée à ma veste en jean ! Donc je ne le fais pas.

Ce roman a quand même quelques adeptes, puisqu'il est présenté à un jury (dont Arnaldur Indriðason) dans "la sélection 2010 du Prix du Meilleur Polar des lecteurs du Point" (résultats courant décembre), mais il se retrouve confronté à des Deon Meyer, Christopher Brookmyre ou autre George Pelecanos. Aïe. Pourtant, lors de sa première édition (en 2007 chez



Métallié), il avait quand même reçu un prix : le Prix du... Goéland masqué.

Par contre, un à qui je remettrais bien un prix du Goéland mazouté, à l'unanimité de ma voix pleine et entière, c'est l'original, le sulfureux "Last Exit To Brooklyn"...

LAST EXIT TO BROOKLYN HUBERT SELBY JUNIOR

(Albin Michel - 1970)

Paru aux États-Unis en 1964, Last Exit... est un recueil de nouvelles écrites par l'auteur entre 1957 et 1964. Toutes se passent dans un petit quartier de Brooklyn, entre le "Grec" et l'usine, et s'y croisent quelques paumés, un travelo, une pute, et d'autres anti-héros dont le point commun serait une fin oscillant entre le triste et le tragique, le cruel ou le désespéré. Noir, donc. Et s'inscrivant en négatif du Rêve américain, auquel on croyait pourtant si fort à l'époque. Comme souvent dans ce genre d'exercice, tout n'est pas du même niveau, mais il suffit ici d'une nouvelle pour comprendre qu'on a sous les yeux le genre de lecture dont on ne sort pas tout à fait indemne. Dans cette histoire, on suit pas à pas la déchéance létale de Tralala, qui ne sait plus si son errance dure depuis des mois ou des années, enlignée dans la fange d'une vie qu'elle croyait facile, mais qui l'entraînera vers une mort des plus difficiles. On ne peut qu'être happé par le sinistre de l'histoire, hébété après le dernier mot, avec le besoin de refermer le livre un moment, histoire de retrouver son souffle et ses esprits. On touche ici le fond de la cuve à mazout, la crème du glauque et le noir du noir. A ne pas mettre entre toutes les mains, mais à lire absolument !

FRANCO



MON NOM EST PERSON ARNAUD LE GOUËFFLEC

(Coop Breizh 09 - 2010)

Pour ceux qui n'ont pas encore approché cette série, Léo Tanguy est une sorte de Poulpe breton créé par quelques écrivains du cru à l'initiative de l'excellent Jean-Bernard POUY, qui engendra son modèle. Enquêteur libre, il sillonne la région dans un futur proche (vers 2020) au volant d'un antique Combi Volkswagen. Comme pour le Poulpe, chaque enquête est racontée par un romancier différent. Ici, c'est donc Arnaud Le Gouëfflec qui s'y colle. Aïe. Pas facile de chroniquer un collègue mazouteur... Si ça casse, ça vexé, si ça passe, ça devient du copinage. Mais l'écriture rassure : l'auteur a le sens de l'image, plutôt poétique; le sens de l'humain aussi, témoin ce clin d'œil à "Kondo" : combien savent, parmi les milliers de personnes venues bronzer idiot au Moulin blanc, qu'à quelques mètres au-dessus de leur futur cancer de la peau, un homme a survécu dans une niche de béton pendant des années ? Juste avant Brest 2008, des employés de la mairie (services sociaux ?) avaient essayé de le déloger, il faisait tâche dans le paysage des festivités maritimes. Lui, en attendant que ça se calme, était parti se réfugier dans un autre trou, encore plus petit, encore plus inaccessible...

Ce polar a donc pour thème ces êtres qui, n'ayant ni papier ni domicile sont considérés par d'autres comme des sous-hommes. Par son humanité, il est une petite victoire sur la noirceur des temps. C'est peu et c'est déjà beaucoup.

FRANCO



WINTER SONIC SHOW

LAURENT GARNIER live booth session
Vendredi 17 décembre @ Espace - Rennes / 23H30
Ouverture : SONIC CREW / 23€ en loc



ASTROCHRISTMAS
feat JENNIFER CARDINI & TEPR
Samedi 25 décembre @ Vauban - Brest / 23H00
Ouverture : SONIC CREW / 20€ en loc



CABARET SONIQUE feat KEN ISHII
Vendredi 14 janvier @ Vauban - Brest / 23H00
Ouverture : Astro Team / 15€ en loc



JEFF MILLS
Vendredi 26 janvier @ Espace - Rennes / 23H30
Ouverture : SONIC CREW / 18€ en loc



CABARET SONIQUE feat SURKIN
Vendredi 26 janvier @ Vauban - Brest / 23H00
Ouverture : Astro Team / 15€ en loc



BUSY P - DJ MEDHI - DJ FEADZ
Samedi 19 Février @ La Suite - Brest / 23H00
Ouverture : GEORGES SELECTOR / 18€ en loc

CABARET SONIQUE feat Mr SCRUFF
Vendredi 11 mars @ Vauban - Brest / 23H00
Ouverture : Astro Team / 20€ en loc

AGORIA
Vendredi 1er Avril @ Espace - Rennes / 23H30
Ouverture : SONIC CREW / 15€ en loc

YOUNG GODS
Mercredi 20 Avril @ Vauban - Brest / 21H00
Ouverture : SONIC CREW / 20€ en loc

Infos : 02 98 43 3774
Points de loc habituel
www.astropolis.org



FALLWINTER 10-11
disponible à la boutique KanaBeach
91, rue de Siam à Brest & sur:
www.siam-street.com

ATELIER DE CREATION GRAPHIQUE

AJT

ILLUSTRATION - LOGO
AFFICHE - FLYER
POCHETTE DISQUE
T-SHIRT ...

KITS "SPECIAL" ASSOCIATIONS*

CRÉATION GRAPHIQUE
+ 500 AFFICHES A1 60/80cm
+ 1 000 AFFICHES A2 40/60cm
+ 10 000 FLYERS A6 R°/V° 10/15cm
= 1200 €

CRÉATION GRAPHIQUE
+ 500 AFFICHES A2 40/60cm
+ 5 000 FLYERS A6 R°/V° 10/15cm
= 820 €

GAST!
VALLAB!

tibou@ajt.fr



* Offres valables dans la limite du possible



**LE
CUBE
à
Ressort**

Bar Rock !!! Concert !!! Mix !!! Expo !!!

- Les Concerts -

**Pokett, Médiavolo, Mein Sohn William
Libelul, Ad..., Pastoral Division
Loic Euzen, Arch Woodmann, Rococo (ex Idol), ...**

- Les Soirées Mix -

**«Syncop Party» avec les Ambassadeurs
Soirée «Incognito» avec le collectif Classe et Salace
«Cuba resort party #4» avec Djx6 et Dj Gonzales
Nouvel an avec les Funky Touch
«Champagne et Petits Fours» avec les Djs Confit,
Krampouz, Raisin et Curly
Soirée «Cuir et Moustache» avec les Djs Kart,
Fougère Cosmique et Putamèche
Soirée «Schrubicube»
«Bronskicube» avec les Djs El Lutin et Gizbo, ...**

**Retrouvez toute l'actualité du Cube à Ressort
sur www.myspace.com/lecubaressort**

**7, rue de l'Harteloire / 29200 Brest
ouvert du mardi au jeudi 22h/6h, le vendredi et Samedi 22h/7h**

Merry fucking christmas and happy new yeeeaah !!